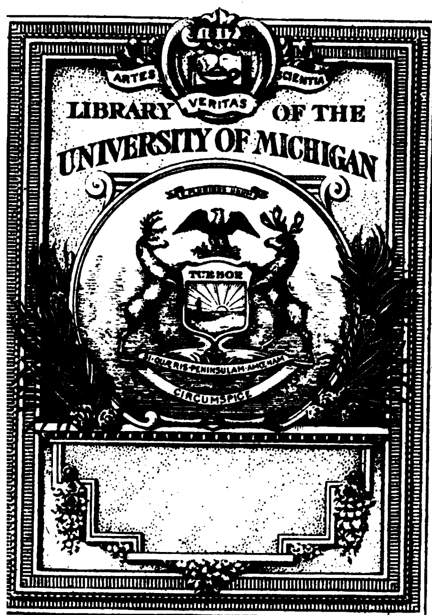


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES FIANCÉS

DE

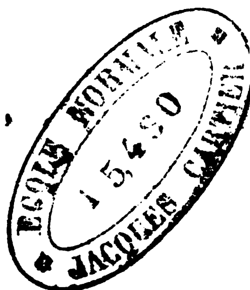
1812.

LES FIANCÉS DE 1812.

Essai de Littérature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,

ÉTUDIANT EN DROIT.





MONTREAL:
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.

1844.

hommes lettrés, on n'en trouvera pas dix qui ne soient possédés de fureur pour les productions européennes ; et à peine en rencontrera-t-on mille qui liront avec plaisir le travail d'un de leurs concitoyens, de quelque genre qu'il soit. On pourrait même dire qu'il y a plus que du préjugé contre ce qui est indigène,...qu'il y a une véritable antipathie. Ceci semblera peut-être outré ; mais une expérience, acquise les listes de souscription à la main, peut parler ici hautement. Il est naturel que la lecture des meilleurs écrivains français ait établi une trop grande différence entre eux et nos écrivailleurs pour nous permettre d'avoir autant de confiance en ces derniers. Mais nous avons rencontré quelques uns de ces *dilettantissimis*, qui, pour avoir vu Paris, ne regardent plus les efforts de leurs concitoyens qu'avec une grimace de dédain. On dirait à les voir qu'ils n'ont plus qu'à goûter le miel parisien qu'ils viennent de sucer et qui afflue encore sur leurs lèvres délicates. Nous ne pourrions dire ce qu'il y a de plus charmant à admirer chez eux, de leur ton fat et mielleux, ou

d'un génie grandinsement sublime et véritablement au-dessus de tout ce qui est Canadien. Quant à ce dernier point, c'est, tout au plus, une hypothèse en contemplation. Car, à part leur fatuité, ils n'ont encore rien manifesté. En parlant de la sorte nous désirons être bien compris. Car à Dieu ne plaise que nous veuillions jeter du louche sur nos jeunes compatriotes qui ont été perfectionner leurs études dans cette capitale des sciences. Ceux que de tels motifs y ont conduits n'en ont pu rapporter que des fruits heureux et utiles au pays.

Mais il en est, et ceux-là nous comprendront, il en est, disons nous, qui, pour la seule satisfaction de pouvoir dire : "*J'ai vu plus que vous*," ont parcouru quelques contrées de l'Europe et y ont glané l'orgueil et la suffisance des petits maîtres. De tels gens nous diront : " Ecrivez comme un Dumas, un Eugène Sue, etc., en un mot, comme mes auteurs de prédilection, et alors je suis tout à vous. Mais croyez-vous que la fadeur de vos écrits, votre ton sec, votre style des premiers âges, enfin votre sauvage simplicité

soient dignes de mon attention? Je craindrais d'en dépraver mon goût. Soyez noble dans vos idées, riche et nouveau dans votre style, et alors je me fèrai non seulement un plaisir, mais un devoir, oui un devoir de favoriser vos efforts."

"Merci cher Parisien, grand merci. Je n'ai pas une table assez bien servie pour vous, mais en revanche je n'ambitionne pas vos faveurs. Votre voisin est plus accommodant que vous et cependant voyez quel respect j'aurais eu pour ses conseils. S'il m'eût parlé, non pas comme vous le faites, car il n'a pas étudié la politesse à Paris, mais simplement pour me faire entendre d'abandonner mon entreprise, je n'aurais pas frappé à une seconde porte. Malgré son âge et ses connaissances, votre voisin m'a tendu la main en me disant: "Courage, jeune homme, courage! c'est avec bonheur que je vous aiderai et je souhaite à votre essai les plus heureux succès." Cette indulgence, cette bonhomie d'un vénérable citoyen me fait oublier votre galant accueil, adieu donc, cher Parisien."

Véritables Icares, on dirait ces jeunes messieurs tombés du soleil sur une terre où ils ont mission d'enseigner à des idiots ce qu'ils ont vu sans comprendre, ce qu'ils pourraient voir même ici s'ils avaient la faculté de le comprendre. Types incarnés de l'orgueil ils en épuisent toutes les phases. Quand ils laissent le Canada pour leur voyage d'outre-mer, mille amis les saluent avec regret. Quand ils reviennent, ils ne sont ni Canadiens, ni Anglais, ni Français. Ils semblent toucher une terre inconnue, ils n'y reconnaissent plus personne. Ils étaient partis gamins, ils reviennent princes....princes de la fatuité. Leur manie ne se restreint pas à ne trouver rien de bien sur leur sol natal; leur extérieur a subi le travestissement de leur esprit. Leurs habits ne sont pas ceux du Parisien, ou s'ils le sont, ils les ont empruntés à la Comédie. Leurs petits saluts gracieux, leur démarche élégamment bouffonne ne suffisent pas pour attirer l'attention. Il leur faut un long froc sans coutures ni ouvertures, un sac en un mot. Sur la tête un caperon de *Jockey*. Et quelles moustaches ! Foi de Turc, c'est à faire peur.

S'ils vont à cheval, ils ont un art tout particulier pour captiver les regards. Mille petites papillotes ornent leurs coursiers qui sont, sans contredit, de la meilleure race. En un mot rien ne manque pour produire une aussi brillante exhibition que celle d'une ménagerie.

Les Fiancés ne sont pas écrits pour ces messieurs. Le cœur leur en souleverait de dégout. Aussi se garderont-ils bien d'y toucher.

Comme ce fut de leur part que nous vint la première et unique opposition, nous leur avions destiné la première place dans cet avant-propos.

Un autre personnage dont la célébrité est certainement mieux établie que la leur nous a fait, non pas de l'opposition, mais quelques remarques, dont ses grandes connaissances ne justifient pas, à notre opinion, le mérite.

" Les Romans, nous dit-il, ne sont pas ce que j'appelle de la littérature. Si, toutefois, on peut y puiser quelque chose de bien, c'est l'acheter à trop grand prix. Car les Romans sont comme le théâtre. Sur cent représen-

tations, vous en ayez une qui vous fournira quelqu'enseignement. Voyez les Mystères de Paris qui passent aujourd'hui pour le roi des Romans. Quel est l'homme qui y trouvera de la morale, c'est-à-dire, dont la conscience en retirera quelque profit. Je n'ai pas d'objection à favoriser votre entreprise, mais j'aimerais beaucoup mieux voir mes jeunes concitoyens s'occuper de choses plus utiles pour le pays et eux-mêmes. Par exemple de l'étude du droit public. Je ne connais pas deux jeunes gens à Montréal, ajouta-t-il, qui aient de véritables notions de politique, etc, etc," et de là une longue énumération d'économie politique, d'administration des états, de mœurs, une kyrielle d'études dont nous ne contesterons pas l'utilité et même la nécessité. Mais où serait donc la littérature, si elle ne se trouvait dans les ouvrages d'imagination. Sera-ce dans Domat ou Pothier qu'on en puisera le goût et les principes? Ce serait à souhaiter ; l'étude de ces auteurs serait moins sèche et plus amusante. Quant aux avantages moraux de ces espèces d'ouvrages, nous sommes loin d'établir un parallèle entre

eux et ceux des théâtres. Le spectacle n'a jamais opéré de grandes conversions. On pourrait peut-être en dire autant des Romans. Mais de même que la théorie du bien ne peut-être aussi efficace que la pratique de la vertu, la théorie du mal ne peut-être aussi préjudiciable que le spectacle d'une mauvaise action commise sous nos yeux.

Ceci est pour ce qu'il peut y avoir de condamnable dans les Romans et le théâtre. Car nous soutenons toujours qu'il y a du bien et beaucoup de bien à recueillir de la lecture des romans, quoique souvent le mal l'emporte sur le bien. Le vénérable monsieur citait les mystères de Paris comme une preuve de l'inutilité des romans en fait de morale. Peut-être que l'âge, les habitudes sages et épurées de sa vie ont rendu chez lui l'enseignement de la morale superflu. Mais nous le disons à son honneur, et nous parlons sérieusement, la pureté des mœurs antiques trouverait aujourd'hui peu de partisans aussi austères que lui.

Les Mystères de Paris sont une savante école de discipline privée et publique. Nous

invoquerons à ce sujet le témoignage des milliers qui ont dévoré cette construction étonnante et sublime de l'imagination. Serions-nous d'ailleurs à une époque assez dépravée pour que le spectacle de la vertu et les horreurs du vice fussent pour rien dans les efforts et les progrès de la civilisation? Nous défions aucun homme public de produire autant de bien que l'a fait Eugène Sue par son admirable roman.

La régénération qu'il a opéré dans le secret des cœurs ne pourrait se démontrer par des paroles. Mais allons à son but principal : la répression d'un grand nombre d'abus, le dévoilement des vices de l'organisation sociale, le défaut d'institutions publiques pour l'encouragement de la vertu et la manière efficace d'opposer le torrent de crimes qui ravage le cœur de la France, comme celui de toutes les grandes villes d'Europe.

L'incomparable Romancier peut aujourd'hui se reposer sur ses brillants lauriers. Car le gouvernement français n'a pu s'empêcher de reconnaitre et de rechercher les

avantages dont il donnait l'avant-goût et qui avaient failli jusqu'alors à la sagacité des législateurs. De grandes améliorations ont eu lieu depuis la publication des Mystères de Paris. La classe pauvre a reçu une protection éminente ; des institutions publiques ont propagé les œuvres de charité ; le système légal a aussi subi d'heureux changements.

Nous sommes malheureusement trop éloignés pour apprécier pleinement les résultats avantageux de l'ouvrage du célèbre moraliste.

On nous dira peut-être que les Mystères de Paris ne peuvent justifier les défauts des romans, parce que leur mérite est trop unique. Nous n'en parlons ici qu'accidentellement et sans avoir la folle présomption de les donner pour règle de jugement par rapport à notre œuvre. Ils n'en sont toujours pas moins roman et subsisterout comme une preuve immortelle de l'utilité de ces espèces d'ouvrages.

" Mais le droit public, nous répètera ce bon vieillard, vous en oubliez la nécessité absolue. Un moment de perdu est autant de

bien que vous auriez pu faire à votre semblable."

Nous avouons encore l'utilité de cette étude pour tout homme. Mais le vieillard à qui l'âge n'a pas laissé de dents, ne peut plus goûter les fruits dont la dureté fait l'envie des jeunes mâchoires. Il est un aliment pour chaque âge, il y a encore plus un goût et une occupation pour chaque période de la vie.

Quel est celui qui, avec toute la vigueur et la légèreté de ses dix-neuf ans, s'enfermera dans un cabinet pour calculer la marche des empires et les vicissitudes des choses humaines; qui recherchera avec opiniatreté les principes erronés d'une constitution pour en démasquer les vices et montrer une meilleure voie. Plus malheureux encore que Phaëton, il sombrerait bien vite sous les ténèbres de l'éclipse. Car ce n'est pas tout d'étudier, il faut produire. Le jeune homme surtout s'instruit moins pour soi-même que pour faire étalage de ses connaissances. Faudrait-il le blâmer pour cela ? Un sage et savant moderne disait : "J'aimerais mieux être brute qu'a-

voir toutes mes connaissances et devoir les cacher." Montrons nous ce que nous sommes. Qu'un jeune homme ne s'avise pas de prendre le ton d'un diplomate et de crier, "à la réforme"....gare à vous, citoyens, les bâses de votre constitution s'ébranlent......

Sur quelle étoile guiderait-il sa marche ? De quels faux pas est entourée la vie politique !

Dans un moment où le Canada se croyait sur le point de chanter l'âge d'or, n'avons nous pas vu s'évanouir tous ces brillants prestiges de justice et de prospérité ? n'avons nous pas vu notre premier homme d'état, celui qui avait salué le départ de nos pères et l'arrivée des conquérants ; celui à qui l'âge avait permis de voir se bouleverser les empires, mourir les rois et naître de nouvelles puissances ; celui à qui un demi siècle d'expérience pouvait répondre des restes d'une vie passée dans les voies de la vérité et de la justice ; ne l'avons nous pas vu sombrer à son tour, s'arrêter sur l'écueil et montrer ses cheveux blancs comme un point de ralliement ? Qu'en aurait-il été si la tempête et

le bruit d'une mer de dangers n'avaient étouffé la voix de ce vieux patriote, devenue désormais celle de l'erreur, celle de la syrène qui prédit l'ouragan? Le peuple aurait en foule suivi ses pas, et sur la fin du premier jour de cette marche, le joug eût enchainé ses libertés, anéanti ses privilèges et proclamé l'esclavage.

Que feraient donc maintenant l'inexpérience et l'inhabilité d'un jeune homme dans la balance des destinées d'un peuple? Quelques uns s'y sont hasardés, mais ils ont déjà trompé le peuple. "Retournez, leur dirons nous, retournez au port. Allez attendre en paix l'âge de briguer les suffrages du peuple. Allez expier une faute de jeune homme dans l'accomplissement de devoirs plus compatibles avec l'inexpérience de vos vingt cinq années." Il faut sans aucun doute avoir quelque connaissance du droit public. Mais cette étude n'est pas comme celle d'un autre science qui demande de la constance et une profonde application. Les éléments s'en acquièrent comme l'enfant apprend à marcher.

Suivre les affaires publiques comme une

chose accessoire aux autres occupations de la vie, voila l'étude du droit public pour la généralité des hommes. A moins qu'on ne soit placé de manière à diriger les opinions et à aider de profession l'administration des états, cette étude suffit. Celui qui se destine à remplir des fonctions publiques a, sans doute, besoin de plus grandes connaissances que celles qui se recueillent sur les évènements du jour ; mais, nous le répétons, il y a un temps pour tout.

Quelques personnes se sont opiniatrées à vouloir que l'auteur se nommât avant la publication de l'ouvrage. Ceci est bon pour les lieux où la littérature fleurit et peut compter des écrivains distingués. Mais, à part nos hommes connus par leur position politique, nous ne savons s'il en est beaucoup en Canada qui puissent se flatter d'une assez puissante célébrité pour n'avoir besoin d'autre recommandation que celle de leur nom. C'est un assez grand effort que d'attacher le nôtre à toutes les critiques qui vont accueillir cet essai. Nous n'étions pas désireux d'en gouter d'avance l'amertume et

la rigueur. Ce ne fut pas cependant dans le but d'engager le public à favoriser une entreprise qu'il aurait désavouée s'il l'eut mieux connue, que nous nous sommes annoncé si timidement. Car nous avons la petite présomption d'avouer, que si nous n'eussions pas eu l'espoir de plaire quelque peu, nous ne publierions pas notre essai.

L'historien sera quelquefois choqué du peu de respect que nous avons pour la vérité. Mais nous lui en voudrons de notre part pour ne nous avoir pas mieux instruits. Que connaît-on de l'histoire du Canada depuis l'avènement de la domination anglaise sur notre pays ? Nous n'en avons aucun écrit, ou s'il en existe, ce sont tout au plus, quelques feuilles périodiques que le temps a détruites.

Notre ignorance nous eût peut-être restreint dans un travail d'une autre nature. Mais nous nous sommes contenté de quelque relation verbale sur les évènemens historiques avec lesquels nous lions notre nouvelle. Le public en sera-t-il satisfait ?..... La faute ne doit pas nous être imputée. C'était à nos

prédécesseurs ou à nos vieux contemporains à y pourvoir.

On rencontrera quelque part des discussions qui n'auront pas beaucoup d'intérêt pour un grand nombre. Mais elles seront brèves, et si les quelques personnes auxquelles nous nous adressons nous comprennent, nos vues seront remplies.

Notre but principal est de donner quelqu'essor à la littérature parmi nous, si toutefois il est possible de la tirer de son état de léthargie. Nous nous consolerons volontiers des critiques, si l'humilité de notre nom peut faire comprendre à nos jeunes amis qu'ils sont plus capables qu'ils ne le pensent.

Puissent nos défauts trouver leur pardon dans les motifs.



LES FIANCÉS

DE 1812.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

On venait de voir, sur ce nouveau continent, deux peuples lutter ensemble pour dominer sur des forêts et sur une nation encore étrangère aux bienfaits de la civilisation. L'un de ces peuples avait franchi l'Atlantique pour venir, non pas porter le feu dans ces pays presqu'inhabités, mais semer

au milieu des indigènes la civilisation et la morale de l'Evangile. Ce peuple, sublime en toutes ses actions, fut le peuple Français.

Un siècle s'était à peine écoulé depuis le commencement de son œuvre philantropique qu'une nation jalouse de ses découvertes, et ambitieuse dans ses vues vint entraver ses progrès naissants et cueillir le fruit de ses labeurs. Ce peuple envieux fut le peuple Anglais.

Si, néanmoins, les démarches par lesquels ce dernier peuple fit passer le Canada sous sa puissance, ne furent pas dictées par une droite justice ; les Français n'eurent pas à déplorer beaucoup ce changement de maître, par la manière sage et libérale dont ils furent administrés. Les nouveaux sujets, encore plus magnanimes que leurs dominateurs surent par la suite recon-

naitre, par leur loyauté, les égards dont ils avaient été l'objet.

Ils en donnèrent une preuve éclatante dans l'année 1812, époque à jamais mémorable dans l'histoire du Canada. Ce fut vers cette époque qu'une troisième nation, mue par l'ambition et l'arrogance nourries dans le souvenir de quelques succès passés, vint porter ses armes au sein de notre pays.

Les Etats-Unis d'Amérique envoyèrent cette année, (1812), une armée sur les frontières du Canada, qui furent franchies sans opposition; jusque là qu'on les vit bientôt paraître jusqu'au sein de nos contrées. Le gouvernement anglais fit en peu de temps des levées considérables de troupes dans l'intérieur du pays et en fit occuper les places les plus exposées. Ce fut principalement dans les

environs de Montréal que furent établis les postes les plus importants. Ce fut aussi près de cette ville que se concentrèrent les opérations de la guerre et que se décida la question qui se plaidait les armes à la main.

Nous n'anticiperons pas sur les évènements, et avant d'aller plus loin nous ferons connaissance avec quelques personnages qui figuereront puissamment dans la suite de ce récit.

La milice campée devant Chateaugay comptait au nombre de ses officiers un jeune Canadien connu sous le nom de Gonzalve de R...., Doué de tout ce que la nature peut prodiguer d'heureux, il ne lui manquait que la fortune pour en faire un des premiers hommes du pays. Il descendait d'une des premières familles auxquelles Montréal, connue primitivement sous le

nom de Ville-Marie, devait son établissement. Son père avait jadis joint à son titre de noblesse une brillante fortune. Mais, trop avide de voir fleurir cette nouvelle colonie, il l'avait toute épuisée en entreprises qui furent pour la plupart sans succès.

La perte de son épouse avait mis le comble à son infortune et depuis longtemps il menait une vie retirée et silencieuse. Ennuyé des tumultes du monde, accablé d'infirmités et d'années il avait transporté, en 1808, ce qui lui restait de son ancienne opulence dans une île à peu de distance de Montréal. A peine ce nouveau sol s'était-il trois fois revêtu des ornements du printemps, que la mort vint mettre un terme à ses longues souffrances.

Gonzalve, à l'époque où nous le voyons, c'est-à-dire un an après la mort de son père, comptait à peine sa

dix-neuvième année. Déjà cependant sa bravoure et sa bonne conduite l'avaient ceint de l'épée de colonel. Une figure pâle et mystérieuse, un air pensif et sérieux donnaient à l'ensemble de ses qualités un caractère qui commandait le respect.

Pour tout autre que lui les plaines chevelues, qui entouraient le théâtre de la guerre, n'avaient pu offrir que l'horreur et la crainte. Les loisirs du camp lui étaient à charge. La solitude avait seule du charme pour lui. Souvent on le voyait s'enfoncer seul dans les forêts et disparaître comme le cerf qui fuit les aboiements d'une meute affamée.

La chasse était son agrément habituel ; et seul il affrontait les dangers et les embûches des bêtes féroces. Tout décélait en lui quelque secret affligeant dont le souvenir, toujours

présent à son esprit, lui interdisait tout écart, même le plus permis. Depuis ses plus simples actions, jusqu'à son costume même, tout semblait mystérieux. Son uniforme cachait une étoffe précieuse sur laquelle une main adroite et femelle avait empreint des hyérogliphes à lui seul connus. Le soin particulier, qu'il prenait de la dérober à la vue, était un nouveau sujet de curiosité. Une boucle de ruban refermée sur elle-même, cachant aussi un travail d'éguille, était attachée à sa boutonnière et rejoignait sous ses habits le tissu qui couvrait sa poitrine.

Dès le moment qu'il avait été enrôlé dans la milice, il avait étudié le caractère des jeunes officiers, ses compagnons afin de se choisir parmi eux un ami sincère et dévoué. L'expérience lui avait déjà fait sentir le besoin indispensable d'avoir un consolateur

dans ses peines, un soutien dans ses faiblesses, un bras dévoué dans le péril. Or l'amitié seule devait lui servir d'égide contre tous ces maux, applanir les difficultés, lui tenir lieu d'expérience dans l'embarras, apaiser les maux du cœur, faire vivre la joie de l'âme et entretenir même la santé du corps.

Depuis quelque temps une sympathie entrainante l'avait fait pencher vers un jeune homme de Montréal nommé Alphonse de P....

Alphonse était accompli sous tous les rapports. Favorisé de la nature et de la fortune, ces avantages n'avaient pas altéré en lui les bons principes qu'il avait reçus dans son enfance. D'une conformance de corps admirable et d'une figure charmante, il avait établi entre son corps et son âme une correspondance exacte.

Gonzalve ne lui cédait en rien sous ces deux rapports. Si la fortune l'avait placé audessous de la condition d'Alphonse, son éducation et son courage lui donnaient autant de titres à la supériorité; et il l'avait en effet dans l'armée. Nous allons voir, par l'évènement qui va suivre, le commencement de l'amitié inaltérable qui s'établit alors entre eux.

Le soleil venait de terminer sa course, et tout était en silence dans le camp. La nuit répandait ses ombres sur la terre. Gonzalve était de quart et visitait les différents corps de garde. Au-de-là d'une petite touffe d'annaies avait été placée une sentinelle. Le colonel était seul et marchait tranquillement. En arrivant aux lieux humides où croissent ces broussailles, l'obscurité le conduisit dans une voie d'eau où il enfonça jusqu'au genou.

Pendant qu'il s'efforçait de se tirer de ce mauvais pas, il entendit quelques mots échangés entre deux personnes qui paraissaient être au-de-dans de la guérite de la sentinelle. Sachant bien que de tels rapprochements de gardes étaient expressément prohibés par les lois militaires, il agit sans bruit, et ayant retrouvé la bonne route, il se tapit silencieusement derrière la guérite et entend la conversation suivante:

— Non, ce n'est pas là le moyen de les surprendre. Tiens, écoute. Tu sais qu'ils ne se laissent jamais quand ils vont à la chasse. Il faut dès demain répandre le bruit qu'on a vu dans la foret de grandes troupes d'orignaux et de daims; et ils ne manqueront pas d'y courir"....

—Bon; jusque-là tout va bien; mais quand ils seront à la chasse comment finirons nous l'affaire."

— Oh le reste est facile. Le coup leur paraîtra si important qu'ils partiront pour plusieurs jours. Nous les supplierons de nous permettre de les accompagner. Ils auront besoin de guides et nous leur en servirons très probablement ; et j'attends le reste des faveurs de la nuit. Tiens, comme ma main est dans la tienne, ton couteau et le mien feront la même affaire.

— Eh ! bien voila les projets finis ; fesons maintenant le partage de leur dépouille et voyons ce qu'il faudra faire pour nous soustraire nous mêmes aux vilains couteaux. Pour moi je suis d'avis que nous passions au camp ennemi. Nous y serons reçus comme des princes ; et s'il faut combattre contre les tyrans qui nous tiennent à la règle, nous combattrons. Il y en a encore d'autres à qui j'aimerais bien

faire gouter de la saignée. D'ailleurs s'il nous plait de passer outre et de vivre tranquilles du produit de notre affaire, nous le ferons. Nous pourrions être d'un grand secours aux ennemis en leur servant de guides dans les bois ; et si nous prenons ce parti, nous n'aurons pas à nous plaindre de quelqu'incivilité de leur part. Qu'en dis-tu ?"

— Ce que j'en dis : c'est que tu raisonnes comme un enfant. Je ne veux nullement de ces s.... Yankees que je mangerais plutôt que de leur faire la grâce de les tuer doucement. Nous tomberions d'ailleurs tôt ou tard entre les mains des Canadiens, et sois certain que notre bastonnade serait si bien cadencée que nous irions tout droit vers un monde que je n'ai nulle envie de voir maintenant. Je veux au contraire revenir au camp ; y rapporter

nos cadavres, ou donner à leur absence des motifs et des conjectures qui n'auraient de rapport avec nous que notre piteuse inquiétude. .tu m'entends. . . .

— Tu le veux, je le veux. Mais retiens bien ceci. Si tu me mets en mauvaise fortune, au lieu de payer pour deux, je paierai pour trois, tu mourras avant moi. Voila notre engagement. . . . tout à toi. A demain donc les orignaux, les daims, le diable dans la forêt qui ne fut jamais si tranquille. . .

— Attends donc Francœur. . . . . .

Gonzalve n'en entendit pas plus, et s'esquiva promptement. En arrivant au corps de gardes il prit les noms de tous ceux qui en étaient absents. Il ne lui en fallait pas plus pour connaître son homme, car il avait entendu le nom de l'étranger de la guérite. Il ne savait pas encore à qui ces deux scélérats en voulaient ; mais en repassant

en sa mémoire ce qu'il leur avait entendu dire, il ne douta plus de son fait. Sa certitude se porta sur deux officiers très riches qui aimaient passionnément la chasse et qui portaient toujours sur eux, beaucoup d'argent et des objets de très grand prix. Il savait de plus qu'ils n'étaient pas affectionnés de ceux pour qui le devoir est un fardeau.

Sans faire part à personne de ce qu'il avait entendu, il prit d'avance les mesures nécessaires pour arrêter le complot. Mais comme il n'avait pas assez de confiance en lui seul, il assosia à son œuvre le jeune homme dont nous avons parlé sous le nom d'Alphonse.

A peine le brillant des armes reflêtait déjà les premiers rayons de l'aurore et le camp avait repris son activité, qu'on vit se former de toutes

parts des groupes de miliciens qu'on aurait cru s'entrenir d'une lutte prochaine. La curiosité porta quelques officiers à demander le sujet de cette rumeur. Gonzalve vit alors commencer la scène dont il avait entendu la première préparation. La fausse nouvelle n'était pas encore connue de la moitié du camp que nos deux amateurs de chasse avaient fini leurs préparatifs et se disposaient à partir. Gonzalve ne perdait rien de vue, et reconnut effectivement le danger que ses compagnons allaient courir, et l'heureux hasard qui lui fournissait l'occasion de leur rendre un service si signalé. Il aimait les aventures et celle-ci lui paraissait trop belle pour l'arrêter ; comme il l'aurait pu faire. Tout le camp répétait les noms des deux soldats qui avaient vu et entendu la marche de ces troupes forestières. Quand nos deux bandits

purent s'assurer de l'effet de leurs discours ils coururent s'offrir pour guider les chasseurs.

Tout rentra bientôt dans l'inaction ; les uns continuant leurs fonctions paisiblement, les autres étant partis pour l'exploration de la forêt, sous la direction des deux soldats.



II.

Le soleil était au milieu de sa course ; un air serein commandait la paix dans l'atmosphère. Gonzalve assis tristement sous l'ombre d'un chène, tenait un papier à sa main, qui tremblait en le froissant convulsivement. Il le portait parfois à ses lèvres et l'inondait de ses larmes.

Il arrive souvent qu'une imagination exaltée se crée un monde chimérique, se fait une vie d'infortune par la seule pensée qu'elle s'y croit destinée. Tel, sous l'influence de cette cruelle illusion, croira l'univers déchainé contre lui, se sentira sans cesse dans le malheur sans en connaître la cause, et comme y étant invinciblement entrainé.

Tels on rencontre tous les jours ces caractères mélancoliques pour lesquels le reste des mortels semblent autant de persécuteurs. Tel on pourrait penser de Gonzalve si, ignorant le sujet de ses tourments, on pouvait le juger d'après les apparences, plus souvent trompeuses que réelles. Mais son cœur venait de recevoir un choc propre à énerver les plus fortes résolutions et à déjouer les ressorts de l'âme la plus favorablement douée. Jamais sa force et son énergie n'avaient été mises à une plus violente épreuve. Mais la magnanimité saura encore prendre le dessus.

Bientôt on le voit se lever précipitamment, comme venant de prendre une résolution ferme et énergique. Ses yeux étaient mouillés de pleurs, mais ses traits, que la tristesse et le malheur avaient formés, mettaient sur

les plus fortes expressions de ses peines un voile impénétrable aux regards les plus éclairés. A quelques instans de là on le voit, tout en armes, sortir du camp appuyé sur le bras d'Alphonse et prendre le chemin de la forêt.

Quoi qu'il y eût une bien intime similitude entre le caractère de ces deux amis, l'humeur semblait en faire une différence extrême. Alphonse, aussi jovial et plaisant que Gonzalve était triste et sérieux, abondait en reparties de toutes espèces.

Dès qu'ils furent éloignés du camp et qu'ils eurent fait quelques pas dans la forêt, ils entendirent le bruit des mousquets de leurs amis, qui, comme nous l'avons vu, étaient partis quelques heures avant eux en la compagnie des deux assassins. Ils les eurent bientôt rejoints et Gonzalve prenant à

part l'un des deux jeunes officiers de la troupe, lui demanda mystérieusement où il se proposait d'aller passer la nuit. " Sous le pin noir," répondit-il. La chasse était heureuse, il ne le retint pas plus longtemps. Le Pin-Noir était un endroit bien connu où se fesait ordinairement les rendez-vous des chasseurs. C'était un emphithéâtre formé de vignes sauvages et dominé par un pin énorme dont la tête semblait toucher aux nues. Soit que cela tînt de la nature du sol ou de quelqu'autre raison inconnue, ce pin était couronné de branches noires, et on eut dit que son écorce avait été peinte de cette couleur.

On se sépara sans aucune autre explication et Gonzalve prit avec son compagnon le chemin le plus frayé qui conduisait au Pin Noir.

Plus on avançait, plus le colonel

devenait triste et oppressé d'un poids énorme. Enfin épuisé de douleur il sent ses jambes plier sous lui, et tombe comme si son courage ne voulait lui permettre d'aller plus loin. Alphonse court à lui et s'informe de ce qui vient de causer cette faiblesse. Son amitié lui avait, depuis long-temps, fait connaître l'état de son frère d'armes. Mais comme la familiarité n'était pas encore bien établie entre eux, il n'avait osé l'interroger sur les secrets qu'il s'emblait vouloir câler aux yeux de tous. Quand il le vit dans un si complet état d'accablement, il ne douta pas que son âme ne fût seule le siège du mal, et pensa avec raison qu'un épanchement confidentiel lui rendrait le courage qui s'affaiblissait insensiblement en lui " Gonzalve, lui dit-il, qu'avez vous donc ? Pourquoi ne pas me laisser partager vos chagrins ? Je

sais que vous souffrez ; me jugez vous indigne de souffrir avec vous ?"

— Hélas ! non, mon ami ; mais l'infortune qui me poursuit ne saurait se partager. Quoiqu'il en soit reposons nous un instant et apprends si le cœur de l'homme peut être soumis à plus d'épreuves, que l'a été le mien ; apprends si ton âme saurait me soulager de mes peines. Tiens, lis cette lettre, et explique toi ma présence en ces lieux.

A Gonzalve de R. Colonel de l'état major de la milice, stationnée à Chateaugay.

Mon cher Gonzalve,

Encore un moment et c'en était fait de nous deux. A peine ai-je la force de t'annoncer les derniers coups qui me frappent. Mais je ne

veux pas d'avance répandre le deuil dans ton cœur sensible. Tu souffres déjà, j'en suis certaine. En te disant que dans quatre jours, je serai près de toi, j'espère tempérer les tristes nouvelles qu'il me reste à t'apprendre. Je dérobe le temps le plus précieux pour t'en écrire quelques mots. Ma position ne pouvant subsister sans ton secours, je ne saurais exécuter mes projets sans t'en donner avis. Depuis ton départ je n'ai appris de toi que la nouvelle de ta promotion au grade de Colonel. J'avais espéré que ta renommée adoucirait les scrupules de mon père ; mais vain espoir. Sa passion dominante en a reçu un nouvel échec et bien loin que ton avancement ait servi nos intérêts, il n'a fait qu'accroître les difficultés. Sans cesse obsédée malgré moi de mille prétendans importuns, j'en suis venue au point de

déclarer à mon père, ma résolution de renoncer au mariage. Ce fut là, de sa part, le terme d'une patience depuis longtemps lasse de mes dégoûts pour ses volontés. Sans me donner un moment de réflexion, il m'a nommé l'époux qu'il me destinait et le jour qu'il entendait célébrer mon mariage. Depuis ce jour mon esprit n'a plus porté que sur ces mots : faut-il vivre ou mourir ? Sans aucuns moyens de résistance que pouvais-je faire ? Tout ce que la nature m'a donné de pleurs et de fermeté, je l'ai employé auprès de mon père. Mais tout servit contre moi. Je t'ai entendu maudire, j'ai entendu maudire les serments de notre amour ! Dans l'excès de mes peines, j'en vins souvent sur le point de me perdre et te perdre en même temps. Puisqu'il faut, disais-je, passer ma vie dans le malheur, ne vaut-il pas autant

souffrir en obéissant à mon père qu'en agissant contre son gré, sans pouvoir aspirer à des moments plus heureux ? Est-il de pire état que d'être séparée de celui que j'aime." Pardonne moi, Gonzalve, ces pensées funestes. Elles n'eurent jamais de source que dans le désespoir. Enfin soit par inspiration du ciel ou bienfait de l'amour, mon énergie n'était pas encore éteinte. J'ai conçu le projet de me soustraire à la puissance paternelle et de faire sans plus tarder le pélérinage de l'amour. En quatre jours je toucherai le même sol que toi, je confondrai mes larmes aux tiennes, et si le ciel exauce mes vœux, nous mettrons le dernier sceau à notre union. Sans l'espoir de terminer ainsi ma course je fuirais plutôt à cent lieues de toi. Maurice, ton homme de confiance, a préparé tout ce qu'il faut pour mon départ. Mais

comme il ne peut m'accompagner jusqu'à Chateaugay, je suis forcée de faire le trajet seule. J'ai, à cause de cela, résolu de cacher mon sèxe sous des habits que Maurice a fait exécuter ces jours derniers. Ainsi, mardi prochain tu pourras m'attendre dans l'équipage d'un *Gentleman Anglais*. Adieu! je n'ai pas de temps à perdre. C'est demain que doit se célébrer mon mariage. Quelques préparatifs me restent encore à faire; adieu, te dis-je, adieu.

LOUISE.

ILE......14 JUIN 1812.

—Mais comment! nous sommes partis pour deux jours. C'est aujourd'hui mardi! Est-ce ici que vous allez la recevoir? à qui en avez vous confié le soin?"

— Alphonse, que ton langage soit désormais plus amical. Comprends-

tu maintenant, si j'ai sujet de m'affliger? Devrait-on à cette heure me voir en ces lieux? Tu m'as suivi sans savoir pour quel but je t'entrainais dans les bois. Mais bientôt tu apprécieras ma démarche, et tu connaitras ce qui m'a fait sacrifier le bonheur de recevoir mon amante fugitive à l'ennui et l'horreur d'une nuit qui aurait été la plus heureuse de ma vie."

— Ton ange arrivera toujours; elle opérera une révolution dont le camp se réjouira autant que toi. Car chacun souffre de te voir si occupé de souvenirs qui te consument. Mais ne me diras-tu rien sur ce modèle de courage et d'amour. Je lui ai déjà dressé un autel, mets y l'encens et je l'adore; en sous ordre, bien entendu."

— Pourquoi, mon digne ami, te céler plus longtemps ce qui torture la plus aimable des femmes, et ce qui a

changé le charme de la mienne en une vie de douleurs ? Approchons du Pin-Noir et si le jour nous favorise encore, nous causerons en attendant la nuit."

Il ne s'était écoulé que quelques heures depuis leur départ du camp. Le soleil était encore haut ; et en peu de temps ils eurent gagné le lieu indiqué sous le nom de "Pin-Noir." Comme les desseins de Gonzalve ne leur permettaient pas de s'y arrêter avant la nuit, ils avancèrent encore et quand ils eurent atteint un lieu propre à se reposer, ils déposèrent leurs armes et leur bagage.

" Mon ami, dit Gonzalve, la lettre dont tu viens de faire la lecture, te fait assez connaître le sujet de mes tourments. A ton âge, tu n'es pas sans avoir déjà senti l'influence de l'amour, et sacrifié sur son autel. Doué d'une

sensibilité extrême, mon cœur, encore novice dans les secrets du monde, éprouvait les puissantes passions qu'inspirent les charmes d'un sexe enchanteur.. Le premier sentiment profond dont il fut atteint fut celui de l'amour. Mais, Alphonse, tu excuseras cette faiblesse quand je t'aurai dit un mot de celle qui en fut l'objet. Comment pourrais-je t'en donner une idée ? Le soleil qui éclaire le monde, le vent léger qui soupire dans la forêt, la syrène qui fend les flots de l'océan n'ont rien qui puisse égaler ses charmes. Dans son état le plus simple, dénuée d'ornements et de parure, ma Louise te paraitrait unique sur la terre, si tu avais le bonheur d'obtenir un de ses regards.

“ Quoique mon cœur ne reçoive pas entièrement ses impressions de la conformance du corps et de la figure ;

néanmoins, comme la première sensation se puise dans le regard, tu saurais me dirę si mon premier sentiment fût injuste.

" Louise, dès ses premières années, a reçu d'une constitution faible et d'une santé imparfaite une délicatesse qui a passé de son corps à ses qualités intellectuelles. Toutes ses actions, toutes ses pensées respirent cette délicatesse. Sa taille svelte et dégagée n'a pas eu besoin des secours de l'art pour prendre cette tournure élégante qui distingue si éminemment son sexe. La rose peinte au naturel sur sa bouche et ses joues répand un feu qui embrâse. Son regard, comme cette faible lumière qui tantôt brille d'un vif éclat, tantôt vaccille débilement, reprend et perd tour à tour sa splendeur, porte dans l'âme un trouble mêlé d'espoir et de tristesse. Quand elle me disait

ces mots enchanteurs: *Je suis à toi pour la vie.*" Comme je voyais se balancer mollement cette belle poitrine qui reflétait sa couleur sur un cou d'albâtre !

" Mais que sont encore toutes ces qualités corporelles ! Sont elles capables de donner une idée de mon adorable Louise ? Comment pourrais-je te peindre ce caractère angélique ? Il suffirait cependant pour l'aprécier que tu entendisses un seul mot de sa bouche divine. Enfin, mon ami, je l'aime, oui je l'aime de toute la force de mon âme. Je l'aime comme le fils aime sa mère, comme la mère aime sa fille. Je l'aime plus que tout cela encore. Son souvenir ressère et brise mon cœur. Je dévore ce souvenir, je ne le laisse pas un instant. Mon cœur est vide sans lui.... et elle est digne des adorations de la terre !"

En finissant ces mots les larmes coulèrent de ses yeux. Il était en effet dans toute la fureur de l'amour. Il est si doux de pleurer pour un amant !.. Le malheur est nécessaire à l'amour.... il lui faut des pleurs.... les pleurs lui sont aussi doux que la présence de l'objet chéri.

— C'est assez, dit Alphonse tout ému, avançons ; je crois entendre les pas d'un cerf près de la fontaine que tu sais."

— Non, viens près de moi, parlons encore de Louise ; parlons de mes malheurs."

— Je le veux, mais je sens que ce jour est trop rempli d'évènements, pour te laisser paisiblement reporter ta pensée sur des souvenirs aussi pénibles."

—Pénibles !.. non, doux !.. doux

comme les baisers d'une amante.... doux comme les faveurs d'une épouse."....

Alphonse s'assied, mais comme son ami ouvre la bouche pour reprendre son discours, un cri de centaure les met aussitôt sur pieds.

" *Here Brandsome.*" Et l'écho de la forêt porta au loin la voix d'un géant armé de pied en cap, portant l'uniforme républicain. A peine eurent-ils le temps de se crier "aux armes" qu'ils se virent en face de trois grands Yankees, qui leur ordonnèrent de leur remettre leurs épées, et de les suivre. Comme nos deux jeunes Canadiens ne paraissaient pas disposés à se conformer à ce langage, qu'ils n'auraient pas même compris, s'il eût été Français ; chacun prend un attitude hostile, et le bruit des armes annonce déjà qu'il va se répandre du sang. Ces sévères civilités

s'échangèrent de part et d'autre avec ardeur, et le combat devint de plus en plus animé et dangéreux.

Gonzalve et Alphonse pour faire face aux trois ennemis dont ils avaient à parer les coups, firent un pas en arrière et prirent un arbre à dos. Leurs adversaires crurent apercevoir un succès dans cette démarche et déjà leurs regards étincelaient d'un feu vainqueur et orgueilleux. Ils se virent néanmoins assaillis d'une grèle de coups qui les fit reculer et en désarma un à l'instant.

La partie se trouvant alors égale, chacun puise une nouvelle vigueur, les uns dans le succès les autres dans la honte de la défaite. Le sang coule de part et d'autre. Gonzalve, emporté par son intrépidité, veut mettre fin au combat; mais il reçoit dans le moment un coup violent qui lui perce le bras gauche. Cette blessure le met en

fureur. Il porte partout des coups terribles, et son adversaire tombe à ses pieds, frémissant de rage, et cherchant vainement un dernier souffle de vie qui s'échappe en mettant à peine un terme à sa fureur.

Celui qui venait d'être désarmé, en voyant ainsi tomber son compagnon, saisit un des pistolets qui pendaient à sa ceinture, et prend la fuite en le déchargeant au hasard. Il n'avait plus la force de viser à un but ; son courage n'avait trouvé de retraite qu'en ses jambes.

Heureusement ce coup de lâche n'eut d'autre effet que de terminer la lutte. L'interpellé *Brandsome*, n'en pouvant plus, et Alphonse le chargeant toujours avec la même adresse et la même vigueur, il remit noblement son épée et se confessa vaincu.

Fatigués de cette lutte sanglante,

nos trois champions se reposèrent un peu en s'aidant mutuellement à bander leurs plaies.

Le fier Bostonnais paraissait triste et humilié, mais l'air noble du brave ne l'avait pas abandonné. Son premier sentiment fut celui d'une indignation outrée contre son lâche compagnon qui s'était enfui. Il s'exprimait par des exécrations dont la force n'était comprise que par ses gestes et le ton de sa voix. Il regardait tristement le brave qui venait d'expirer à ses côtés. Les traits du défunt étaient ceux d'un noble et preux jeune homme, d'une beauté éblouissante. La mort avait un peu contracté les muscles de sa figure et, entre l'expression de la rage et du désespoir, on découvrait encore sur sa bouche les derniers vœux de l'amour, qu'elle avait prononcés pour "*mother and Eliza.*" Brandsome lui

rendit les derniers devoirs et jura sur sa tombe de le venger de la lacheté de son camarade.

....

Le Pin Noir projetait déja ses ombres au loin. Aucun bruit n'avait encore annoncé la venue des chasseurs. Gonzalve instruisit alors son ami de ses desseins et emmenant avec eux leur captif, ils allèrent s'abriter à quelques pas du Pin Noir. A peine étaient-ils sous leur gîte, qu'ils entendirent une décharge de mousquet et virent bientôt approcher les chasseurs.



III.

Le quinze Juin 1812 l'île qu'habitait l'amante de Gonzalve était tout en émoi. Louise St. Felmar avait laissé la maison de son père avant le lever du soleil. La moitié du jour était écoulée, et on n'avait encore pu trouver aucune trace de son départ. Des perquisitions s'étaient faites dans toutes les parties de l'île, mais personne n'en avait rapporté de nouvelles. St. Felmar n'avait pas un instant douté des causes de cette disparition. Il connaissait le sort dont il avait menacé son innocente enfant. Les remords que lui donna le souvenir de ses brutalités le tirèrent enfin de son endurcissement. Il comprit que ce n'était

pas la force qui implantait l'amour dans les cœurs, ni qui pouvait l'y éteindre.

Les sentiments d'un père prirent alors la place de ceux du despote. Il ordonna sur tous les points des recherches qui demeurèrent toutes infructueuses. Ses vives inquiétudes lui firent pour un moment oublier les dissentions qui l'avaient toujours éloigné de la maison de Gonzalve. Il alla demander au vieux gardien de son voisin, s'il ne connaissait rien du départ de son enfant.

— L'absence de votre fille, dit Maurice, n'est pas une chose qui ait pu exciter ma curiosité. Depuis longtemps la réclusion qu'elle subit, m'a accoutumé à la croire morte ou bien loin d'ici. Elle serait passée devant moi que je ne l'aurais pas reconnue."

St. Felmar fronça le soucil. Ces

paroles lui remirent sa conduite sous les yeux, et avec un déchirement de cœur, il s'écria : "Vous ne pouvez donc rien m'en dire ?"

— Non, monsieur ; mais je me rappelle un incident qui pourrait peut-être éclaircir un peu le mystère de cette absence. J'ai vu hier passer ici un inconnu qui s'arrêta souvent pour examiner votre maison et les dépendances. Je ne sais ce qui l'a amené dans l'ile, ni ce qui l'attirait vers votre demeure. Pendant plusieurs heures, il s'est tenu à l'extremité de votre jardin, ayant un cahier à la main et paraissant y tracer des figures. Je vous disais que la venue de cet inconnu pourrait servir à vous mettre sur les traces de votre fille. Voici comme je l'entends. Votre demoiselle pourrait être sortie sur le soir et être tombée dans quelque piége tendu par cet

homme. Voilà tout ce que je puis vous dire là dessus."

St. Felmar sortit encore plus embarrassé que jamais. Ses fautes, cependant, attendaient un châtiment qui devait mettre un nouveau comble à ses chagrins. En entrant chez lui, on lui remit une lettre portant le timbre de Québec. A peine eut-il le courage de l'ouvrir. En brisant le cachet il reconnut l'écriture de son frère et lut ce qui suit :

MON CHER FRERE,

A mon retour d'Europe, j'espérais pouvoir t'amener ton fils ou du moins t'en donner des nouvelles satisfaisantes. Je ne sais comment tes sentiments de père recevront ce que j'ai à t'en apprendre.

En arrivant à Toulon, je pris aussitôt la diligence de Paris, afin de voir

Gustave que je croyais retrouver à l'Université. Je m'y dirige en entrant dans la capitale, et je m'informe de ton fils. On me répond qu'il n'y a dans la maison personne du nom de St. Felmar. Je me fais conduire près de l'Intendant qui me dit que le seul élève qu'il connaissait du nom de Gustave était un jeune Canadien appelé Duval. M'étant annoncé comme son oncle, l'Intendant fut surpris de me trouver à Paris cherchant mon neveu. " Il est parti, me dit-il, depuis trois ans. Les motifs de son départ étaient si impérieux, que pour sa sûreté, il n'a laissé aucune trace de la route qu'il a prise."

J'appris aussi que c'était à la suite d'un duel qu'il s'était enfui. On a souvent écrit pour en savoir quelque chose. Nous n'avons pu ni l'un ni l'autre recevoir ces lettres parce

qu'elles portaient toutes l'adresse de Duval. Gustave n'a pas d'autre nom à Paris.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

Après avoir terminé mes affaires de commerce, j'ai visité nos parents de Dijon. Notre neveu suit les drapeaux de l'Empereur, depuis près de six mois. Il a déjà figuré dans plusieurs batailles, où, avec quelques blessures, il s'est créé une petite renommée. Il est maintenant sur les frontières de Pologne dans l'armée du général Moreau. L'empereur continue ses conquêtes. Je ne sais, quand il aura subjugé l'Europe, s'il ne viendra pas saluer l'Amérique de quelques bordées.

L'agitation est extrême en France. Chacun désire vivement la paix, et chacun court s'enrôler pour combattre. La gloire dont se couvrent maintenant les Français ne me ferait pas trop

envie. J'aime mieux l'obscurité..... et mes os...... Dijon est beaucoup plus paisible que la Capitale ; mais on y rencontre plus de femmes que d'hommes ; car la plupart sont à l'armée. Ceux que j'y ai vus de nos parents m'ont chargé de mille amitiés pour toi, et doivent travailler activement à découvrir les traces de Gustave. Ils n'ont appris son départ que par ma bouche. Tout est si agité qu'ils avaient à peine pensé à lui. Ils lui ont écrit ; mais les postes sont si mal conduites, qu'ils attribuèrent son silence aux difficultés de communication.

Voici ce que mon retour a de plus important à t'apprendre. J'espère qu'au lieu de te laisser aller au découragement, tu prendras les moyens de retrouver ton fils. Je te conseillerais d'aller toi-même en Europe. Quand même le voyage serait-il infructueux,

il ne manquerait pas d'intérêt. J'ai laissé à mes amis d'Europe le soin de travailler de leur côté ; et il est à espérer que nous aurons sous peu de ses nouvelles. Embrasse pour moi ton épouse et ta petite Louise qui doit être à l'âge d'avoir un compagnon.

Ton frère affectionné,

CHARLES ST. FELMAR.

Québec, 14 Juin 1812.

Il est impossible d'exprimer l'abattement dans lequel cette lettre jeta St. Felmar. C'était dans ce fils que son orgueil avait placé sa dernière ressource. Gustave était né en Canada; mais dès l'âge de huit ans, il avait été conduit à Paris pour y faire son cours d'études. Il était parvenu à l'âge de dix neuf ans quand il laissa l'Université, où, malgré son caractère rébel, il avait puisé les premières notions d'un grand nombre de sciences qui pou-

vaient servir utilement à la vie fugitive qu'il paraissait avoir embrassée. Il avait passé une année à l'école polytechnique où son goût extrême pour les armes et la querelle lui fit faire des progrès éminents. Son père avait appris son habileté dans les armes et il en avait fait la bâse de la vaine espérance, que dans la lutte entre les Etats-Unis et le Canada, sa réputation compenserait le tître de noblesse qui lui manquait.

Ce nouvel échec lui apporta encore les remords d'en avoir causé une partie par son orgueil. Depuis près de huit ans il avait fait consentir son frère à changer leur nom de Duval en celui de St. Felmar qui lui semblait plus roturiérement noble. Son fils qui était absolument étranger et ignorant de ce fait, n'avait pu être connu que sous celui de Duval. Il pouvait se faire

qu'il aurait écrit à son père et que l'inexactitude de l'adresse eût empêché ce dernier d'en avoir connaissance.

L'infortuné St. Felmar se vit en un instant privé des plus chères espérances de sa vie. Cette lettre le jeta dans une espèce de désespoir mêlé de dépit stupide. Il tourna ses regards vers l'objet le plus pressant et en même temps le plus probable à remédier. Il s'occupa avec activité de la recherche de sa fille.

L'apparition de l'inconnu, dont Maurice lui avait parlé, lui donna de vives inquiétudes. Il savait que sa fille, souvent fatiguée de sa prison, avait l'habitude de sortir tous les soirs dans le jardin ; et il n'entretint plus de doute qu'elle n'eût été enlevée.

Maurice n'était pas plus tranquille que lui. Il s'était rendu au lieu où il

devait rencontrer l'amante de son maitre, mais il ne l'y avait pas trouvée.

Il partit lui-même à sa recherche, traversa seul le St. Laurent et alla s'enquérir sur la rive opposée.

Il apprit d'un pêcheur, qu'il était descendu pendant la nuit deux personnes parfaitement mises qui avaient laissé leur esquif à quelques pas de là. C'était deux jeunes gens qui paraissaient agir avec beaucoup de précipitation.

Toutes les perquisitions de Maurice se terminèrent là ; il n'en put savoir d'avantage. Il repassa tristement le fleuve et instruisit sans retard son maitre des évènements qui venaient de jeter la famille St. Felmar et lui dans une si profonde consternation. A peine eut-il le courage d'en faire le récit ; car il savait que Gonzalve lui tiendrait compte de ce qui arriverait

de fâcheux à son amante. Se confiant néanmoins dans la sincérité du dévouement de son cœur, il ne lui cacha aucune circonstance quelque pénible qu'elle dût être.

St. Felmar voyant enfin l'inutilité de ses recherches, tomba dans un attendrissement extrême, provoqué par le repentir d'avoir attiré tous ces malheurs sur sa tête par son opiniâtreté et son orgueil. L'amour paternel avait repris son empire. Il allait chaque jour passer de longues heures dans la chambre qu'occupait naguère son enfant. La première fois qu'il y entra son âme fut percée de douleur en voyant le dénument dans lequel il l'avait laissée vivre. Quelques habits épars çà et là, des mouchoirs encore trempés de pleurs couvraient le parquet. Pour tous meubles, un piano, une guitare et une table couverte de

dessins. Tout lui semblait vivant en cette retraite, tout parlait à son cœur. Il lui semblait entendre encore cette guitare résonner ces chants d'amour qu'il maudissait naguère parce qu'il en voulait dicter d'autres. Ce n'était plus cependant la voix de l'amour, mais celle de l'innocence opprimée qui suivait les vibrations illusoires du sombre instrument et inspirait le désespoir et la mort.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le départ de Louise. St. Felmar un peu plus paisible que la veille, examinait les dessins qui avaient dissipé les longs loisirs de sa fille. En soulevant un papier, il s'en détache une lettre qui tombe à ses pieds. Il s'empresse de la reprendre. Elle était à son adresse et de l'écriture de Louise. En l'ouvrant il lut ces mots : « A mon père et ma mère.» Il courut

à son épouse pour lui en faire la lecture. Elle était ainsi conçue :

MON PERE ET MA MERE

ADIEU !

J'ai goûté près de vous toutes les douceurs d'une enfance heureuse ; mon cœur en conservera une éternelle reconnaissance. Mais hélas ! combien ce doux souvenir souffrira d'être suivi du déchirant qui me rappelera la cause qui me force aujourd'hui de m'éloigner de vous ! O vous, ma tendre mère, que mon départ accablera de douleur, pardonnerez-vous à votre enfant d'avoir ainsi méconnu vos bontés ! Si vous ignoriez ce qui m'a portée à cette résolution je mériterais de votre part la malédiction lancée contre les enfants dénaturés. Toute ma vie serait un reproche continuel de cette action. Mais demain ! demain ! si j'étais res-

tée! quel sort m'attendait! A quelle vie de malheurs n'étais-je pas condamnée si le ciel ne m'eût donné le courage de fuir!

Je pardonne à mon père les maux qu'il m'a causés et ceux que je souffrirai encore. Jamais je n'ai osé le tromper sur mes sentiments. Dans le temps même que j'attendais de mes aveux les plus terribles châtiments, je courais l'instruire de l'état de mon âme; cette sincérité a malheureusement tourné contre moi. J'en ai cependant retiré le fruit d'avoir conservé mon âme pure et un cœur éprouvé à mon amant. C'est à présent, ma mère, que je reconnais la vérité de ces paroles de l'Evangile, que vous me lisiez chaque jour: *"L'épouse abandonnera son père et sa mère pour suivre son époux."* Oui malgré les liens sacrés que la nature m'avait imposés, malgré

mon attachement pour vous et même pour mon père, vous cacherai-je que c'est encore avec une espèce de bonheur que je m'éloigne de vous ! Ne vais-je pas sur les traces de l'époux que le ciel et mon cœur m'ont choisi ?

Je vous conjure de vous épargner la peine de me chercher. Dûssiez-vous me retrouver, une force supérieure protégera ma retraite. Mon sort est pour toujours lié à celui de Gonzalve. Je dois suivre ses pas partout où le destin le conduira. Ma vie sera trop courte pour lui prouver la constance de mon amour ; je m'attacherai à lui jusqu'au tombeau.

Si le ciel nous reconduit près de vous, je vous reverrai, si vous revoyez mon époux ; vous serez mon père si vous consentez à être le sien. Sinon, je le jure aux pieds de l'éternel, commencez dès à présent à m'oublier ;

commencez à me croire morte, si ce n'est par la nature, ce sera par votre opiniâtreté qui m'éloignera à jamais de vous. Mais j'espère dans les faveurs du ciel.... J'espère retrouver bientôt un père et une mère dont la tendresse affectueuse effacera le souvenir du passé.

Dans deux jours je serai réunie à mon époux, le ciel aura entendu et béni nos serments. Mais que ne m'est-il donné, en le pressant sur mon cœur, de partager ses douces caresses avec les auteurs de mes jours. Hélas! que le ciel m'exauce! Qu'il ramène mon époux et moi près de leur père; que nos deux cœurs unis pour toujours goûtent le bonheur de voir leurs enfants sur les genoux de leurs aïeux! Qu'il me permette de mêler mes pleurs et mes joies aux sympathies affectueuses de ma mère!

C'est le vœu le plus ardent de celle qui aime encore à se croire votre fille affectionnée.

LOUISE.

14 Juin, 1812.

Cette lettre plongea l'épouse de St. Felmar dans un excès de douleur qui mit sa vie en danger. Le double coup qui venait de la frapper affecta son corps encore plus que son esprit. Sa santé s'affaiblit peu à peu et son orgueilleux époux se vit bientôt sur le point de voir une troisième victime sacrifiée à son ambition.

Il dissimula pendant quelque temps l'irritation dans laquelle l'avait jeté la lettre de sa fille. Mais dès qu'il vit son épouse rétablie, toutes ses passions se ranimèrent plus vivement que jamais. Il accusa hautement Gonzalve de lui avoir enlevé sa fille et jura de

la recouvrer, dût-ce être au prix de son sang.

Il lui écrivit de la manière la plus outrageante ; et au moment de partir pour Chateaugay il mit ordre à ses affaires, afin de prévenir quelque coup imprévu. Cette précaution n'était pas inutile, vu les criminels desseins qu'il convoitait. Car il se proposait de détruire son ennemi, s'il ne parvenait à lui arracher sa fille.

Ayant fait venir un notaire, il la déshérita dans toutes les formes, et maudit le mariage qu'elle pourrait contracter avec Gonzalve. Ces dernières dispositions étant finies, il partit la rage et la vengeance dans le cœur.



IV.

La lettre de Maurice en avait trop appris à Gonzalve pour qu'on puisse le croire tranquille sur le sort de son amante. Il était revenu de la forêt et personne n'avait eu connaissance de son arrivée. Ne sachant à quoi attribuer ce retard il se perdait en conjectures qui ne pouvaient être que malheureuses. Tout tournait contre lui. Les intelligences militaires étaient devenues très actives, et de jour en jour on s'attendait à la visite des Républicains. Tellement qu'il lui était impossible de s'absenter du camp, même pour un seul jour. Il ne jouissait d'aucun moment de repos. Son esprit était continuellement en proie aux

appréhensions les plus vives. A peine cultivait-il encore l'amitié d'Alphonse, tant il était absorbé dans ses peines. Il trouvait néanmoins encore quelque plaisir dans la société de l'Américain captif.

Brandsome était d'un commerce très agréable. Lui seul avait assez d'empire pour distraire le colonel de ses soucis. Le noble caractère qu'on lui trouva dès son arrivée au camp, lui procura des faveurs peu connues aux prisonniers de guerre. Il n'était retenu que sur sa parole ; sur laquelle on comptait autant que sur les liens les plus puissants. Il avait pleine liberté dans le camp. Il en usait en passant tout son temps en la société de ses deux vainqueurs, auquels il s'était attaché comme par enchantement. La lettre de Louise, qui annonçait son prochain départ de chez

son père, lui était connue ; et il ne pouvait se lasser d'admirer la magnanimité de Gonzalve, dans le sacrifice qu'il avait fait.

Ils étaient tous trois ensemble, quand on vint leur signifier l'ordre d'assister à un conseil qui se tenait en la salle du général.

Brandsome n'entendait rien en cet ordre. Se voir appeler à un conseil de guerre dans le camp des Canadiens, était pour lui un mystère incompréhensible. En entrant dans la salle, son étonnement augmenta encore en voyant l'assemblée entière se lever et les saluer comme s'ils eussent été les premiers personnages de l'armée. Ils s'expliquèrent cependant bientôt cet honneur, en voyant entrer deux soldats garottés, et conduits par une force militaire. La salle était tendue de noir

et présentait l'aspect d'un spectacle funèbre.

Les deux accusés avaient été amenés devant ce conseil privé, afin d'obtenir l'aveu de leurs fautes. Sur leur dénégation, les portes furent ouvertes au public. Gonzalve ayant été appelé à rendre son témoignage, raconta ce qu'il avait entendu dans la nuit où nous l'avons vu tapis derrière la guérite de la sentinelle, et ce qui s'était suivi de cet entretien.

Serment prêté, Alphonse rapporte ce qui suit :

—J'occupe dans l'armée le grade de major d'armes. J'ai l'honneur d'être lié intimement avec Gonzalve de R... colonel de l'état major, etc. etc.

Le dix-huit de juin dernier, le colonel m'ayant prié de l'accompagner à la chasse, nous partimes sans suite, vers le milieu du jour. Après quelques

heures de marche nous rencontrâmes dans la forêt deux de nos amis, Charles Lecourt et Astolphe Rambec, officiers du génie dans le même corps que nous. Ils étaient partis dès l'aurore, accompagnés des deux voltigeurs accusés à la barre ; qui disaient avoir vu la nuit précédente de grandes troupes de bêtes fauves. J'ai su depuis que ces visions étaient fausses et que le bruit en avait été répandu à dessein.

" Quand nous rencontrâmes les chasseurs, le colonel parla mystérieusement à l'un des deux officiers. Il ne put m'expliquer le secret de cette affaire qu'après l'aventure des gentilshommes républicains dont le brave Brandsome nous est resté comme relique. Après la rude épreuve que venait de nous donner le courage de notre ami, le colonel me confia ce qui l'avait conduit à la chasse. Il ne

craignit pas de laisser entrer notre vaillant captif dans l'exécution de ses projets.

“ Le soir étant arrivé nous nous logeâmes sous un berceau de vignes dans un endroit connu sous le nom de Pin-Noir. Notre grotte était avoisinée de plusieurs autres de même dimension.

“ A peine une légère obscurité avait-elle annoncé la nuit que nous entendîmes la venue de nos amis qui avaient promis au colonel d'attendre le jour sous le Pin-Noir. Ils prirent leur gîte à quelques pas de nous et les deux Voltigeurs allèrent s'établir à l'extrémité de l'amphithéâtre formé par les vignes.

“ Le colonel n'avait prévenu personne de son intention de passer la nuit en cet endroit et le silence qui

s'établit en notre grotte, couvrit entièrement notre présence.

" Vers le milieu de la nuit, lorsque nos voisins étaient livrés à un plein sommeil, nous vîmes venir, dans l'obscurité, les deux accusés à la barre. Soit qu'ils n'eûssent pas exactement observé la retraite de nos amis, soit que l'obscurité fascinât leurs yeux, ils se dirigèrent directement sur nous. Chacun de nous avait son arme à la main. Nous les laissâmes approcher. Ils ne proféraient aucune parole et leurs pas étaient aussi légers que possibles.

" Quand ils se virent assez près, ils levèrent sur nous deux haches tranchantes. C'était là le signal de notre défense. Nous poussâmes instantanément un cri qui réveilla nos voisins et glaça les assassins d'épouvante. Ils auraient cependant achevé leurs coups

si nous n'eûssions été prompts à arrêter leurs bras.

" Ils essayèrent alors de fuir, mais le brave Brandsome, qui m'avait déjà fait connaître la force de ses nerfs, les retint l'un et l'autre.

" Le colonel se fit connaître à nos amis qui se croyaient attaqués et nous avaient déjà assaillis de leurs coups. Des flambeaux furent allumés à l'instant ; et nous passâmes le reste de la nuit sous les armes.

" Je regrette de ne pouvoir signaler ici la magnanimité de la conduite du colonel en se dévouant au salut de ses amis. Il semble aux yeux de chacun que c'est déja beaucoup d'avoir ainsi exposé sa vie. Mais personne ne voudrait croire en mes paroles si la fidélité du secret ne m'interdisait de dévoiler l'étendue du sacrifice auquel l'obligea cette démarche. Sacrifice

qui a eu pour lui des suites si funestes, qu'il est vrai de dire, que s'il a détourné la mort de dessus la tête de ses amis, il l'a, par cette action, portée dans son cœur."

Après le témoignage de Brandsome et celui des deux officiers du génie, il ne resta aucun doute dans l'esprit des juges sur la culpabilité des deux prévenus.

On trouve aujourd'hui dans les annales de 1812 la condamnation des deux prisonniers, datée de Chateaugay, 13 Juillet :

" Christophe Francœur et Amarat Charrêt, tous deux miliciens dans la troisième division du corps des Voltigeurs, stationnée à Chateaugay, pour arrêter l'invasion des Américains Unis, ayant été amenés devant nous sous accusation de préméditation de meurtre, ont été convaincus et trouvés

coupables. Ils sont, en conséquence, condamnés à être fusillés par derrière, jusqu'à ce que mort s'en suive, le treizième jour de septembre de la présente année, 1812."

La séance se leva aussitôt le jugement rendu.

Gonzalve paraissait en proie à un déchirement affreux. Alphonse, en fesant l'éloge de sa conduite, avait réveillé tous ses souvenirs. Brandsome eut beau faire jouer ses saillies et ses bons mots ; il ne put le tirer de cet état d'accablement.

— Allons, Colonel, dit Brandsome, vous n'avez pas l'air de ce monde. Faites un peu trève avec cette mélancolie. Si c'est cette petite Louise qui vous pique si malignement, vous êtes bien extraordinaire.

" N'en soyez pas inquiet. Les circonstances ne sont jamais embarras-

santes pour une femme. Loin de vous, Louise est sans doute près d'un autre."

—Faites moi grâce, je vous conjure, de ces discours. Vous ne connaissez rien des femmes, ou vous n'en connaissez que le mal. Que n'ai-je deux jours à moi ! Je retrouverais mon amante et vous apprendriez ce qu'il y a de grand, d'adorable chez une femme.

" Vous me jugez peut-être pusillanime, de ce que je ne reçois pas bien vos plaisanteries. Au contraire, je vous sais gré de vos motifs. Mais vous ne pourrez jamais me plaire en parlant désavantageusement des femmes. Vous ignorez ce qui peut faire les charmes de la vie de l'homme.

" Voici un lieu propice, arrêtons nous y.. " Souvent, mes amis, vous m'avez demandé des détails sur ce qui causait ma mélancolie habituelle. L'a-

mitié qui nous unit méritait, sans doute, plus de confiance que celle que j'ai paru lui accorder. Connaissez donc aujourd'hui l'enchaînement des maux qui m'ont persécuté. Si ma conduite a pu vous donner une idée défavorable du fond de mon cœur, j'espère que les faiblesses auxquelles est due ma manière de vivre, et que vous avez peut-être déjà éprouvées, obtiendront de vous une indulgence généreuse."

— Bravo, Colonel, reprit Brandsome. Je sais d'avance que vous allez parler d'une brave nation. Malgré ce que j'en ai dit, j'avoue que j'ai déjà servi sous ses étendards ; et avant même de vous entendre, je voudrais rendre mon épée, si le malin Alphonse ne m'avait déjà dispensé de ce soin.

" Je battrais la charge sur cent mille hommes ; mais je fléchirais le genou

devant une femme. Quoiqu'il puisse se faire que nous n'entendions pas l'amour de la même manière, soyez certain de mon approbation. Ainsi donc, à l'œuvre, colonel.".........

— Mes chers amis, dit Gonzalve, bientôt le cri du combat aura retenti parmi nous. Déjà peut-être la mort m'a compté parmi les victimes qu'elle va frapper. Si le sort en ordonne ainsi, je vous laisserai dépositaires de mes vœux et de mon cœur pour celle à qui j'avais juré de consacrer ma vie.

" Depuis le moment où l'âge m'a placé dans la société, je n'ai connu d'autre maitre que l'amour. Dans toutes les circonstances où m'a mené depuis, le cours de la vie, il a été le moteur de toutes mes actions. Et si je dois juger la généralité des hommes par moi-même, je ne craindrai pas de dire que l'homme est créé pour aimer.

Sans vouloir m'attribuer le mérite d'avoir bien agi, je rendrai ce témoignage à l'amour que si j'ai pu m'égarer, mes écarts n'ont pas été dictés par lui; qu'au contraire, il a été pour moi un guide fidèle; et je puis, comme on l'a déjà dit, répéter que l'amour est divin.

« Mon père en mourant me laissa un petit héritage qui avoisinait les vastes domaines d'un Crésus altier et avare qui avait juré à ma famille la haine la plus implacable. Unique rejeton de cette famille, je devins l'héritier de la haine vouée à mon père et l'objet de querelles aussi fréquentes qu'injustes. J'avais toujours gémi sur cette profonde inimitié; et un puissant motif me fesait vivement désirer d'en voir la fin.

« Un jour, en longeant la cloture qui limitait le jardin de mon père, j'avais apperçu la jeune fille du cruel

millionnaire, dont la taille et la démarche m'avaient souverainement plû. Chaque jour subséquent je revenais à la même heure au lieu où je l'avais vue ; jusqu'à ce qu'enfin j'eus le bonheur d'échanger avec elle un regard d'intelligence. Regard profond et éloquent, qui devait unir nos deux âmes pour la vie !

" Je n'aurais rien désiré de plus, si l'animosité qui régnait toujours entre son père et le mien, n'eût entravé de plus intimes communications.

" Déjà cependant nous en étions passés du regard aux paroles ; et chaque jour nous soupirions en silence de ne pouvoir confondre plus librement nos sentiments et nos cœurs.

" Quand je vis mourir mon père, je lui épargnai la douleur que lui aurait infailliblement causée la révélation de mon amour. Sa seule appréhension,

en songeant à mon inexpérience, se tournait contre le cruel St. Felmar, auquel ma jeunesse ouvrait la porte des persécutions.

" Que n'eût-il pas eu à craïndre, s'il eût connu le secret de mon cœur! Son âme se serait brisée à la pensée des maux que devait me causer ma fatale passion! Hélas! Je maudis le jour où je vis, pour la première fois, la plus aimable des femmes! Mais que dis-je! c'est le plus beau de ma vie! Oh! oui, je le chéris ce jour heureux où Louise m'apparaissant comme un astre brillant, inscrivit en mon âme le sceau d'un amour éternel! Je chéris le hasard qui m'a conduit vers elle, qui a dérigé mes regards sur elle!!!

" Quand reverrai-je le lieu où je lui ai pressé la main, l'arbre qui portait le chantre de nos cœurs, la pierre qui

lui servait de siège pour nos doux entretiens, la plante qui lui fournissait les fleurs qu'elle m'apprêtait avec tant de grâces !....Quand foulerai-je le sol où j'entendis le dernier bruit de ses pas et le son de ses derniers adieux !.... Et toi Louise, quand te reverrai-je ?

" O ! pardonnez, mes amis, si je laisse couler mes larmes et l'effusion de mon cœur, j'oubliais que je n'étais pas seul..........

" Je vous disais donc que mon père en mourant me laissait seul......seul à ma Louise. Ne voyant plus rien qui pût m'astreindre à des intérêts de famille, je jurai de me consacrer pleinement et pour toujours au service de la passion qui me subjuguait. J'envisageai la possession de mon amante comme le seul but auquel je devais atteindre pour parvenir à cet état de

bonheur qui marque une fin de tribulations pour tout homme et qui dirige les actions de sa vie.

" Mes premières démarches furent pour me concilier, s'il était possible, les bonnes grâces de St. Felmar. Je mis en œuvre tout ce que peut inspirer le plus ardent désir de succès. Connaissant son avide avarice, je me flattais qu'en me dépossédant en sa faveur de mon petit champ, je parviendrais à changer ses dispositions à mon égard. Je lui en fis une proposition pleine d'avantages pour lui et couverte des plus beaux prétextes et intérêts pour moi. Tout me fut également inutile ; et je vis enfin que le seul sujet de sa haine était mon tître de noblesse.

" Ses richesses l'avaient rendu le plus puissant homme de l'ile. Il n'avait malheureusement rien de ce qui constitue le citoyen honorable, et

il attribuait le peu de crédit dont il jouissait au défaut de sa naissance. Ma famille était la seule qui pût compter de nobles aïeux; et sans l'ombrage que lui portait l'élévation de mon nom, il eût pu se dire le roi de la contrée.

" Peu attaché à aucune espèce de biens, j'aurais cru faire un bien léger sacrifice à ma passion en me désistant de cet avantage. Mais il est de ces sortes de biens qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se ravir, lors même qu'il en a la volonté. Les motifs de la haine de St. Felmar m'étant donc connus, je n'entrevis plus aucun espoir d'accommodement.

" Pour comble de malheur, mes liaisons avec Louise ne tardèrent pas à percer. Les tourments, qu'elle paraissait souffrir malgré elle à cause des persécutions qu'on exerçait contre

moi, donnèrent les premiers soupçons. Peut-être serait elle parvenue à feindre plus longtemps ; mais on l'épiait si soigneusement, qu'on la surprit un jour lisant une de mes lettres.

" Elle devint alors l'objet des malédictions paternelles. On l'enferma dans une chambre étroite, où elle passait les semaines entières, n'ayant sous les yeux que l'abject tableau de la basse-cour, d'où s'exhalait un air fétide. Le dimanche seulement on lui permettait de sortir pour assister au service divin ; encore n'était-ce qu'accompagnée de personnes affidées, dont le devoir était d'éloigner d'elle toute communication quelconque. Mais il est des secrets dont l'amour seul a la clef et contre lesquels la puissance des hommes est vaine. Les persécutions ne servent qu'à alimenter cette passion, qui puise

ses ressources là même où on croit les anéantir.

“ Nous ne pouvions donc plus nous voir qu’en présence de Dieu. Mais si nos communications en devinrent plus pures, elles n’en furent pas moins suivies, ni moins vives. Nos regards se comprenaient, et les quelques heures que nous passions à l’église suffisaicnt pour former nos projets pour la semaine à commencer.

“ Par notre concours mutuel, nous étions parvenus à gagner une des femmes de son service ; et notre correspondance était devenue très facile. Mais comme tout rapport était impérieusement interdit entre la maison de St. Felmar et la mienne, l’artifice devint encore notre ressource. Une pierre marquée dans un champ nous servit de bureau de poste. Chaque jour, en la soulevant, j’y trouvais une

lettre ; et chaque jour aussi l'affidée de ma Louise prenait celle que j'y déposais.

" J'avais découvert un endroit secret, d'où tous les soirs, je pouvais percer du regard dans sa chambre. Elle le savait et souvent nous passions des nuits entières dans cette muette entrevue.

" Un soir ! 'oh ! je me rappelerai toujours cette nuit ! un soir, dis-je, que j'étais resserré dans mon repaire obscur, je ne la voyais pas paraitre comme elle avait habitude de le faire. Sa croisée donnait cependant entrée à la fraicheur de la nuit ; et une faible lumière éclairait l'appartement. L'air était pur et serein, des milliers d'étoiles prêtaient leur douce clarté à l'univers en sommeil,.... un silence parfait régnait autour de moi. Les derniers murmures des habitants de

la basse-cour troublaient seuls cet anéantissement de la nature animée. Je venais d'entendre au loin l'éruption impétueuse de la vapeur d'un bateau. Mais tout était rentré dans une complète inaction.

" C'était la première fois qu'elle ne s'était empressée de venir me donner le salut de l'amour. J'attendais impatient..... Mon âme était empreinte d'une tristesse profonde...... Un funeste pressentiment retenait les battements de mon cœur. Notre dernière jouissance pouvait avoir été découverte....Peut-être s'apprêtait-on à châtier mon séjour en ce lieu.......

" Oh ! combien je me sentis agréablement tiré de mes angoisses, quand tout à coup le son du luth frappa mon oreille ! Après une harmonieuse symphonie, j'entendis sa voix céleste moduler ces belles strophes :

Salut ! triste et sombre nature !
Si, devant toi, le ramier fuit,
L'aigle abandonne sa pâture,
Et la rose s'épanouit ;
Pour moi commence ton empire,
J'aime à voir luire tes flambeaux
Et le joyeux son de ma lyre,
Annonce tes moments, si beaux !

Que la flamme du jour s'éteigne,
Ranimant celle de mon cœur ;
Car maintenant rien que je craigne
N'en pourra ralentir l'ardeur.
Que tout autour de moi sommeille,
Et me laisse entonner mes chants ;
Gonzalve vient prêter l'oreille,
Toi seul entendras mes accents.

Si, par les traits de l'infortune,
Tu vois marquer ton avenir,
Le soir contemple cette lune
Qui te dira mon souvenir ;
Alors ton cœur plein de tendresse
Te redira mes chants d'amour ;
Et malgré ta grande tristesse,
Tu voudras chanter à ton tour.

Laissons à ma lyre plaintive
Résonner ses derniers adieux.
Que ce son vogue sur la rive,
Pour faire redire mes vœux.
Reçois, aujourd'hui pour la vie,
L'éternel serment de ma foi....
Voici ce que mon cœur envie :
" *Mourir ou vivre sous ta loi.*"



V.

L'ECHO de la forêt répéta longtemps les chants de Gonzalve, et tous trois anéantis par un sentiment indéfinisable, écoutaient, dans un morne silence, les fredonnements des roseaux qu'on eut dits émus de cette scène. Ce cri d'amour voguait sur les ailes du vent, et portait au loin une expression graduellement affaiblie par l'intervalle du temps et l'espace des lieux.

Une légère brise de soir, ébranlant les roseaux et les feuillages, avait semblé vouloir accompagner les inflections de la voix de Gonzalve. Et quand il eut fini, une illusion charmante fesait résonner à leurs oreilles les derniers sons du luth de Louise.

Quand le cœur a pris la voie des grandes émotions, il se trouve dans un labyrinthe où il se plait à passer d'une sensation à une autre sans se lasser dans ses courses. Comme l'abeille qui s'enchante de poser son pied léger sur le thym fleuri qu'elle ne fait que toucher, et de là court effleurer la rose, et voltige ainsi de fleur en fleur toujours avec la même vélocité et le même plaisir. De même le cœur de nos jeunes amis savourait successivement tout ce que peut produire d'enchanteur le sentiment de l'amour et la contemplation d'une des plus belles soirées du Canada.

Les rayons du soleil venaient de faire place au crépuscule qui s'annonçait par l'apparition du char illuminé de la lune. Cette reine des nuits ne répandant encore qu'une clarté à demi-voilée, se réflêtait légèrement sur le

plus agréable tableau que puisse offrir une nature encore vierge et parée des antiques insignes de la création.

Plongés dans cet abime de méditation infinie, il s'écoula un long intervalle de temps avant qu'aucun d'eux ne trouvât une issue pour en sortir. La nuit avait déjà pris un empire absolu sur l'univers entier. Le bruit seul du zéphir qui se jouait dans les sinuosités de la forêt, troublait cette scène silencieuse.

Gonzalve, au comble de l'émotion, rompit enfin le silence par une exclamation passionnée qui portait l'empreinte du délire. Nous ne le suivrons pas dans toutes les digressions où le conduit son agitation. Peignons nous seulement un homme dans les plus fortes étreintes des touchants souvenirs. Figurons-nous le voir et l'entendre, et il n'est personne, pour peu

qu'elle ait connu l'amour, qui ne s'en fasse une idée réelle. L'absence d'un objet chéri est si cruelle qu'il ne se passe pas un instant qu'on n'en ait l'esprit rempli ; et dès qu'un mot en évoque le souvenir, le cœur est si plein de lui-même, si agréablement distrait, qu'il s'épanche involontairement, croyant payer un tribut à lui-même et à l'objet de sa pensée habituelle.

Gonzalve venait d'apprendre à ses amis la plus grande partie de son histoire, qui, sans être intéressante par les faits qui l'avaient marquée, suffisait néanmoins pour leur expliquer sa manière de vivre extraordinaire.

Brandsome ne comprenait rien à ces profonds sentiments de l'amour. Sa pénétration lui fit voir cependant que les esprits du Canada différaient beaucoup de ceux qu'il avait rencontrés en Irlande et de celui en particu-

lier qui le caractérisait. Aussi, autant pour distraire ses amis que pour exprimer ce qu'il pensait véritablement, il se hâta de leur dire :

— Ma foi, je ne sais à quoi je m'occupais. Le colonel m'a absolument tourné la tête.....Ah ! je reviens cependant, je reviens. Il me semble que peu de chose vous apitoie. Comment, colonel, il y a cinq ans que vous vous occupez à aimer. Les choses se font plus promptement à Dublin. Vous voyez une fille, vous lui parlez ; non pas par des regards, comme vous le faites, mais par des paroles, et des paroles qui disent beaucoup. Elle vous accorde des faveurs, vous vous en contentez ; sinon vous l'épousez ; et voilà tout. Quand un Irlandais se marie, il fait baptiser ses enfants en même temps. L'expédition, pour un Irlandais, c'est là sa grande qualité.

"Je m'attendais à quelqu'histoire de ce genre. C'était tout simple. Mais en vrai ménestrel des vieux âges, vous nous faites entendre des soupirs comprimés, des langages mystérieux, et même des sérénades. En vérité ces historiettes sont usées. Je croyais que vous alliez nous raconter du nouveau ; à peu près, enfin, comme ce dont j'ai été moi-même témoin et acteur à mon départ d'Irlande.

"Deux vaisseaux étaient chargés de militaires, de vieillards, de femmes et d'enfants qui tous avaient obtenu des passe-ports pour l'émigration. Je m'embarquais moi-même pour l'Amérique. Mes malles étaient à bord. J'attendais le départ en parcourant les rues de la ville. Nous avions sagement monté un *trick* au gouvernement anglais. Sous le prétexte de l'émigration, il nous défrayait jusqu'au

continent. Nous émigrions en effet ; mais au lieu d'aller aborder à Halifax, nos marins furent bien étonnés de se voir forcés de laisser la cargaison entière à Boston.

" Mais ce n'est pas là le beau de l'histoire. Je vous disais qu'en attendant l'heure de partir, je battais les pavés de la ville. Entre Irlandais, le secrèt du voyage était connu. Comme j'étais en habit de voyage, beaucoup de jeunes filles me regardaient avec envie. Comme aussi je n'avais pas le dessein d'amener en Amérique des malles vivantes, j'organisai une petite farce qui finit par être assez sérieuse en arrivant à Boston.

" En moins d'une heure j'eus engagé cinq jeunes filles à faire le voyage. Mais j'avais eu le soin de donner à chacune l'adresse de cinq de mes amis qui s'embarquaient sur un autre vais-

seau que moi; sachant bien qu'elles seraient favorablement accueillies, si toutefois elles avaient le courage d'exécuter leurs promesses, ce sur quoi je ne comptais pas beaucoup; malgré la connaissance que j'avais de leur facilité. Enfin je les laisse, j'arrive au vaisseau. Il était sur le point de partir. Mes amis, me voyant venir seul, me dirent qu'ils me croyait allé chercher ce qu'ils appelaient un *passe-temps*. Je leur répondis que j'avais travaillé pour d'autres. " Ah! bien, reprirent-ils, puisque tu ne prends pas plus de précaution, tu ne travailleras pas pour nous ici."

" Peu m'importait qu'ils fussent disposés ou non à m'accueillir seul. Je savais ce qui arriverait, et ce qui arriva en effet. C'est que la traversée me fut aussi agréable et divertissante (vous m'entendez) qu'elle leur fut.

" Je vous disais que ma farce m'était devenue sérieuse à Boston. Voici comment. Nos deux vaisseaux avaient été séparés par une légère tempête qui nous avait attendus presqu'à la sortie même du port d'Irlande. Après avoir été ainsi pendant un mois et quelques jours sur la mer, nous nous retrouvons à Boston. C'est à dire que notre vaisseau y arriva deux jours après l'autre. Les premières personnes que j'apperçois sur le port sont deux de mes filles qui, croyant attendre chacune le leur pour les faire vivre, s'adressent à moi l'une et l'autre. Me voici donc avec deux femmes qui n'avaient pour moi d'aûtre attachement que celui que leur inspirait la faim. Heureusement que je parvins à les placer, car sans cela ma bourse et moi se trouvaient bigames sans grand besoin, je vous en assure.

" Eh bien, Colonel, voila du nouveau, vive les Irlandaises! Elles soupirent quand elles ont faim, mais soupirent de manière à intéresser pour un instant. Tandis que vos Canadiennes s'y mettent de corps et âme pour la vie. C'est du vieux style."

Tel peignait un Irlandais le caractère des femmes de sa nation.

Comme il se fesait déjà tard, nos trois amis rentrèrent au camp.

Gonzalve encore sous l'influence de puissants et douloureux souvenirs sortit bientôt pour promener ses insomnies sur les bords du lac qui longe une partie de la côte de Chateaugay. Agité de mille pensées d'infortune, il allait à pas précipités. On n'entendait que le bruit lointain des Cascades du Sault St. Louis. Ce bourdonnement continue.. orageux, formait avec l'état

de Gonzalve un ensemble merveilleux. Aussi se sentait-il invinciblement entrainé vers le théâtre de cette lutte aquative. Sa marche ne s'était pas rallentie, et déjà il était à plus de deux lieues du camp. Il longeait la rive toute bordée d'arbres sauvages, qui répandant leurs branches touffues, voilaient au loin les sombres reflets de la lune. Rien n'avait encore troublé le silence de la nuit ; rien que le bourdonnement continu.. orageux de la Cascade......

Il avait dépassé les eaux du lac et déjà le cours rapide du fleuve préludait la chute violente qui forme un peu plus bas l'endroit le plus redouté des navigateurs du nord...... Un cri sourd.. prolongé.. Un cri de mort se fait entendre sur les eaux. Encore un cri pareil, et tout se tait. Seulement au bourdonnement continu de

la Cascade se mêle un jeu rapide de rames et d'avirons.

Gonzalve n'était qu'à quelques arpents du lieu d'où venait de partir ce cri de détresse. Aucun esquif sur la rive, aucune habitation, aucune âme vivante pour secourir les malheureux. Confiant dans son courage et sa force, il traine à l'eau un morceau de bois sec qui se trouvait près de lui ; et se jettant dessus à plat-ventre, il nage en luttant contre le cours rapide du fleuve. Rien ne frappait encore ses regards. Des efforts inouïs avaient épuisé ses forces.

Déjà il se disposait à gagner la rive, quand des gémissements convulsifs attirèrent son attention du côté de la cataracte. Il n'était plus qu'à quelques arpents de ce lieu terrible, quand il aperçut un canot que le courant tour-

nait et retournait en tous sens. Cette légère embarcation ne changeait pas de place. On eut dit un objet fixé sur un pivot immobile. Gonzalve connaissait trop bien les eaux de ce lieu pour se tromper sur la cause de ce tournoiement continu. Les endroits du fleuve où s'opèrent ces engloutissements d'eau sont toujours les écueils infaillibles des meilleurs nageurs ; surtout quand ils se rencontrent près d'un fort rapide. L'eau y tournoie perpétuellement et se précipite en engloutissant tout ce que le courant entraine ; à moins que ce ne soit des corps concaves qui ne donnent pas entrée à l'eau, ni aucune prise au courant qui s'engloutit en formant un entonnoir.

Nonobstant ce qu'il y avait de dangers à courir en voulant arriver au canot dont il n'était plus qu'à très peu

de distance, Gonzalve avait poussé trop avant pour en rester là. Il se voyait d'ailleurs dans la nécessité de passer la Cascade d'une manière ou d'une autre. L'esquif tournoyant lui offrait plus de chances de salut que sa poutre rébelle. Pour y arriver il lui fallait une force supérieure que le danger seul pouvait lui donner. Il lui fallait encore une promptitude extrême pour mettre la main dessus, avant que l'eau l'eût entortillé dans ses funestes replis et l'eût englouti avec elle.

Il n'avait plus qu'un pas à faire, mais il était dangereux, il y allait de sa vie. Déjà les préludes du tournoiement se fesaient sentir. Il ne pouvait plus diriger sa marche et, un moment, il crut perdre son seul soutien, son seul secours, sa poutre de salut. Appuyé sur une des extrémités de cette poutre, il la fesait pencher, et lui don-

nait ainsi l'élan pour entrer dans le fatal entonnoir. Avant d'avoir atteint le plus périlleux des mille qui se forment en ces endroits, il se sentit engloutir, et sa poutre s'échappa soudain de dessous lui.

Heureusement qu'il lui restait encore quelque force. En reparaissant sur l'eau il eut le bonheur de remettre la main sur son frèle esquif. L'endroit qu'il venait de passer était bien moins dangereux que celui où tournoyait le silencieux canot. Il en avait cependant encore un à passer avant d'y parvenir. Le léger intervalle qui sépare ces *remous* est d'un cours lent et peu agité. L'eau y tourne et revient sans cesse sur elle-même sans former d'entonnoir, jusqu'à ce qu'elle en ait rencontré un autre plus loin ou qu'elle ait repris son cours régulier.

Gonzalve y trouva pour ainsi dire un lieu de repos où il eut le temps de songer aux moyens d'éviter les nouveaux périls qui l'attendaient. Il arriva bientôt au second *remous*, et d'un bond vigoureux il eut le bonheur d'arriver au dernier intervalle qui le séparait du canot. Il avait en ce moment besoin de recueillir tout son courage et son énergie. Après quelques instans de repos, il se trouvait à deux pas de la gueule du grand *remous* sur laquelle se trouvait le milieu de l'esquif inconnu. Il ne vit d'autre moyen pour l'atteindre que de se laisser aller au cours de l'eau et de le saisir au moment où sa poutre s'engloutirait. Aussi avec toute la légèreté et la promptitude, que peut inspirer la crainte d'une mort presqu'inévitable, il mit la main sur l'heureux canot et y sauta sans presque l'ébranler.

Dans la rapidité de son mouvement il heurta violemment du pied un corps humain qui gémit d'une voix strangulée et qui prononça comme dernières paroles de son agonie : "Grace ! grace !.. Tout se tut encore une fois. On n'entendait que par intervalle le mélange de la respiration frèle,..râleuse,..prolongée de deux victimes au bourdonnement saccadé.. continu.. orageux de la Cascade qui n'était plus qu'à quelques pas.

Le léger ébranlement qu'il avait donné au canot suffisait néanmoins pour le mettre en mauvaise position. Le plus pressé n'était pas de secourir aussitôt les deux victimes qui gisaient à ses pieds. Le moindre mouvement pouvait faire perdre l'équilibre si nécessaire en cette circonstance. Il venait lui-même de donner atteinte à

cet équilibre, et déjà l'eau, dans son furieux engloutissement, avait appròché une des extrémités de l'embarcation près de la gueule du *remous*. Il saisit à l'instant un des avirons et avec une vigueur et une dextérité extrêmes il pousse l'esquif et le sort du circuit dangereux de l'entonnoir, après avoir longtemps lutté contre sa violence.

La clarté de la lune eût suffi pour le diriger, s'il n'eût eu qu'à choisir une voie. Mais toutes étaient aussi périlleuses les unes que les autres. Dans de telles circonstances, l'espérance lutte encore contre toutes les chances d'un malheur inévitable. Aussi dans ce danger extrême, Gonzalve conserva toujours l'espoir de se préserver de la mort. Il entra bientôt dans les gouffres écumeux du Sault,

conduisant sa frêle embarcation dans les endroits où le cours de l'eau était le moins soulevé. (1)

---

(1) Jusqu'en l'année 1841, il n'était jamais passé dans cette partie du fleuve que les cages descendant du nord le bois de chauffage et celui de construction. Jusqu'à l'établissement du canal entre Montréal et Lachine, jamais les vaisseaux à vapeur, qui venaient du Haut-Canada ou des places intermédiaires, n'allaient plus bas qu'à Lachine. En 1841 un bateau à vapeur, venant du Lac Ontario et portant le nom de ce lac, tenta la descente du Sault St. Louis et arriva heureusement à Montréal sans aucune avarie. Depuis cette époque cette tentative s'est fréquemment répétée ; et aujourd'hui tous les vaisseaux du Haut-Canada, tant à vapeur qu'à voiles, descendent sans danger jusqu'à Montréal, et remontent par le Canal Lachine. Le bateau à vapeur, qui descendit le premier, voyage aujourd'hui entre Montréal et Québec et porte le nom de Lord Sydenham ; titre que, le gouverneur d'alors en Canada, avait mérité par des méfaits qui eurent en Angleterre une appréciation aussi élevée qu'elle fut exécrée de la part du peuple Canadien.

VI.

Le dernier souvenir qu'il nous reste de Louise St. Felmar est celui tracé par la lettre qu'elle laissa chez son père en partant. Il est temps d'expliquer le silence qui l'enveloppe depuis son départ et la cause pour laquelle elle n'était pas parue à Chateaugay comme elle l'avait annoncé à Gonzalve.

Jusqu'à présent, nos amants, malgré la contrainte qu'ils ont eue à subir, n'ont pas été frappés de ces grands coups de l'infortune qui se font un jeu de l'humanité. On va voir par ce qui va suivre combien l'ambition et quelquefois la simple opiniâtreté des pères peut causer de malheurs aux enfants

que le ciel a confiés à leur tendre sauve-garde.

Les scènes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ne seront pas absolument de la création d'un cerveau exagéré. Ce sera des faits analogues à d'autres dont les acteurs peuvent encore attester l'authenticité. Le vice que nous signalons aujourd'hui dans quelques parents, n'est pas une chose dont notre siècle ait à déplorer l'origine. Il a été de tout temps. Horace disait : *Virtus post nummos*.. Le mérite de faire écho aux sages de tous les âges qui l'ont combattu, serait une bien faible rémunération si notre voix ne devait porter avantage qu'à la branche de la création à laquelle nous appartenons. Mais il est un autre œuvre de l'auteur de la nature qui constatera à jamais sa grandeur et ses bienfaits. Il est un sexe privilégié

auquel les hommes rendent invinciblement hommage, et qui mériterait l'exclusion de notre coupe d'infortune. Et cependant ce sexe est le seul qui ait à souffrir de cette contrainte quelquefois si cruelle de la part des parents.

Convenons qu'il est parfois nécessaire qu'ils interfèrent dans les affections de leurs filles ; car le cœur humain est rempli de faiblesses ; et souvent un cœur trop tendre et trop ouvert peut se laisser entrainer par une affection indigne de lui. Mais le plus souvent cette opiniâtreté ne doit son origine qu'à de viles spéculations pécuniaires, ou à un degré de plus ou de moins dans le rang des familles. On se restreint néanmoins aujourd'hui à calculer les richesses des prétendans à l'hyménée. Ce qui a rendu si vrai,

dans notre siècle ce refrain de la chanson :

Montre tes écus
Pour plaire à Vénus.

Que résulte-t-il souvent de ces mariages spéculatifs. La femme a été sacrifiée à l'intérêt. Elle est condamnée à couler de tristes jours dans la société perpétuelle d'un homme que son cœur déteste. L'époux ne voit pas en son épouse le dégré d'affection qu'il avait cru gagner ; il cherche loin d'elle des distractions à ses ennuis ; il devient prodigue, cruel, puis avare quand ses finances sont à bout. De là les guerres domestiques, la mauvaise éducation des enfants. Enfin tous les maux ensemble s'accumulent sur cette famille, en proportion directe de l'introduction rapide de la désaffection et des mal-entendus.

Au contraire une personne a-t-elle

fait choix d'un ami dont le caractère et le cœur conviennent aux siens, fut-il simple héritier de Job, il fera le bonheur de sa vie. Si la fortune ne le favorise pas, la générosité de son naturel, nourrie par un amour constant, surmontera toutes les difficultés de la vie. Le morceau de pain qu'il offrira à son épouse, vaudra plus pour elle que le brillant bracelet dont le millionnaire entoure le bras de sa compagne hautaine.

Mais laissons là des hypothèses que l'expérience a malheureusement trop fréquemment réalisées.

Louise St. Felmar nous apprend elle même par sa lettre à Gonzalve qu'elle devait partir dans la soirée du quatorze juin. En effet dès le soir même, après avoir revêtu des habits d'homme préparés par le vieux Maurice de Gonzalve, elle s'esquiva

furtivement par la porte du jardin. Maurice qui devait l'accompagner et la conduire jusque sur l'autre rive, avait fixé, pour le départ, la dixième heure de la nuit. L'un et l'autre devaient se trouver sur la rive à cette heure pécise. Soit qu'elle se trouvât contrainte par les circonstances, ou qu'elle fût poussée par une précipitation inconsidérée, elle laissa le logis paternel dès la première obscurité. Il faut se rappeler que dans les informations que prit St. Felmar sur la disparition de sa fille, Maurice lui avait dit avoir vu, plusieurs fois dans la journée, un jeune homme qui avait approché la fenêtre de Louise. Dans ceci il n'avait pas cherché à le tromper.

En arrivant sur la rive elle aperçut un homme qui poussait à l'eau un esquif, et se préparait à y entrer. Trompée par l'obscuité et par l'accord des

circonstances, elle lui cria à quelques pas. " Eh bien ! tout est-il prêt ?" l'inconnu lui répondit aussitôt :

— Tout est prêt, monsieur, désireriez vous traverser ?"

Elle se trouva on ne peut plus surprise en reconnaissant son erreur. Craignant de découvrir ses projets, elle feignit, autant que possible, une voix male et assurée, et reprit :

— Excusez moi, monsieur, je me suis mépris. Mais n'auriez vous pas vu un homme ici ?"

— Pas une âme, mais s'il m'était possible de vous être de quelqu'utilité, ce serait avec plaisir que je vous servirais. Je vais à Chateaugay, si le trajet vous convient, votre société me sera bien précieuse."

Voyant qu'elle réussissait assez à cacher son sexe, et sachant que l'absence de Maurice pourrait être préju-

diciable à la petite propriété de son amant et à leurs intérêts communs, elle résolut de partir sans attendre son arrivée.

— Je vous serais très reconnaissant, reprit-elle, si vous pouviez m'accorder une place dans votre canot."

— Très bien ; donnez vos effets, que je les place."

Les préparatifs étant ainsi terminés, l'inconnu poussa l'embarcation et hissa une petite voile. Le fleuve était sans houle, malgré le vent qui suffisait pour donner au léger esquif une marche très rapide. Louise n'avait pas songé en partant qu'il lui faudrait peut-être remplir des rôles auxquels elle se trouverait absolument incapable de satisfaire. Elle vit cependant bientôt qu'il lui fallait nécessairement subir les conséquences de son imprudence.

Dès qu'ils eurent atteint le milieu

du fleuve, l'inconnu tira de sa poche une pipe et un briquet, demandant à son compagnon s'il n'avait pas l'habitude de fumer. Cet homme était dans la fleur de l'âge et nonobstant la pureté et l'élégance de son langage, ses manières étaient scellées d'un certain ton de lascivité et de mollesse qui devait donner à Louise les plus vifs sujets d'appréhension. Aussi vit-elle qu'elle devait se faire homme dans toute la force du terme. Quand elle fut interpelée au sujet de la pipe,

— Ah ! vous me faites penser, lui dit-elle, que j'ai oublié ma pipe et mon tabac. C'est un de mes plus agréables amusements. Mais si vous avez du tabac je vous serai bien obligée d'un petit morceau, car j'ai aussi la louable habitude de chiquer."

—Ah ! compères en tout ! très bien ; voici du véritable tabac de la Havane

et confectionné pour cet usage. Dans quelques instans je vous prêterai ma pipe, mais prenez ceci en attendant."

— Avec reconnaissance, monsieur. Et elle glissa dans sa bouche un morceau de jonc qu'elle roula longtemps entre ses dents, contrefaisant tous les exercises des vrais *Yankee chewers*.

Mais elle avait encore à faire deux choses absolument impossibles. A tout instant elle s'attendait à ce que l'inconnu lui présentât sa pipe ou la conduite du canot. Quand à la pipe, elle avait déjà songé au moyen de l'éluder. Au moment où il la lui offrit, elle parut la saisir avec tant d'avidité qu'elle la lui fit échapper à coté du canot. Jamais fumeur ne témoigna plus de désespoir qu'elle ne le fit lorsqu'elle vit s'engloutir la pipe fatale. Elle n'en pouvait revenir. En vain l'inconnu lui promettait sa revanche

quand ils auraient atteint la rive ; elle ne pouvait se consoler de cette perte. En son cœur elle rendait néanmoins grâces à Dieu de l'adrèsse avec laquelle elle la lui avait fait tomber des mains.

Restait enfin à prendre la conduite du canot, qu'il ne tarda pas à lui abandonner. Elle accepta cependant, tout en alléguant son incapacité et son peu d'habitude dans cet exercise. Dès qu'elle eut commencé son office de pilote, l'esquif commença à tourner à droite et à gauche. L'inconnu s'apperçut aussitôt qu'il n'y avait pas à tenir.

— Allons vous m'avez l'air d'un écolier plus capable d'écrire un pensum que de conduire un navire. Je vois d'ailleurs par la délicatesse de vos doigts que vous ne seriez pas bon marin."

— Je vous demande bien pardon, Monsieur, de ne pouvoir vous être d'une plus grande utilité. Je dois avouer que je ne possède pas de grandes forces musculaires ; mais je m'en console en pensant que le courage peut quelquefois suppléer à la force. Peut-être refuseriez vous de me croire, si je vous disais que je viens d'obtenir une place dans les dragons Provinciaux et que j'ambitionne avec ardeur l'occasion de mettre mes forces à l'essai."

L'inconnu commençait à ouvrir de grands yeux. D'autant plus que tout en parlant ainsi, Louise laissait nonchalament apercevoir deux pistolets qui pendaient à sa mince ceinture, et la poignée d'un stylet légèrement recouvert sur son épaisse poitrine. Jamais taille plus mollement guerrière, ni plus artistement cadrée n'avait frap-

pé les regards de cet homme, dont on connaîtra plus tard le caractère et les desseins. Il était loin d'être lâche, mais cette âme de Louise, qui, un moment avant, lui paraissait si candide, semblant changer si complètement de nature, exerçait déjà sur lui un empire qu'il subissait sans presque s'en appercevoir.

Pour la première fois de sa vie, il entendait une voix d'ange lui parler de guerre et de combats; une main qui pouvait à peine tenir un aviron, brandir avec adresse des armes mortelles; une bouche dont les diamants et le corail fesaient jouer les reflets de la lune, broyer et rouler en tous sens une matière dont l'usage est quelquefois impossible aux hommes les plus rudes. Il existait en effet dans la personne de notre jeune fille un contraste si frappant d'habitudes et de nature que

l'inconnu ne savait dans quel ordre de la création la placer. C'était un ordre mixte ou plutôt les deux extrémités de l'espèce humaine.

Louise pouvait avec assez de vérité se faire un mérite de son adresse à manier les armes et à mâcher son morceau de jonc. Quand aux armes, depuis le moment qu'elle avait formé le dessein de s'évader de chez son père, elle avait constamment suivi et pratiqué les leçons du vieux Maurice, qui avait autrefois appartenu aux gardes de Louis XV. Il avait étudié cette branche sous les élèves des Turenne et des Condé ; et son bras amorti par l'âge et les fatigues, savait encore remplir les offices d'un vieux garde-royal. Louise n'avait eu que huit jours pour completer ou plutôt pour commencer son étude d'escrime. Maurice ne s'était pas em-

barrassé à lui enseigner des principes élémentaires. Il avait passé par dessus les plans de batailles et de fortifications, les alignements géométriques et tout le train des écoles polytechniques. L'adresse du bras et la justesse du coup-d'œil suffisait pour servir le courage de sa débile écolière. Elle avait si efficacement employé ces huit jours que le pistolet ne lui pesait plus au bras, ni le but à son adresse.

Que savent de plus nos jeunes officiers Anglais. Beaucoup d'entre eux n'en connaissent rien. On en voit un grand nombre qui semblent n'avoir pas encore perdu le mou coulis du lait maternel et qui auraient peine à percer une brebis avec la brillante épée qui ne les laisse jamais et que leurs douze ou quinze années trainent sur les pavés des villes où la paix est le mot de guerre. On en a vu parmi nous

sortir d'un comptoir de commerce, ou même changer leur ceinture d'écolier pour celle de commandant de brigade. Leur étude, c'est le pas égal, un salut militaire, oter et remettre sans se blesser l'épée dans le foureau. Leurs sciences, c'est le dédain pour l'ordre civil, le mépris des usages reçus, quand ils ont affaire à d'autres qu'à un militaire. Leur courage n'est pas au bout de leur épée, encore bien moins dans leur cœur. Mais ils passeront avec sang froid sur un homme paisible, ils le feront fouler aux pieds de leurs chevaux, briseront tout ce qui s'oppose à leur passage, et cela, avec une indifférence toute chevalière. Pas un mot de réplique, s'il vous plait! Car au défaut de leur épée dont ils ne connaissent pas l'usage, ils vous fendront la figure d'un coup de fouet qu'ils savent faire claquer comme le

premier maquignon. Leurs fouets ne les laissent pas plus que leurs épées. Beaucoup parmi eux n'ont pas de chevaux, mais vous les verrez toujours avec ce charmant petit fouet qui semble tenir à la profession. .(1). . Pauvre Waterloo! ton nom serait bien avec ceux d'Austerlitz et de Marengo, si ces petits ménins eûssent paru sur tes plaines!.......

Soit que l'inconnu se fût en effet trompé sur les forces physiques de son compagnon, ou qu'il craignît de nuire aux projets qu'on lui verra mettre plus tard à exécution, il reprit en souriant :

—" Ma foi, changeons de place,

---

(1) Il y a bien d'autres petits *gentlemen* qui n'ont pas de chevaux et qui chérissent aussi ces petits fouets.... si coquets!! mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

j'aime mieux me mesurer avec vous sur l'aviron qu'autrement."

—" Très certainement que pour ma part je l'aime mieux aussi, car le plaisir que je goûte en votre société est plus doux que celui que nous pourrions échanger avec des coups-de-feu."

Tout en causant de la sorte, elle avait repris sa place dans l'avant du canot et s'amusait à en découper le bord avec son poignard qui, à défaut de razoir, eût pu façonner des moustaches à merveille. La conversation fut enfin si animée et en même temps si amicale durant toute la traversée, qu'ils s'apperçurent à peine de la distance qu'ils avaient franchie. L'inconnu avait eu pour Louise des égards aussi empressés et aussi soignés qu'il aurait pu faire s'il eût découvert la supercherie qui le trompait sur le sexe

de son compagnon. Cette prévenance avait longtemps fait craindre à notre héroïne de s'être trahie. La simplicité et l'abandon du langage de l'inconnu l'avait néanmoins rassurée sur la fin.

Ils découvrirent bientôt le rivage sombre et chevelu de Chateaugay. A l'heure avancée où ils étaient, il fallait qu'ils en fûssent bien près pour l'appercevoir.

—" Nous allons, dit l'inconnu, toucher terre une lieue plus haut que le camp; car, par le temps qui court, nous pourrions être sujets de *qui proquos* qui seraient funestes à notre peau. La garde nocturne est si sévère qu'elle fait impitoyablement feu sur tous les abordans qui ne peuvent prononcer le mot de garde.

— Si vous n'avez que cette raison là pour vous déterminer à faire de nuit le trajet d'un bois si obscur, je puis vous rassurer sur l'accueil qui nous sera fait au camp, car j'y suis attendu à heure et lieu.

Tel disait Louise que la garantie de ses pistolets et de son poignard n'enhardissait pas assez pour la décider à passer un bois dont la réputation était déjà devenue fameuse par le séjour des voleurs et des assassins.

— Je suis bien fâché, dit l'inconnu, de ne pouvoir vous conduire plus loin, c'est près d'ici qu'est mon lieu de départ, et où j'ai déposé des objets qui me sont d'une grande importance. Ne craignez pas, d'ailleurs, que je me hasarde à passer la forêt cette nuit. Nous trouverons là une habitation où je suis bien connu ; et si vous consentez à y

passer la nuit, nous continuerons notre route dès la première aurore, par térre ou par eau, comme vous le voudrez."

— Puisqu'il faut en passer par là, allons, dit Louise."

Et ils débarquèrent emportant chacun leurs effets. Louise fatiguait sous le poids d'un assez lourd sac d'argent que ses économies avaient caché aux yeux du seigneur St. Felmar. Après un quart-d'heure de marche, ils arrivèrent sur la route publique. L'inconnu traversa le chemin et gagna un gros orme pouri qui touchait la clôture. Après quelques recherches au pied de cet arbre, il revint paisiblement se remettre à côté de son compagnon de voyage.

A peine avaient-ils encore fait quelques pas, qu'ils passèrent près d'une

énorme pierre qui se trouvait sur le côté gauche de la route et paraissait ne toucher que légèrement le niveau de la terre. Louise se sentit frémir en appercevant cette pierre dont on parlait beaucoup dans le temps, comme étant le centre des brigandages qui dévastaient la contrée. Les habitants de Chateaugay et des environs ont toujours conservé les souvenirs qui se rattachent à ce roc, qui existe encore au même lieu.

L'inconnu marchait à grands pas, et dévançait un peu notre héroïne. Ils touchaient presque, disait-il, au lieu du repos. Il se retourna tout à coup, et comme s'il eût voulut par complaisance la soulager de son fardeau, il mit une main sur son sac, et de l'autre il la saisit par le milieu du corps, et la serra contre lui de manière à lui oter

l'usage de ses bras. Quoi qu'elle eût alors son pistolet à la main, elle ne put faire aucun mouvement. Comme elle ouvrait la bouche pour appeler de l'assistance ou demander grâce, elle se vit saisir par deux autres personnes qui tombèrent sur elle comme par enchantement, la lièrent, et lui ordonnant de se taire, la conduisirent près de la grosse pierre dont nous venons de parler. Elle avait perdu connaisance dès le moment de l'attaque. Le Brigand, qui lui avait tendu ce piége, ordonna aux deux autres de la traiter avec soin. Il n'avait pas soupçonné l'important secret de son compagnon de voyage ; mais il l'estimait malgré lui, et il lui avait fallu une grande habitude dans sa profession pour commettre cet attentat.

L'un des trois brigands prononça un mot mystérieux et l'énorme pierre

parut se soulever d'elle même et sans effort. Ils descendirent un étroit escalier et la pierre reprit aussi tranquilement sa place.



LES FIANCÉS DE 1812.

Essai de Litterature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,
ÉTUDIANT EN DROIT.

Deuxieme Livraison.

MONTREAL:
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.

1844.

VII.

Louise avait repris l'usage de ses sens, dans l'ébranlement qu'il lui avait fallu subir pendant la descente de l'escalier qui comptait trente dégrés. En ouvrant les yeux, elle se vit entourée des trois brigands qui parlaient à voix basse, dans une mi-obscurité. A un détour, que formait le caveau à une trentaine de pieds, paraissaient les rayons d'une lumière dont le foyer était caché par l'encoignure du mur où ils se trouvaient. Comme leur victime paraissait encore faible, deux brigands l'aidèrent à gagner le fond du caveau, où on arriva après plusieurs détours. Ils entrèrent alors dans une pièce propre où le mur de terre était boisé

et recouvert d'une moire pourpre, et le sol de tapis de grande valeur. L'ensemble des meubles consistait en quatre couples de siéges rustiques et une table grossièrement construite, mais propre et couverte d'ornements de prix plus que d'utilité. C'était là la chambre du grand chef, où se tenaient les conciliabules. L'inconnu, que l'on désignera désormais sous le nom de *Grand,* titre que lui donnaient les autres brigands, en vertu de son pouvoir; Le Grand, dirons nous donc, après avoir dit à son ex-compagnon de voyage de s'asseoir, lui annonça qu'il avait alors la liberté de parler, mais qu'il reclamait d'abord la permission de s'expliquer. Il reprit donc en ces termes :

— Je vous conjure, avant tout, de vous croire en lieu de sureté et de vous bien persuader qu'il ne vous sera

fait aucun mal. On vous a désarmé, mais on ne vous fera pas regretter la perte de vos armes. Il est inutile de vous dire en quelle société vous vous trouvez ici. Vous avez pu en juger avant ce moment. Ma conduite a été celle de tous ceux de mon état. Je vous ai trompé et comptant sur ma bonne foi, vous vous êtes livré sans contrainte. Pour vous rassurer un peu, si toutefois il est possible de le faire, je vais mettre sous vos yeux le tableau de l'ordre qui s'observe ici. Il n'y aura rien pour vous tromper ; vous verrez bien d'ailleurs que ce qui se fera n'aura pas eu le temps de s'organiser depuis votre entrée."

Louise avait à peine entendu les paroles du *Grand*, tant elle était faible et avait l'esprit obscurci par les évènements qui venaient de se passer. Elle ne savait si ses sens la trompaient, ou

si elle était passée dans le séjour des fées. Elle avait néanmoins compris une partie de ce qu'avait voulu lui dire le Grand. Cet homme, malgré la dégradation de son état, avait un accent noble, qui pouvait inspirer de la confiance. Soit que cette noblesse de langage fût due à sa récente profession de foi et mœurs, ou à son habitude de dominer ses semblables; Louise se sentit renaître en entendant les paroles d'un homme qu'elle avait cru naguère si digne de son estime.

— Où suis-je, dit-elle alors, avec qui suis-je? Etes vous le même homme dont l'amitié me semblait, il y a un instant, si dévouée, et envers lequel je me croyais redevable d'un service éminent? Dites moi. Si je dois perdre ici la vie, ne prolongez pas mon supplice. Si vous me condamnez à vivre dans cette retraite, qu'il me soit

accordé, pour toute grâce de n'avoir aucun rapport avec ceux qui l'habitent; aucun rapport avec vous, qui avez indignement trahi ma confiance."

Le Grand, malgré sa forte veine de brigand, eut presque regret de sa conduite en entendant ainsi parler son innocente victime.

— Vous ne serez condamné, lui dit-il, ni à l'un ni à l'autre de ces supplices. Votre séjour ici sera court. Mais pour en diminuer l'horreur, je vais vous montrer quelle confiance et quels secours vous pouvez encore trouver en moi. Donnez moi votre main, que j'y touche une partie de mon pardon. Permettez moi de m'asseoir près de vous. Si vous craignez pendant la scène que je vais vous donner, ne me le cachez pas; je l'adoucirai. En attendant reprenez vos pistolets et votre poignard. En ami, je vous aver-

tis qu'il vous serait fatal d'en user ici ; car si vous tuez un homme, quinze autres peuvent tomber sur vous et vous accabler. Si cependant il en est un qui ose vous outrager, l'usage de vos armes vous est permis, sans attendre que d'autres vous donnent raison."

Ces paroles, nonobstant la douteuse expression qu'elles pouvaient avoir dans la bouche d'un brigand, rappelèrent complètement les idées de notre héroïne. Elle prit une attitude moins timide, et regarda ses armes avec satisfaction. Elle plaça son poignard dans l'endroit déjà nommé dont les gonflemens auraient pu donner au Grand des inspirations très généreuses, s'il eût connu la cause de ce petit jeu de poitrine. Elle portait un habit très large dont la taille paraissait embrasser un volume moins fluet et moins délicat. Quand le brigand lui

pressa la main par manière de réconciliation, elle sentit un certain trésaillement causé, partie par la crainte, partie par la dissidence de sexe.

Le Grand était un tout jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Il avait les traits très réguliers et une physionomie qui ne portait aucune marque de son état, ordinairement si bien caractérisé. Quand il pressa la main frèle et délicate de sa victime, il regretta sincèrement le mal qu'il lui avait fait, et promit en son cœur de le réparer autant qu'il serait en son pouvoir. Quel charme en effet, n'éprouve pas l'homme en touchant la main d'une femme ! Quel voile peut cacher le sexe pendant cette action ! Les sensations s'échangent involontairement. Physiquement parlant, c'est le choc des deux fluides électriques. Naturellement parlant, c'est l'union, des

cœurs, implantée par l'auteur de la nature, qui a créé la femme pour l'homme ; qui la lui a donnée pour lui faire oublier l'infortune attachée à son être. Cette douce union existe-elle après la vie ? Le bonheur des justes peut-il être autre que celui qui découle de cette union ! Le maître du ciel et de la terre peut-il créer de plus pures jouissances !....

Louise ayant, par cet acte, repris un peu de confiance en lui, voulut lui faire quelques questions ; mais il prit à l'instant un petit sifflet entre quinze autres qui se trouvaient sur la table et en tira un son perçant. La porte s'ouvrit bientôt, et il parut un jeune homme de quinze ans tout au plus, qui se prosterna en entrant et attendit les ordres du Grand.

— Fais venir ici tous les sujets de ma loi en cette retraite. Qu'ils y

soient tous en cinq minutes en costume *civil.*

Il appelait *costume civil* l'habit dont chacun se revêtait pour aller à la découverte dans les villes. Le jeune homme s'inclina de nouveau et sortit sans prononcer un seul mot.

— Mais que voulez vous faire, lui dit Louise ; prêtendez vous m'initier à vos abominations. Epargnez moi, je vous prie, la vue de ces figures horribles.

— Ne craignez rien, vous me saurez gré de ma démarche."

Comme il achevait ces mots, les brigands entraient et fesaient chacun l'inclination de respect dont le jeune homme venait de donner un spécimen. Louise vit alors qu'elle se trouvait entre les mains du grand maître des voleurs. Cette découverte lui fit plus de bien que de mal, car cet homme

lui paraissait beaucoup plus humain que ses subalternes. Quinze brigands entrèrent ainsi tranquilement et prirent un siége sans ouvrir la bouche. Ils étaient tous bien vêtus et ne portaient d'autre marque de leur métier que les pistolets qui soulevaient un peu la basque de leurs habits. Louise se tenait toujours près du chef, et perdait peu à peu de l'attitude guerrière qu'elle avait prise dans le canot. Elle n'avait rien à craindre ; mais le courage d'une femme éprouve nécessairement quelque commotion dans de telles circonstances.

Le Grand appela alors *Plinax*. Un homme à figure sévère et mieux armé que les autres brigands, s'avança portant sous son bras un plumitif in folio. Plinax était le secrétaire et le juge de la bande. Il ouvre son livre

et commence à lire le détail de la dernière expédition.

— Arrête, lui dit le Grand, *les lois.*" Plinax ferme son livre, et l'ouvre à la première page. Tous les brigands se découvrent, prennent un pistolet et le tiennent sur leurs fronts pendant toute la lecture. Plinax commence d'un ton solennel :

HAÎNE AU MEURTRE,

MORT AUX ASSASSINS.

No 147, des loges de douce-rapine, soumis à l'empire du Grand l'an 1811, 25 Octobre.

Art. 1er. Le meurtre sera en abomination et puni de mort dans l'empire du *Grand.*

2nd. L'assassin échappé sera indirectement dénoncé à la justice civile, sous ses nom, prénom et signalement.

3ème. Toute fille conquise sera amenée devant le Grand qui en disposera à son gré .....sa vie sauve.......

Louise frémit à cet article et demanda à son ex-compagnon la fin de cette lecture.

— Assez, dit le Grand, allez tous et silence." Quand ils furent sortis, il reprit en s'adressant à Louise:

— Eh bien que pensez vous de notre société ?

— Ce n'est qu'à demi horrible, répondit-elle, dites moi maintenant ce que vous allez faire de moi ?

— Vous allez d'abord passer cette nuit ici, et à la prochaine, on vous fera voir du pays, mais bien tranquillement.

— Me ferez vous le plaisir de me donner un lieu pour passer la nuit, où je n'aurai rien à craindre de vos sujets ?

— Certainement. Il est déjà tard ; venez, je vous conduirai moi-même au lit.

Ils sortirent et traversèrent plusieurs pièces où elle fut étonnée de voir régner une propreté et un luxe qu'elle n'avait par même vus dans la maison de son père qui pouvait passer pour un palais en Canada. Ils arrivèrent à une chambre étroite, il est vrai, mais parée plus somptueusement que tout ce qu'elle avait encore vu. Cette chambre ne fermait qu'à demi. Toutes les richesses entassées dans ce caveau provenaient des vols quotidiens de la compagnie. Il avait été plus difficile d'y introduire les objets d'utilité. Ils y étaient aussi plus rares et plus modestes.

Louise après avoir reçu les adieux du Brigand s'enferma seule et barricada sa porte le mieux qu'elle put. Elle commençait à prendre un peu de courage; et la promesse de pouvoir bientôt sortir de ce repaire affreux,

réveillant l'idée de revoir son amant, effectua chez elle le repos salutaire aux âmes malheureuses. Après avoir examiné sa chambre et déposé ses pistolets sous son oreiller, elle entra toute habillée dans un lit, où des brigands s'étaient souvent reposés des fatigues éprouvées dans leurs courses et dans leurs fuites des émissaires de la Justice.

Qui peut expliquer les desseins de l'éternelle destinée ? Une jeune fille au cœur candide et droit, fuit la cruauté d'un père inhumain. Elle est près de confondre son âme avec celle d'une personne qui est tout ce qu'elle possède de cher ici bas ; et au moment d'embrasser l'objet de ses vœux, elle tombe dans un piége horrible. Son tendre cœur qui voltigeait avec ivresse sur tous les points d'une amoureuse espérance, se voit en un moment privé

des douces consolations de son malheur et abreuvée de tous les maux qui puissent torturer une femme et une amante.

Malgré l'horreur du lieu où elle se trouvait, elle ne tarda pas à s'endormir. Elle n'entendit aucun bruit pendant la nuit, car les brigands n'avaient aucun coup à faire et dormaient aussi très paisiblement. Quand elle s'éveilla les ténèbres régnaient encore autour d'elle. La lanterne de la pièce voisine ne jetait qu'un pâle reflet à travers la mi-ouverture de la porte. Ses idées encore appesanties par le sommeil ne lui rappelèrent plus le lieu qu'elle habitait. En ouvrant les yeux, elle se crut encore chez son père et appela d'une voix habituée *Catherine*, sa fille de chambre. En prononçant ce mot elle entendit les pas d'une personne qui s'éloignait rapidement et

bientôt sa porte s'ouvrit avec effort et apparut le Grand. Elle avait eu le temps de rassembler ses souvenirs, et en voyant ouvrir la porte elle avait saisi ses pistolets.

— Ne craignez rien dit l'inconnu, c'est votre compagnon de voyage qui vient s'informer de la manière dont vous avez passé la nuit ?

Elle savait quels ménagements elle devait garder pour soustraire son honneur à la corruption de ces lieux ; et elle répondit tranquillement :

— Merci, monsieur, j'ai bien reposé. Je vous prie de me procurer de l'eau s'il est possible."

Il sortit incontinent et bientôt le jeune messager de la veille parut et déposa sur une table grossière tous les instruments de toilette ; et de plus une lampe montée sur trois pieds d'airain incrustés d'or. Elle ne pouvait se

lasser d'admirer les richesses et le luxe qui régnaient dans ce repaire, et elle ne pouvait comprendre comment des gens, qui ordinairement n'entassent que l'or et l'argent monnoyés, fussent avides de si splendides trésors. Le Grand ne visitait les différentes loges soumises à sa puissance que tous les quatre ans. Mais partout il était reçu avec un luxe royal. Son passage dans les loges était annoncé quatre mois d'avance et ses sujets les employaient à les fournir de tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus somptueux. Plus tard nous connaîtrons plus amplement le caractère et la vie de ce roi des brigands.

Louise passa la journée dans les ennuis qu'inspirent inévitablement l'incertitude de l'avenir et la société qu'elle fréquentait. Quand la nuit fut venue, le Grand lui annonça qu'elle allait changer de demeure, mais qu'il

y avait une cérémonie à faire avant de laisser celle-ci. Ce disant, il prit encore sur la table un des quinze sifflets. Celui-ci était au milieu des autres et tout enrichi d'or et de diamants. Il en tira un son sonore, et Plinax parut à l'instant, toujours l'éternel plumitif sous le bras.

— Allez, lui dit le Grand, et revenez en costume sacré."

Quelques instans après Louise fut au comble de l'étonnement, quand elle le vit reparaître en costume sacerdotal, et son plumitif retenu par un ruban noir qui se rattachait autour de son cou.

— Quelle singerie ! dit-elle en souriant.

— Singerie ! reprit le Grand, pas du tout ; monsieur est véritablement prêtre. Vous en verrez encore quel-

ques uns dans d'autres lieux semblables à celui-ci.

— Vous voulez donc me faire faire profession de foi ? Moi, devenir brigand ! Jamais ! Ces pistolets vous tueront et me tueront aussi avant que je devienne monstre comme vous !....

Elle avait déjà bandé son pistolet ; mais le souvenir de Gonzalve retint son bras. Elle tomba sur un siége et commença à pleurer. Le Grand attribuant ses larmes à sa grande jeunesse et non au sexe qui en possède une si grande recette, la rassura en lui expliquant qu'il ne s'agissait nullement de l'initier aux secrets du vol.

— Agissez, dit-il alors à Plinax.

Celui-ci parla en ces termes :

— Monsieur, les personnes soumises à l'empire du Grand exercent une rapine douce, et sans effusion de sang. Les voyageurs sont dépouillés, mais

leur vie est sauve. Vous allez faire serment sur les saints Evangiles de ne jamais dévoiler à la Justice ni cette retraite, ni celles où vous serez conduit. Vous jurerez de garder en vous même tout ce qui se passera sous vos yeux jusqu'à votre délivrance.

" Que Dieu vous soit en aide."

Il avait présenté le livre de l'Evangile à Louise, qui, fière de s'en tirer à si peu de frais, y apposa ses lèvres sans aucun mot de réplique. Plinax se retira.

— Ne vous jouez vous pas assez de Dieu par vos crimes, dit Louise ; vous faut-il encore ce raffinement d'immoralité ?

— Sachez, dit impérieusement le Grand, sachez que l'action que vous venez de faire est solemnel.'

— Quelque soit, répliqua-t-elle avec soumission, vos dispositions et les circonstances, je sais ce que je viens de

faire.... Je sais quel engagement j'ai pris.

— Eh bien, préparez vous, je vous conduirai moi-même.

— Où me conduisez vous?

— Vous le saurez plus tard. Dans cinq minutes nous partirons. Pour tout bagage, vos pistolets et votre poignard."

Elle courut, sans savoir ce qu'elle fesait, terminer ses apprêts de départ, qui consistaient à mettre ses habits et à se couvrir la tête. Ses longs cheveux à demi coupés flottaient épars sur ses minces épaules. Cette particularité aurait pu la trahir, si ce n'eût été la mode du temps chez les hommes. Ils furent bientôt prêts à partir.

Le Grand avait envoyé, dès la nuit précédente, un émissaire pour annoncer son passage dans les loges ; car il

y avait peu de temps qu'il y était passé, et il ne pouvait par conséquent y être attendu. Un tiers devait les accompagner. Il parut à leur sortie, ne portant lui même que ses armes. Quand ils furent au haut de l'escalier, le Grand toucha un ressort qui paraissait très minime, et la pierre qui bouchait l'ouverture du caveau se leva d'elle même. L'obscurité était trop grande pour permettre à Louise de remarquer l'ensemble des ressorts qui fesaient mouvoir un roc aussi volumineux. Mais la régularité de son mouvement et le cri de plusieurs métaux qui se choquaient, lui firent entrevoir un mécanisme profond. Elle se sentait d'ailleurs plus heureuse de sortir du souterrain que curieuse d'examiner ce phénomène. L'horreur qu'elle avait conçue pour le Grand, dans le moment qu'il l'avait assaillie, s'était de beau-

coup diminuée depuis qu'elle l'avait vu en pleine lumière. Il était jeune, avait une belle figure, possédait une âme assez élevée malgré son état ; c'en était assez pour lui concilier au moins en partie la confiance d'une femme qui saisit, dans le malheur, la meilleure branche à laquelle elle puisse s'accrocher. D'ailleurs, il faut le dire, la beauté a tant d'empire sur les femmes! .... Que n'obtient pas la beauté sur une femme ?....

Le Grand lui ayant offert son bras, elle l'accepta, et ils avancèrent dans la partie la plus touffue de la foret.

Elle se voyait ainsi insensiblement entrainée loin de son amant. Elle concentrait autant que possible les douleurs qu'elle éprouvait nécessairement en voyageant de la sorte dans l'obscurité et dans des chemins qu'ils

se frayaient à travers les ronces et les broussailles.

Nous lui laisserons faire ce pénible pélérinage et nous la reverrons à la troisième nuit depuis son départ de Chateaugay. On peut se figurer où en étaient réduites ses forces après trois nuits d'un pareil voyage. A peine avait-elle pris quelque repos dans les petites loges intermédiaires où ils avaient passé les trois jour d'intervalle depuis leur départ. Ce fut avec des peines extrêmes qu'elle se traîna jusqu'à l'entrée de la loge No 146.. L'entrée de cette loge était bien différente de celle No 147. Elle ne se trouvait ni sous une pierre, ni même dans le bois ; mais près d'une ville et dans une maison habitée par un des membres du congrès américain. Trois des domestiques du noble sénateur fesaient partie de la Bande. Ils n'é-

taient utiles qu'à favoriser l'entrée et à découvrir les chances à faire. Cette loge avait deux issues ; l'une dans la maison du sénateur et l'autre près de la rivière. De toute la bande il n'y avait que le Grand qui eût accès par la maison. Cette nuit là on était en grande réjouissance dans le palais du sénateur. Il était arrivé de la veille de Washington où il avait célébré le quatre Juillet dans l'assemblée du congrès. Il renouvelait alors la fête chez lui, dans la société de ses amis, francs buveurs comme lui.

Ses trois domestiques se trouvaient alors à avoir deux maitres à servir. Le Grand ne l'était pas moins bien que lui. Son arrivée était attendue. Il fut introduit par la porte commune du palais, et de là conduit au souterrain par une porte pratiquée avec art dans le cellier du sénateur, qui

était sans contredit le mieux fourni de tous les Etats-Unis. Cette branche était aussi bien mieux connue au noble membre que la diplomatie qui occupait sa vie civile.



VIII.

Ils avaient donc pris la voie du souterrain, et en peu d'instans ils se trouvaient entourés de tous ceux qui composaient cette bande. En passant dans la maison du sénateur, Louise s'était sentie soulagée en aspirant l'air pur qui alimentait ce palais. Elle oublia un instant les richesses du vieux caveau en voyant l'honnête somptuosité d'un appartement qu'elle savait n'être pas fréquenté par une société telle que celle qui liait son sort. Mais ce court prestige de bonheur s'effaça dès ses premiers pas dans ce second repaire.

Les brigands étaient sur leur départ pour une expédition menagée de lon-

gue main et qui devait rapporter un profit immense. Il ne s'agissait que d'enlever le fond entier d'une des plus riches banques de l'Amérique du nord. Aussi voyait on briller dans les regards de chacun d'eux une joie avide et rapace. Le Grand arrivait à propos. Mais malgré leur grand respect pour lui, ils ne virent pas de bon œil la compagnie qu'il amenait. Soit qu'ils fussent dominés par la crainte de partager entre trop de mains le fruit de leur course, ou qu'ils redoutassent l'indiscrétion de Louise, dont la figure portait toujours le type impassible de la candeur et de la probité ; ils lancèrent sur elle un regard soupçonneux qui la fit trembler. Elle se tenait étroitement au bas du Grand et le regardait comme son sauveur. Elle aurait encore eu beaucoup plus sujet de craindre si elle eût connu le carac-

tère des gens de cette loge. C'était la plus rébelle de toutes celles soumises à l'empire du Grand. Avant son entrée dans la grande confédération des deux cents loges, il ne se passait pas un jour qu'elle ne commît des assassinats horribles. C'était avec grande peine que le gouvernement de cette bande furieuse était tombé entre les mains du Grand. Depuis le jour de son annexation le grand maître y avait établi son siège. Il y demeurait presque toujours et surveillait de près les expéditions pour y affermir son système de douce rapine.

A la tête de ceux qui partaient pour le coup de la banque, figurait un homme de stature gigantesque. Un cynisme bestial et une corruption sanguinaire marquaient dans sa figure les traits d'un énergumène nourri dans tout ce qui fait horreur à la nature. Il

avait salué le Grand en portant son poignard à sa tête. C'était moins un poignard qu'une masse tranchante. Une forme triangulaire qui mesurait un pouce d'un angle à l'autre, diminuait insensiblement depuis la poignée jusqu'à la pointe. Après avoir salué le Grand, il lui dit quelques mots en Anglais, moitié affable, moitié impatient. Le Grand ne lui répondit pas, et se contenta de lui montrer un panier de Champagne qu'il n'avait pas oublié en passant par le cellier du sénateur. Cette muette réponse voulait dire qu'il avait de quoi s'amuser jusqu'à leur retour et qu'ils n'eûssent rien à craindre pour la garde du caveau. Louise n'avait pas apperçu l'espièglerie de son conducteur. Mais la vue de ces bouteilles lui fit peur. Le Grand qui était devenu son protecteur, lui était nécessaire, et elle craignait

qu'en le voyant ivre elle ne devint à la merci de cette horde de brigands. Parmi tous les gens de cette classe, les succès se chôment avec frénésie, et la loge 146 etait surtout renommée pour sa corruption et sa fureur en ces circonstances. Heureusement pour son repos, notre jeune fille ne connaissait rien de ces coutumes bestiales et crapuleuses. Elle n'était cependant pas femme à se laisser prendre en défaut. Quand elle fut retirée seule, elle se barricada mieux que jamais et fit un soigneux examen de ses pistolets. Elle se mit aussitôt au lit, prévoyant qu'un peu plus tard le repos lui serait impossible. Sa porte était tellement fermée qu'en cas d'effraction elle eût le temps de s'éveiller et se tenir sur ses gardes.

Après quelques heures d'un paisible sommeil, elle fut éveillée par le bruit

de la chûte des remparts qu'elle avait opposés à l'ouverture de la porte. Son premier mouvement fut de saisir ses pistolets et de se débarasser de ses couvertures de lit.

— Ouvre donc, mon petit mignon, lui dit le Grand d'une voix prolongée et saccadée de liqueurs."

Elle le reconnut à l'instant et vit le danger qu'elle pouvait courir en le laissant approcher. La nuit avait été excessivement chaude. Elle avait laissé son habit de dessus et son épaisse potirîne ne portait plus pour rempart qu'une chemise soigneusement fermée d'ailleurs.

Les efforts du Grand avaient été si violents qu'elle n'avait pas eu le temps de remettre son large pourpoint. Elle courut à la porte ; mais il était trop tard. Le chef des voleurs était entré.

— Je viens te rendre une visite

d'ami, dis donc, jeune compère, il faudrait quelque chose pour égayer la nuit. Ces lambins ne reviennent plus."......

Il s'était approché en parlant ainsi.

— Que voulez vous, dit-elle, sortez.

— Allons donc, tiens, je viens m'amuser. Tu parais bien méchant. Laisse moi ici—O quelle charmante petite main!"............

Ce disant, il avait agi de manière à révolter entièrement la pudeur de notre jeune fille qui se crut enfin trahie. Elle tenait toujours son pistolet à la main, et l'avait armé sans s'en appercevoir. Ne se connaissant plus de frayeur, elle le poussa rudement, et tira involontairement la gachette de son pistolet. Il tomba à terre comme une masse en poussant un cri qui retentit dans toute la longueur du souterrain. La chambre où se passait

cette scène était parfaitement éclairée par une lampe suspendue à l'ouverture. Le sang coula sur le parquet, et notre brigand criait toujours. Il en était resté quatre pour garder le caveau. Au moment du coup de feu, ils arrivèrent à la course leurs poignards à la main. Louise se crut à sa fin. Cependant le Grand n'était blessé que légèrement au bras. Il s'était relevé comme les quatre brigands entraient. Ceux-ci le voyant blessé s'étaient jetés sur la jeune fille en levant leurs poignards. Tout son courage céda en cet instant, elle tomba sans mouvement. Les brigands la relevèrent. Le Grand, malgré son état d'ivresse, leur cria :

— Point de meurtre, point de sang."

Ils la tenaient sous une dure étreinte. Sa tête était tombée en arrière et tout son corps restait dans une immobilité mortelle. Ils la crurent elle-même

blessée, et la jetant sur le lit, deux d'entre eux s'écrièrent :

— Une femme ! une femme !....

Ces mots tirèrent le Grand de son étourdissement. Lui seul resta étonné. Cette découverte sembla toute naturelle aux autres, croyant bien que le Grand n'était pas ignorant du fait. Les vapeurs qui obscurcissaient son cerveau se dissipaient peu à peu, par les évènements qui venaient d'avoir lieu. Oubliant les maux que lui fesait endurer sa blessure, il s'approcha vivement du corps immobile de sa victime. Après avoir un moment contemplé cette figure pâle et virginale, il demanda de l'eau. Les quatre brigands s'étaient un peu retirés du lit où gissait la jeune fille. Un respect sacrilége et non pas vertueux leur dictait cette mesure. L'objet conquis entrait dans la possession royale du Grand. C'était

à lui désormais qu'appartenaient l'honneur et la beauté de ce que la terre possédait de plus vertueux et de plus aimable.

On lui apporte de l'eau ; il en verse quelques gouttes sur la figure de Louise qui donne à l'instant des signes de vie. Déjà sa respiration devenait plus intelligible et le Grand, dans son empressement s'apprêtait à déchirer la chemise qui retenait l'expansion de son haleine ; quand un bruit terrible se fait entendre à l'extrémité du souterrain. Les brigands revenaient avec une précipitation inaccoutumée. Chacun d'eux portait un sac énorme, le déposait et s'armait de toutes pièces. En arrivant près du Grand, ils s'écrièrent :

— Sauvez-vous ! sauvez-vous ! les gardes sont à nos trousses."

Oubliant et la jeune fille et son bras

fracturé qui pendait inerte, il courut vers la porte du sénateur et s'esquiva dans un clin-d'œil. A peine était-il sorti, qu'une bruyante détonation d'armes à feu rappela entièrement notre héroïne qui, à son grand étonnement, se trouva seule dans sa chambre. Une seconde détonation se fit entendre, et aussitôt après le bruit de beaucoup de personnes qui s'enfuyaient du côté de la maison du sénateur. Elle comprit alors que le caveau était envahi. Malgré son extrême frayeur, elle en rendit grâce à Dieu, revêtit ses habits et poussa la porte de sa chambre. Elle ne craignait pas de se livrer aux soldats, mais elle pensa avec raison qu'elle pouvait être facilement la victime de quelque méprise. Elle se sentit glacée de terreur en entendant, dans les pièces voisines, les soldats qui, dans l'incertitude et l'obscurité, poussaient

leurs bayonettes contre les murs et frappaient partout sans merci. Elle se tenait collée contre la porte afin de résister au premier effort, et d'avoir le temps d'implorer la protection du commandant du détachement.

Tout à coup sa porte s'ébranle violemment. Elle demande à parler au capitaine ; mais un coup terrible, donné contre la porte, la renverse horriblement et sa tête tombe en bondissant sur le parquet. Elle n'avait reçu aucun coup, mais cette chute était horrible et cruelle.

Les soldats entrèrent. Ils ne trouvèrent rien.... rien que le corps palpitant de la jeune fille. Ils la relèvent et lui passent au poignet un anneau de fer. Mais l'anneau est trop grand ; la main s'écoule sans effort. Ils cherchent et n'en trouvent aucun pour resserrer ce poignet frèle et blanc

comme le marbre. Chacun se regarde avec étonnement. Enfin l'un d'eux dit aux autres :

— Assurément celui-ci n'est pas un brigand, conduisons-le au capitaine."

Louise à demi morte peut à peine articuler ces mots :

— Non, je ne suis pas brigand"...

Sa voix d'ange, rendue encore plus intéressante par la souffrance, les remplit de commisération. Ils déchirèrent promptement un des draps du lit et lui enveloppèrent la tête avec ses lambeaux. Elle avait reçu une profonde contusion à la tête ; le sang coulait abondamment, et ses épaules à demi découvertes laissaient voir des gouttes d'un sang rouge-noir sur une peau plus blanche que la neige. Sa figure, dont tout le sang intérieur paraissait avoir déserté les vaisseaux, portait aussi ces marques violentées. Portée

par deux soldats elle parvint devant le capitaine qui se tenait près de l'ouverture du caveau avec une partie de son détachement.

— Quelle est cette prise, demanda-t-il ?"

— Capitaine, dit l'un des soldats, c'en est une que nos anneaux ne peuvent prendre, et nous l'avons jugée digne de votre poignet."

— C'est bien, allez, j'en aurai soin."

Et ils partirent. Louise n'avait pas la force de se soutenir, elle tomba à terre, se mit à pleurer, en implorant la protection du capitaine. Il ne parlait pas Français, mais l'expression de la figure de la jeune souffrante, lui en dit assez pour l'émouvoir et le disposer en sa faveur. Il appela trois soldats, leur ordonna de la conduire, non à la prison, mais à sa propre demeure. Il donna alors des

ordres ; aposta une garde à la porte du caveau, et partit lui-même pour accompagner le brancart sur lequel on l'avait placée. On arriva bientôt à la maison, où tout le monde était sur pieds. La femme du capitaine était à la fenêtre et attendait son retour avec inquiétude. Quand elle le vit paraître, elle courut à la porte, et s'informa de ce qu'il amenait là.

— C'est un jeune homme, dit-il, qui vient d'être trouvé au milieu d'une compagnie de brigands ; mais il parait plutôt victime de la bande, que complice. Quoiqu'il en puisse être, préparez un lit et une chambre convenables. Et toi, dit-il, à un de ses valets, cours chercher le docteur Sheridan."

Le domestique partit en toute hâte. On était alors à la pointe du jour. Louise fut étendue sur un lit. Le capitaine visita lui-même la blessure

de la jeune fille; et après l'avoir un peu lavée, il se mit en devoir de lui râser les cheveux afin d'y appliquer un appareil. Le medecin entra sur ces entrefaites, prit lui-même le razoir, et découvrit une blessure large de deux pouces. La douleur arrachait à l'infortunée des plaintes qu'elle s'efforçait inutilement de comprimer. Enfin, après avoir encore lavé, le médecin appliqua l'appareil et déclara que la guérison serait prompte.

S'étant retiré, le capitaine se trouva seul avec la souffrante. Celle-ci lui tendit alors la main.

— Touchez la, lui dit-elle, ce n'est pas celle d'un brigand. Que ne puis-je vous mieux remercier qu'en paroles! La reconnaissance ne suffit pas pour payer de tels services. Pensez-vous que votre dame me ferait l'honneur et le plaisir de venir ici?"

— Certainement, monsieur. »

Il sonna et fit demander sa femme qui parut à l'instant. Louise parlait l'anglais avec beaucoup de facilité. Elle avait reçu son éducation en partie de Dames Anglaises qui avaient établi à Montréal une Académie très renommée. Quand elle vit entrer Madame Thimcan, elle se leva sur son séant en la saluant avec grâce et faiblesse en même temps.

— Madame, dit-elle, vous êtes sans doute étonnée du désir que j'ai manifesté de vous entretenir. Mais veueillez bien m'écouter un instant et j'espère que si la mauvaise compagnie en laquelle on m'a trouvée, vous a donné de moi une idée défavorable, vous me plaindrez bientôt au lieu de me croire méchante."(1)

(1) Nous avons dit qu'elle parlait anglais. Or cette langue n'ayant pas de féminin pour les adjectifs, elle était encore homme pour le capitaine et sa femme.

Relevant alors la manche de ses habits :

— Voyez, continua-t-elle, si ce bras est celui d'un brigand. Oh! non, j'ai bien souffert ; j'ai plié sous leurs coups, mais je n'ai frappé que quand il a fallu sauver l'honneur d'une femme.... et cette femme, c'était moi.".....

Thimcan et sa Dame se regardèrent avec stupeur et surprise. Louise pleurait et tendait sa main à la Dame qui la saisit avec empressement et dit au capitaine de sortir.

Celui-ci nonobstant sa curiosité mal satisfaite, se retira en recommandant à sa femme d'en avoir bien soin. Cette précaution était inutile, car la dame avait une âme déjà éprouvée par le malheur ; et elle bénissait le ciel de lui fournir l'occasion de soulager l'infortune de son sexe.

— Mademoiselle, lui dit-elle, vous

avez été victime de bien des infortunes, comme je vois. Je ne hâte pas le moment d'en entendre le récit ; le malheur se connait toujours assez tôt. Reposez vous sur la confiance que je crois sincèrement en la droiture et la bonté de votre cœur. Permettez que je vous offre des vêtemens plus convenables, si toutefois vous êtes assez forte pour changer d'habits.

— Ah ! madame, vous prévenez, mes désirs. Votre époux vient de me charger d'une dette de reconnaissance éternelle, que je saurai lui payer. Qu'il m'est doux de me trouver avec une femme, depuis cinq jours de mortels tourments au milieu d'hommes les plus dépravés. J'accepte avec reconnaissance vos offres bienveillantes et vous prie de m'aider quelque peu. Je vous demanderai aussi quelque repos avant de vous raconter par quelles

aventures je me trouve ici en ce moment. Je sens que le récit de mes maux me causerait des émotions que mon état ne pourrait supporter."

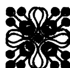
La dame sonna et une fille de chambre alla sur ses ordres chercher des habits. Elle revint en peu d'instans, déposa les habits sur une table et sortit.

Quoique Louise fut extrèmement faible, elle était trop heureuse de laisser son travestissement pour en retarder l'exécution. Quand elle eut terminé son ajustement, la dame fit venir le capitaine qui resta stupéfait d'admiration en appercevant la plus belle femme dont la vue eut jamais frappé ses regards.

— Vous semblez bien faible, mademoiselle, lui dit-il, vous allez prendre quelque chose et nous vous laisserons reposer."

Il fit apporter dans la chambre tout ce qu'il y avait de meilleur et se retira avec sa femme, afin de ne pas gêner notre jeune fille.

L'appétit n'est pas dévorant en de telles circonstances. Aussi eut-elle bientôt terminé son repas et cédé au sommeil.



IX.

Depuis cinq jours qu'elle avait laissé la maison de son père, c'était la première fois que Louise reposait véritablement. Jusque-là ce n'avait été qu'avec horreur et crainte qu'elle s'était livrée au sommeil. Elle l'avait regardé avec raison comme l'état le plus dangereux pour elle. A tout moment elle pouvait être surprise, sinon par hostilité, au moins d'une manière aussi fatale pour elle. On sait quelle corruption règne parmi ces classes dégradées qui, à défaut de femmes, usent tous les moyens que puisse suggérer une âme nourrie dans le vice le plus crapuleux. Ce n'avait été qu'en risquant de tuer le seul

homme dont, elle pouvait attendre quelque secours, qu'elle avait échappé à cet abime d'infamie et de honte. Son sommeil cette fois fut doux et paisible. Le commencement en fut, il est vrai, troublé par des songes qui tenaient encore aux dernières périodes de sa vie. Mais le reste fut semé des plus belles illusions de bonheur et de joies. Elle avait retrouvé son amant, et vivait près de lui, après l'avoir réconcilié avec sa famille. Ces doucereux songes berçaient encore son esprit, quand le médecin l'éveilla vers trois heures de l'après-midi. Ses forces étaient pleinement reconquises; et sauve une assez grande douleur à la tête, elle se sentait presqu'entièrement rétablie. Le médecin renouvela les appareils et déclara qu'avec le repos de l'esprit et du corps, elle ne pouvait tarder d'entrer en pleine convalescence.

Thimcan et son épouse avaient assisté à la visite du médecin. Dès qu'il se fut retiré, ils commencèrent à faire du regard un examen stupéfait et étonné de la jeune fille. Ils ne pouvaient se lasser de se dire l'un à l'autre combien elle était belle et angélique. Madame Thimcan s'approcha du lit, lui prit la main, et lui demanda comment elle se portait.

— Bien mieux, répondit-elle ; j'ai bien reposé. S'il vous est loisible de passer quelques instans auprès de moi, je vous serais infiniment reconnaissante de cette bonté. Il me semble que, tant que vous ne me connaitrez pas, ce ne sera qu'avec mépris et crainte que vous pourrez m'envisager."

Madame Thimcan prit un siége pour se mettre près du lit ; mais elle avait déjà pris notre jeune fille en une telle affection et elle trouvait tant

de plaisir à lui tenir la main, qu'elle monta sur le lit et prit place en face d'elle.

Le capitaine était là, tendant l'oreille et ne voyant plus dans la chambre que sa belle protégée. Soixante hivers lui avait cependant donné leur couleur. Mais son âme sensible et bonne ressentait encore, à la vue de la beauté, une émotion religieuse. Il s'était assis près du lit, après avoir demandé si sa présence gênerait.

Louise fit alors le récit de ce qui lui était arrivé depuis son départ de chez son père. Quand elle en vint à dire le motif de ce départ, les deux époux se regardèrent l'un et l'autre sans dire un mot.

Elle crut voir en cela une marque de désapprobation. Elle n'en dit cependant rien et continua avec un peu moins d'aise. Quand elle parlait de

sa mère et de son amant, les larmes étouffaient sa voix. Ils ne purent s'empêcher de reconnaitre en elle l'âme véritablement douée de sensibilité et de candeur. Ils virent qu'il avait fallu de puissantes raisons pour la déterminer à fuir la maison paternelle. A peine eut-elle fini qu'elle demanda où en était la querelle entre son pays et le leur.

— Toujours pareille, dit-il, on se bat sans relâche. Les Canadiens sont braves. Ils nous ont déjà fait goûter plusieurs défaites. Les hostilités sont maintenant plus vives dans le Haut que dans le Bas-Canada."

— Tant mieux, dit-elle, le sort épargnera peut-être Gonzalve."

La santé revint avec le repos et la paix de l'âme. Dès le lendemain elle put se lever. Madame Thimcan l'in-

troduisit alors à son fils, jeune homme d'une beauté commune, mais de grande expression. Il paraissait avoir reçu une éducation soignée ; ses manières étaient aisées et galantes même ; mais non pas de cette galanterie qui ennuie et tue la galanterie même. Quand le soir fut venu, la famille se rassembla pour la veillée. Le capitaine dit alors à Louise :

— Vous nous avez dit, mademoiselle, que vous aviez laissé vos parents pour suivre votre amant. Ce fait nous a touchés et nous a fait comprendre en même temps qu'il était mal de restreindre les affections d'un fils. Dès ce soir, Robert, dit-il en s'adressant à son fils, je rétracte ma volonté d'hier et te permets d'agir comme il te semblera avec ta petite Eliza. Epouse-la dès demain si tu le veux."

— Je puis épouser Eliza ! s'écria

Robert." Et une joie indicible remplaça aussitôt chez lui une sombre mélancolie.

" Ah ! mademoiselle, comment vous payer le bonheur que vous me causez aujourd'hui ?"

Et s'approchant d'elle, il prit une de ses mains et y déposa un baiser de remerciment.

— Vous me couvrez de confusion, lui dit-elle. Je ne suis pour rien dans la décision de votre père, je ne connaissais pas même votre amour. Je m'applàudis de votre bonheur, sans pouvoir m'en attribuer la moindre cause."

— Sans votre rencontre, dit Thimcan, mon fils n'aurait jamais épousé Eliza Malcolm. Cette une charmante fille sans doute, mais tirée du peuple. Robert aurait pu prétendre à autre chose, mais je comprends que le bon-

heur réside moins dans l'élévation du rang que dans les sentiments du cœur. Ainsi, Robert, célébrons ce soir tes fiançailles."

Quelques mots furent donnés et en un instant une fête de famille fut organisée, où il ne manqua que l'importunité des hôtes étrangers. La réjouissance fut vive et prolongée dans la nuit. Louise en reposa encore mieux, et dès le matin elle écrivit à Gonzalve et son infortune passée et son bonheur dans la famille du capitaine. Après quelques jours passés au milieu des doux plaisirs goûtés au sein d'une des plus respectables familles de cette ville, Louise se trouva complètement rétablie. La blessure était cicatrisée, sa force et son courage avaient repris leur empire. Enfin il ne manquait plus à son bonheur que d'être réunie à son amant.

Le capitaine avait fini ses recherches contre les brigands. Dès le soir même il donna à la famille assemblée le détail de ses courses et captures.

— C'est malheureux, dit-il, que le maître de cette bande nous ait échappé. Il paraît que c'est un compère de dure composition. D'après la déposition arrachée à l'un des brigands, ce maître est le roi des rois des voleurs. Il était dans le sous-terrain quand nous sommes arrivés. Il semblait ne pouvoir échapper.

(1) "L'audace de cette troupe sur-

[1] Il faut remarquer que Louise dans son récit avait été obligée de taire bien des choses, vu le serment qu'elle avait prêté. Il est bien vrai qu'un serment arraché de force ne doit pas restreindre l'évidence de faits passés sous l'empire d'une telle obligation. Mais elle avait sur ce point des idées si peu développées, qu'elle aurait cru commettre une faute irréparable en dévoilant les mystères de ses persécuteurs.

passe toute imagination. Ils avaient enfoncé les portes de la banque Shérimpton à la vue d'un corps de police stationné tout près de là. Mais ils pensaient avoir la force de les contraindre. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'un homme put s'en évader et venir donner l'allarme. Quand j'arrivai avec mes soldats, ils étaient déjà chargés et partis. Notre course fut néanmoins assez prompte pour arriver presqu'en même temps qu'eux à l'ouverture de leur retraite. Ils nous tournèrent face en entrant et tuèrent deux de nos soldats. Nous en blessâmes trois, de notre côté, qui tombèrent ; les autres s'enfuirent. Je laisse à deviner à cent par où ils s'échappèrent."

Louise sourit à ces mots.

" Par le palais même du sénateur Jackson. C'est par là que le Grand

maître avait fait sa retraite. Nous trouvâmes dans ce sous-terrain, la valeur de trois millions en bijouteries et argent monnoyé. Quant aux brigands, sur une bande de vingt-cinq à trente à peu-près, il ne nous en est resté que cinq qui paieront sans doute pour les autres."

Robert avait annoncé à la famille Malcolm qu'il leur enlèverait bientôt leur belle Eliza. Elle seule n'en était pas chagrine. Les parents voyaient le jeune Robert engagé dans les armées, et il leur en coutait de laisser leur fille. Ils n'apportèrent cependant aucune opposition au mariage. Les préparatifs se commençaient déjà quand, un matin, un messager apporta à Robert une dépêche scellée du sceau du gouverneur de l'état de New York. En outre d'une commission

de Quartier-Maître que contenait cette dépêche, il y lut l'ordre suivant :

" Vous joindrez votre régiment pour partir en trois jours pour les frontières de Pensylvanie."

Nonobstant une petite satisfaction d'amour propre, causée par la commission, cette nouvelle le contraria beaucoup, et plus encore sa fiancée. Il lui fallut cependant partir.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis son départ, que le capitaine reçut la lettre suivante :

" Nous avons été bien occupés depuis notre arrivée ici. La plus belle de nos occupations fut la bataille d'hier. Nous étions arrivés à Frontenac pour surveiller les mouvements du camp Canadien. A peine y étions nous qu'ils firent une sortie ; et ce qui n'était dans le début qu'une légère escarmouche devint bientôt un

engagement général. Nous étions plus forts qu'eux en nombre et en position. Nous fîmes aussi beaucoup de mal dans le commencement. Mais ces Canadiens sont enragés quand ils sont battus.

" Ils firent sur nous une charge terrible et nous forcèrent à la retraite. Je m'en suis tiré avec un trou de bayonnette à la jambe qui n'a rien de grave. Nous devons être remplacés dans huit jours par un bataillon Kentuckien. Je vous reverrai donc bientôt ainsi que ma chère Eliza. N'oubliez pas mademoiselle St. Felmar dans l'assurance de mes amitiés."

Cette lettre répandit la joie dans la famille et le bonheur dans le cœur de la jeune fiancée. Quinze jours plus tard, Robert était de retour et tout s'apprêtait pour la célébration de son mariage. Louise assista à cette fête,

et malgré sa réserve et une légère teinte de mélancolie qu'elle ne pouvait dissiper, il lui fallut recevoir les hommages de plusieurs *fashionables*, venus de New-York sur l'invitation du capitaine. Pendant le bal de la soirée, elle fut priée par un jeune officier des gardes-civiles de danser avec lui une contredanse. Elle aurait cru blesser la sensibilité des bonnes gens qui l'avaient accueillie, si elle ne se fût prêtée de tout cœur aux plaisirs qui réjouissaient les autres. Elle avait accepté non sans regret ; car ce jeune homme paraissait s'être déjà fort attaché à elle qui, de son côté, se serait crue coupable en donnant le moindre assentiment à une passion qu'elle ne pouvait partager. Malheureusement il interprêta à son avantage, l'abandon charmant avec lequel Louise se prêtait aux jeux. Après la danse il prit place à ses côtés et en-

gagea vivement la conversation avec elle, qui la rendait des plus agréables, quand elle roulait sur des sujets indifférents. Il se sentait emporté par le charme et les grâces de notre jeune fille. Il était sur le point de lui déclarer ce qu'il éprouvait, quand un grand jeune homme vint la prier de danser avec lui. Dearbon (c'était le nom de ce dernier) était un riche négociant du lieu. Il avait eu l'avantage de faire antérieurement connaissance avec elle, et ne croyait blesser ni l'un ni l'autre en fesant cette demande.

Louise lui en sut gré, car elle avait redouté le moment où Molton en était venu. Elle se leva et saluant ce dernier, elle partit sur le son des instruments. Dearbon ne savait pas quelle danse allait suivre. Personne ne prenait place, ils étaient seuls au milieu de la salle. Une valse commença alors

et porta le dernier coup à l'irritation de Molton. L'autre au contraire y allait tout bonnement. La valse finie, il en fit autant que Molton et s'assit auprès de Louise.

Ils parlaient tous deux bien paisiblement quand Molton s'approcha d'eux et remit à Dearbon un de ses gants sans rien dire. Il se leva en s'excusant et entra dans une pièce voisine d'où il fit signe à Molton de le suivre.

— Dites-moi, je vous prie, dit Dearbon, ce que signifie ce que vous venez de faire ?"

— Vous me le demandez ? reprit l'autre arrogamment, sortons et je vous donnerai ample explication."

— Allons ! je n'y suis pas pour ce soir, sieur chevalier; la soirée est trop amusante pour la perdre en querelles....à demain matin...."

Et il entra dans le salon. Melton le suivit, et le retrouva aux côtés de Louise. Dearbon n'était ni méchant, ni habitué à ces fanfaronnades ; mais le ton de son adversaire l'avait tellement choqué qu'il se promit de pousser l'affaire. Il n'était pas ignorant de la supériorité que s'arrogent ordinairement les gens d'épée. Mais dans un état républicain cette fatuité n'est pas de bon goût. Tous les hommes sont soldats aux Etats-Unis, le négociant comme le mécanicien ; et l'épée ne sied pas mieux à l'un qu'à l'autre. Chacun y a ses armes et en sait faire usage. Pour cette raison les duels y sont très fréquents, et les guerres civiles désastreuses. Cinq minutes suffisent pour y former des camps redoutables. Philadelphie en a donné un funeste exemple, qui peut se renouveler chaque jour.

Dearbon, parut encore plus jovial, qu'avant l'échaffourée de Molton. Il dansa très souvent et toujours avec Louise. Leur conversation était si bien assaisonnée, que leur rire bruyant attirait souvent sur eux les regards de l'assemblée. Dearbon connaissait une partie des aventures de sa compagne; et il savait très bien que le langage de l'amour ne serait pas bien goûté. Aussi pas un mot équivoque n'effleura ses lèvres; et il eut le talent de l'amuser à un si haut point, qu'elle devenait triste quand il s'éloignait. Non pas qu'elle ressentît pour lui aucune affection de cœur, mais avec lui, elle oubliait presqu'entièrement le passé et ne s'occupait que du plaisir présent.

Molton se mordait les lèvres en voyant quels succès prodigieux favorisaient son adversaire. Malheureusement que Louise était ignorante de

cette rivalité ; car il lui eût été facile de les réconcilier. Aussitôt après le bal, ils se rejoignirent tous deux, et convinrent du lieu et de l'heure où ils devaient se rencontrer dans la matinée. Aucun d'eux n'y manqua. Le négociant avait pour second Robert Thimcan qu'il avait eu pour ami depuis son enfance. L'autre était accompagné d'un ami de New-York, qui était aussi militaire et ne lui en cédait aucunement pour l'arrogance et la fatuité. Ils regardèrent Dearbon d'un air de dédain et saluèrent Robert amicalement. Le pistolet fut l'arme de combat et quinze pas la distance entre les deux champions.

Dearbon ne fesait pas faste d'indifférence. Il détestait sincèrement les combats singuliers. Mais son adversaire ne voulait rien entendre et ne parlait que de se battre. Dearbon

réduit à cette extrémité, résolut de lui donner une leçon salutaire. Personne aussi bien que lui pouvait manier un pistolet. C'était son exercice de prédilection. Mais il n'avait jamais eu l'occasion de faire connaître son habileté.

Molton devait tirer le dernier. Il avait déja perdu tout son courage.

Dearbon s'ajusta et lui cria d'un ton moqueur :

— Gare à ton oreille gauche, Molton !" Et la balle lui fendit l'oreille gauche en deux parties. C'était le tour de Molton. Le bras lui tremblait, il n'avait pas la force de tirer. Il eut presque regret d'avoir engagé la querelle. Le coup partit néanmoins. Dearbon se prit à rire avec éclat.

— Un second coup, dit-il, je prends trente pas."

Les armes se rechargèrent. Quand

il fût prêt : " Gare à ton oreille droite, lui cria-t-il encore ;" et la balle emporta la moitié de son oreille droite. Molton avait la rage dans le cœur. Il tira et la balle traversa le chapeau de son adversaire. Il ne se contenait plus de fureur et demanda un troisième coup.

— Tirons ensemble, dit-il, à bout portant."

— Lâche, reprit Dearbon, vas te faire poser des oreilles et nous reprendrons si tu le veux."

Si les seconds ne fussent intervenus, Molton tombait sur lui l'épée à la main. Mais il se vit obligé de retourner chez lui, après avoir perdu ses oreilles et n'avoir fait aucun mal à son adversaire. Il porta sans doute toute sa vie les marques de sa fatuité punie ; mais la leçon était bonne.

Louise n'eut aucune nouvelle de

cet évènement. Le lendemain les coins des rues de toutes les villes de l'état de New-York portaient cette Proclamation du Gouverneur.

" Vû qu'une compagnie de brigands a été découverte et prise en flagrant délit dans la nuit du dixneuvième jour du mois dernier et qu'il est urgent pour la tranquilité publique, que les brigandages de cette horde soient réprimés, il est promis cinq cents piastres à celui qui ramenera vif à la justice leur chef connu sous le nom de Grand. Son signalement est comme suit : Jeune homme de vingt cinq ans, cheveux noirs, teint blanc, cinq pieds et demi de stature. Il a eu un bras de fracturé la nuit même de leur découverte.

New-York, 25 Juillet, 1812.

X.

GONZALVE était entré dans le rapide du Sault St. Louis. Son léger canot ne voguait plus, il n'allait que par bonds. Il ne pouvait plus le conduire ; sa seule ressource était de pouvoir le tenir en équilibre. L'eau entrait par torrent. Craignant avec raison qu'elle s'élevât assez pour suffoquer les deux victimes qui gisaient à ses pieds et dont la respiration était à peine articulée ; il souleva leurs têtes et les appuya sur des vêtements qui flottaient au fond du canot. En les soulevant il s'apperçut que l'un d'eux avait cessé de vivre. L'autre luttait encore contre les dernières aspirations de la vie. Tout à coup le canot touche, glisse....glisse

et s'arrête. Il se trouvait sur un roc plat, sur lequel ne coulait que l'épaisseur d'un demi pied d'eau.

Gonzalve envisage cet évènement comme son salut. Il travaille activement à vider l'eau qui remplit l'esquif. Arrivé dans l'avant il voit le roc coupé perpendiculairement, et formant une cascade d'une dixaine de pieds de hauteur. Il frémit à cette vue. Son courage s'évanouit avec ses espèrances de salut. L'idée de la mort est néanmoins si cruelle ! Que ne fait-on pas avant de pouvoir s'y résoudre ?

L'obscurité était trop grande pour lui permettre de voir s'il n'y avait pas encore quelque moyen d'échapper à cet horrible malheur. Il résolut d'attendre le jour en cet endroit. Le moment était propice pour songer aux infortunés auxquels il dévouait sa vie. Il n'y avait plus d'eau dans le canot.

Il se penche, examine celui qui respire encore. La lune jetait une faible lumière....Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant....St. Felmar, le père de Louise!...L'infortuné poursuivait Gonzalve, et c'était lui qui le sauvait, qui sacrifiait sa vie pour le salut de la sienne. Oubliant en ce moment et ses fatigues et les dangers qui l'environnent, il examine ses blessures, et le trouve percé d'outre en outre dans le bas-ventre. La blessure n'était pas mortelle en elle même, mais il avait éprouvé tant de secousses, et perdu tant de sang qu'il aurait fallu de grands soins pour le rappeler à la vie. Il y avait dans le canot une boite à l'épreuve de l'eau, Gonzalve l'ouvre et y trouve des vêtements secs. D'une chemise de toile il fit de longs bandages et les passant autour du corps de St. Felmar, il replaça et contint

ainsi l'éruption des intestins hors de l'abdomen. Cette opération fut douloureuse pour le patient, mais elle le soulagea beaucoup. Jusque là il n'avait pu parler. Après quelques moments il put articuler ces mots :

— Est-ce toi, John ?"

— C'est un ami, répondit Gonzalve, êtes-vous blessé ailleurs ?

— Au cou."

En effet tout le tour du cou n'était qu'une blessure. L'ayant lavé le mieux qu'il put, il appliqua un second bandage, et la respiration du patient prit un cours plus régulier et plus aisé. En peu d'instans il parut avoir repris le plein usage de ses sens ; si ce n'est qu'il ne pouvait se mouvoir en aucune manière. Il avait la figure tournée vers le ciel. Il put voir que ce n'était pas son serviteur qui le soignait.

— Qui êtes vous donc, homme généreux, dit-il ?"

— Je suis un ami que la providence vous a envoyé dans le malheur.

— Et ces figures horribles.... où sont elles ; où sommes nous à cette heure ?

— Bien mal, mais espérez."

Le jour paraissait en ce moment. Il fallait songer à se tirer de ce mauvais pas. Il sortit du canot et mit le pied sur le roc, afin de remettre l'esquif à flot. Il faillit se faire emporter par la violence du courant. Après avoir longtemps lutté, il parvint à traîner l'embarcation jusqu'à l'autre extrémité du roc, où le fleuve était très profond. A côté de ce roc, le cours de l'eau était d'une rapidité extrême, mais sans cascade. Il y poussa le canot et y entra. Ils arrivèrent

dans un endroit où ce n'était qu'un bouillon terrible. L'eau se choquait contre les pierres et rejaillissait dans l'air. C'était là la dernière période du sault, mais elle était terrible. Il eut assez de force et d'adresse pour pousser l'esquif entre deux pierres. Il y passa comme un éclair et vogua tout à coup dans le plus bel endroit du fleuve St. Laurent. Le cours était encore rapide, mais plein et uni comme une glace. En ce moment les premiers rayons du soleil perçaient les forêts avoisinantes, et jettaient sur le fleuve un lustre argenté qui fesait briller en l'air les mille et mille parcelles de la cascade qui semblaient autant de diamants. Gonzalve était moins attentif à cette scène de la nature, qu'à celle dont il voyait enfin approcher le dénouement. Craignant d'être reconnu de St. Felmar, il se couvrit la

tête du chapeau de John qui était mort, et l'enfonça sur ses yeux.

— Comment vous trouvez vous, lui dit-il ?

— Assez mal ; dites moi, je vous prie, qui vous êtes ?

— Je suis un soldat de Chateaugay.

— Je vous devrai mille reconnaissances ; mais dites-moi, connaissaissez vous Gonzalve de R.., colonel de l'état-major ?

— Oui je le connais.

— Est-il marié ?

— Non ; il n'a pas l'air y penser.

— N'y a-t-il pas une jeune fille arrivée depuis peu au camp ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Malheur!....où est-elle ?....

Et sa figure prit une expression sombre.

— Ah ! il me paiera et mes blessures et la perte de ma fille"....

Gonzalve feignit de ne pas l'entendre, et se retourna sans rien dire.

Ils approchaient du rivage de Laprairie. Ils étaient encore loin du village, mais le colonel ayant apperçu une petite cabane couverte de chaume, il y dirigea l'embarcation. Il y fut bientôt et disant à St. Felmar d'attendre quelques instants, il prit la route de la cabane qui était construite au milieu d'une forêt d'arbustes. Il y trouva un vieillard et sa femme qui s'occupaient à raccomoder des filets.

— Préparez, leur dit-il, un lit et vos meilleurs mets pour une personne qui vient d'être assassinée. Elle est près de mourir, mais on peut encore la sauver."

Les vieilles gens qui étaient très charitables malgré leur pauvreté, se

mirent à l'œuvre avec promptitude, et en un instant tout fut prèt à recevoir le patient. Gouzalve tira de sa poche un portefeuille tout mouillé et remettant deux pièces d'or au vieillard :

— Venez, lui dit-il, nous allons le transporter ici."

Un brancard fut apprêté et un matelas mis dessus. St. Felmar ayant été transporté à la cabane et placé sur le lit, Gonzalve dit aux vieilles gens :

— Ayez en tous les soins possibles, vous en serez récompensés. Donnez la sépulture à celui qui est resté dans le canot. Je vais envoyer ici le chirurgien du régiment."

Et il prit la route de Chateaugay. Après avoir marché quelque temps il fit rencontre d'une voiture chargée. L'ayant atteinte et fait jeter à bas toute la charge, il prit lui-même la conduite du cheval, et en moins d'une heure il

eut gagné le camp. On y était dans une vive inquiétude sur son compte. Des soldats avaient été envoyés sur tous les points. On le croyait enfin tombé entre les mains des républicains qui venaient souvent jusques aux portes du camp. Son arrivée y causa une grande rumeur. Alphonse et Brandsome étaient aux abois. Ils avaient battu la forêt sur tous les sens. Quand ils le virent venir :

— Bon Dieu ! colonel, s'écria Brandsome, on vous cherche dans le pays des oiseaux et vous arrivez comme un poisson. Que diable ! d'où venez vous donc ?"

Gonzalve malgré la tristesse de son âme, s'efforça de prendre un air enjoué et répliqua :

— Ah ! vous m'avez trouvé romanesque hier soir ; mais c'est plus que du roman cette fois ; c'est du mer-

veilleux, de la mythologie en un mot. Mais avant de satisfaire votre curiosité, permettez moi de passer à des devoirs plus pressants."

— Je parie qu'il a retrouvé sa brebis....

Gonzalve ne l'écoutait plus ; il était couru chez le chirurgien. Il lui remit son propre cheval, et après les explications nécessaires :

— Surtout, ajouta-t-il, ne dites rien sur celui qui vous envoie. Si l'on vous parle de sauveur etc, dites que c'est un soldat dont vous ignorez le nom."

Le chirurgien partit en toute hâte, et arriva bientôt au lieu où gisait l'infortuné St. Felmar. Il le trouva presque mourant. Après avoir levé les bandages et pansé les plaies, il lui dit qu'il échapperait à la mort, mais que sa guérison serait lente.

— O ! peu importe, répondit-il,

d'une voix à peine intelligible, je ne demande que me venger et mourir après ?"

Le chirurgien repartit après avoir laissé au vieillard les instructions et et le. régime à suivre. Dès qu'il fut parti, le vieillard se mit en devoir d'exécuter les volontés du colonel. Il ensevelit le domestique de St. Felmar sur le rivage. En prenant du canot les habits qui y étaient restés, il trouva une médaille d'argent qui portaient des signes et une écriture que son ignorance lui empêcha de discerner. Il était trop honnête pour s'en constituer l'acquéreur ; il la plaça dans une des poches des habits qu'il recueillait et revint à la maison sans parler à personne de cet incident.

St. Felmar passa un mois dans cette retraite où il avait fait venir son épouse qui lui rendait les soins les plus as-

sidus. La tendre et malheureuse mère n'avait eu aucune nouvelle de sa fille. Elle savait, pour surcroît d'infortune, qu'elle n'était pas parue à Chateaugay. Elle était devenue méconnaissable, tant la souffrance avait amaigri et défiguré ses traits. Le but du voyage de son mari lui était inconnu, quoiqu'elle le soupçonnât bien. Elle avait fait pour calmer son irritation tout ce que peut une épouse et une mère idolâtre du bonheur de sa famille. Elle n'avait plus qu'à gémir et à pleurer sur la constante et inébranlable opiniâtreté de son époux.

Le chirurgien de milice le visitait chaque jour. Dès qu'il fut en état d'être transporté, il fut conduit chez lui avec de grandes précautions. Six mois s'écoulèrent avant sa convalescence. Gonzalve de son côté était informé chaque semaine par Maurice

de l'état de son persécuteur obstiné. Il avait raconté en détail son aventure à ses amis, en omettant avec soin tout ce qui aurait pu donner une idée défavorable du caractère de St. Felmar, qui méditait néanmoins toujours sa vengeance contre son sauveur inconnu. Ils n'en pouvaient croire à ses paroles. Le passage du Sault St. Louis était une chose inouïe et regardée comme physiquement impossible.

Aucune nouvelle sur Louise n'était encore parvenue. Gonzalve devenait de plus en plus triste et absorbé par ses chagrins et ses inquiétudes. Un évènement auquel personne ne s'attendait, vint partager son cœur entre la douleur et l'espérance.

Les armées Républicaines étaient en grande partie dans les environs de Montréal. Chaque jour ils fesaient

sur la frontière de terribles éruptions. Tout à coup une proclamation émanée de Washington, leur ordonna de se porter vers le Lac Erié, afin de secourir la garnison qui tenait le fort Makinac et qui était sur le point de capituler. Cet éloignement des Républicains devait nécessairement laisser en repos les postes du Bas-Canada. Gonzalve en profita pour aller à la recherche de sa bien-aimée qu'il croyait tombée dans quelque piége qui avait empêché le succès de son voyage. Alphonse partit aussi pour la même fin, mais dans une autre direction.

Deux jours après leur départ, les journaux publiaient la lette suivante, adressée au Colonel Claus, surintendant du département des sauvages, par un des attachés à ce même département :

MAKINAC, 18 Juillet 1812.

MON CHER MONSIEUR,

JE suis heureux de pouvoir vous annoncer la capitulation du Fort Makinac qui s'est rendu ce jour à onze heures, A. M. Le Capitaine Roberts dirigeait nos opérations avec un détachement du 10ème R. V. bataillon. Mr. Crawford commandait les Canadiens qui étaient au nombre de deux cents hommes. Mr. Dickson en avait avec lui 113, composés de Scioux, Fallsowines et Winnebagoes. Moi-même j'en commandais 130 de l'Ottawa et Chippewa, une partie de l'Ottawa n'étant pas encore arrivée. Ce fut une heureuse circonstance, que le fort capitula sans opposition, car je crois sincèrement qu'aucun d'eux n'aurait échappé. Mon fils et quelques uns de ses amis m'ont été d'un grand se-

cours, en tenant les Indiens en ordre, et exécutant de temps en temps les ordres qui m'étaient transmis par l'officier commandant. Je n'ai jamais vu de peuple plus déterminé que les Chippewas et Ottawas, qui, jusqu'à la capitulation, ne goûtèrent aucune liqueur, ni ne tuèrent aucun animal à qui que ce soit ; chose inconnue à des personnes qui ont habitude de détruire tout ce qui se rencontre sur leur passage.

&c. &c.

(Signé,) John Askin, Junr.

Cette nouvelle, quoique fort heureuse, donna l'allarme dans le Bas-Canada. Les Républicains revenaient immédiatement sur leurs pas, et tentaient ailleurs le sort qui venait de leur faillir. Au bas de cette lettre suivait la proclamatian suivante :

QUARTIER-GENERAL,
BUREAU DE L'ADJUDANT GENERAL,
Montréal, 28 Juillet 1812.

Vu la capitulation inattendue du Fort Makinac et le retour des Républicains sur nos frontières, nous enjoignons par les présentes, à tous ceux à qui il appartiendra : de faire dans tous les camps une garde régulière et soignée ; de revenir sans délai à leur poste, quant à ceux qui ont obtenu des congés temporaires ; en un mot, de n'épargner rien pour le service et la conservation des domaines de Sa Majesté.

Donné à Montréal sous notre seing et le sceau de nos armes.

EDWARD BAYNES,
Adj. Gén.

Gonzalve et Alphonse arrivèrent au camp le même jour et presque à la même heure ; tous deux exaspérés de

leur prompt rappel et du peu de succès de leur course.

Le temps s'écoula long et pénible. Aucun évènement ne troublait l'engourdissement des armées des deux peuples. Chacuns se tenaient sur une défensive prudente et réservée. Un mois, deux mois se passèrent ainsi. Les communications de tout genre étaient interceptées sur les frontières. Gonzalve n'avait donc pas reçu la lettre de Louise et ne connaissait rien sur son sort.

Sur ces entrefaites il arriva au camp une députation de sauvages. Ils n'étaient que deux, mais c'était les chefs d'une tribu. Ils étaient très élégammant parés dans leur genre. Leurs jambes à demi nues, ainsi que le haut du cou, laissaient voir des figures symboliques tatouées en rouge et bleu. Leurs têtes étaient surmontées de

longs plumages de différentes couleurs. Ils s'exprimaient en mauvais Français, mais pouvaient au moins se faire entendre. Le but de cette députation était de demander du secours pour protéger leur tribu qui était chaque jour exposée aux ravages des Bostonnais. Ils furent favorablement accueillis, et Alphonse fut envoyé avec deux cents hommes pour bâtir un fort qui fût en état de protéger la tribu.

Il en coûta beaucoup à chacun des deux amis de se séparer l'un de l'autre. Depuis leur entrée à l'armée ils ne s'étaient pas laissés un instant. Huit jours après son départ, Gonzalve en reçut la lettre suivante :

" Je ne fais qu'arriver parmi les Sauteux, et j'ai déjà tout un roman à te raconter. Le bon Brandsome en rira ; mais pour toi, tu me comprendras. N'ayant fait aucune pause dans

notre marche, en trois jours nous fûmes ici, fatigués autant qu'on peut le dire. Comme il était nuit quand nous arrivâmes, et que le bruit que nous fesions indispensablement, pouvait jeter l'allarme dans la tribu ; les deux chefs qui nous acccompagnaient nous arrêtèrent à un certain endroit. Je ne comprenais pas pourquoi. M'en ayant expliqué le motif, ils poussèrent instantanément un cri terrible que la forêt sembla répéter avec terreur. Ils me dirent alors d'attendre un instant, qu'ils marcheraient en avant et qu'à la répétition de leur cri je devrais avancer. Tout se fit comme ils voulurent. En arrivant je trouvai un grand feu entouré de toute la tribu, qui se compose d'à peu près cinq cents hommes, à part femmes et enfants. Ils dansaient autour de ce feu avec un enjouement frénétique. Tout ce bruit

cessa à notre approche. Les hommes et les femmes accouraient à nous, nous prenaient les mains et nous attiraient vers leurs cabanes. L'un des autres chefs de la tribu, me dit en ce moment qu'ils allaient punir sous mes yeux la trahison d'un lâche.

— Et quel châtiment lui infligez-vous, demandai-je ?

— Pour un tel crime, il n'y a pas d'autre châtiment que le feu ; tout est prêt ; approchez.

— Qu'a-t-il donc fait, m'écriai-je avec horreur ?

— Il a fait *sauter* un prisonnier."(1)

On me conduisit alors vers un endroit où avait été amassée une grande quantité de branches sèches. Que vois-je, en y arrivant ! La plus belle

---

(1) Les Sauteux ne marchent et n'avancent que par bonds. Faire sauter veut dire faire échapper.

femme qui ait jamais frappé mes regards.... Jeune femme de vingt ans tout au plus et ne portant de sa nation que le langage, et une teinte imperceptible de leur couleur. Je restai stupéfait à cette vue.

— Pour célébrer mon arrivée, dis-je aux chefs, il faut pardonner à cette femme." Ils firent quelques difficultés, mais j'usai de mon autorité, et j'allai moi même couper ses liens avec mon épée. Je te laisse à imaginer quels transports de joie elle manifesta. Elle me sauta au cou, et avec une naïveté tout à fait sauvage, elle m'embrassa en disant : *Je t'aimerai toujours.* Les larmes qu'elle laissa couler sur ma figure me comblèrent d'émotions, et peu s'en fallut que je ne me misse moi-même à pleurer. Les chefs assemblèrent la tribu et l'un d'eux s'adressant à la jeune fille :

— Rends grâce, dit-il, à ton libérateur ; mais sois maudite parmi nous. Malheur et mort à celui qui te nourrira."

Ses cheveux flottaient épars sur son cou découvert et obscurcissaient sa figure. Les relevant alors de la main, elle jeta sur moi son regard de pleurs, voulant dire : " Ayez pitié de moi."

— Je me chargerai, dis-je aux chefs, de votre condamnée."

Et la prenant par la main, je la conduisis à l'habitation qu'on m'avait préparée. Elle était composée de plusieurs pièces, je lui en donnai une et pris congé d'elle en lui disant de ne rien craindre. J'ai depuis étudié le caractère de ma protégée, et cet examen m'a inspiré pour elle, plus que de la générosité. Dans deux jours je te l'enverrai, afin que tu la fasse parve-

nir à mon père, qui, à ma réquisition, la placera dans une maison d'éducation, où je la laisserai jusqu'à la fin de la guerre. Il est plus que probable, qu'elle jouera pour moi le rôle de ta bien-aimée Louise ; mais j'éspère que ce sera avec plus de bonheur.

" J'ai déjà fait commencer la construction du fort qui sera terminé en moins d'un mois. Plus de trois cents hommes y travaillent. Je n'ai eu encore aucune visite de la part des Républicains. La chasse est belle en cet endroit. Tout le temps que je ne consacre pas à la société de ma belle Ithona, je l'emploie à la chasse, saufs quelques instans donnés à la direction des travaux. Brandsome est toujours gai, sans doute. Il ne serait pas mal parmi les Sauteuses, ce sont de braves Irlandaises. J'ai mille peines à contenir mes gens, tant la facilité et

même la prévenance des femmes est extrême. Tout va cependant au gré de mes désirs. Il ne manque que vous deux ici pour me faire croire à un nouveau paradis terrestre. La saison devient un peu rude. Quand Ithona sera partie, je ne prolongerai pas mon séjour de mon gré.

Adieu, paix et bonheur!

ALPHONSE.



XI.

St. Felmar se rétablissait peu à peu. Cette maison était journellement le théâtre de scènes le plus en contraste. Quant à lui, il mordait à tout moment les couvertures de son lit, dans la fureur que lui inspiraient les souffrances. Nourrissant toujours en son cœur ses projets de haine et de vengeance, jamais un mot de douceur et de paix n'effleurait ses lèvres. Son épouse continuellement en proie aux douleurs les plus poignantes repassait tristement dans sa mémoire tous les maux qui avaient frappé sa famille, dans l'espace de quelques mois. Sans cesse au chevet du lit où gisait son mari, les

pleurs ne tarissaient pas chez elle. Tel était l'intérieur seigneurial de cette maison.

A un étage plus bas, des scènes d'un autre genre avaient lieu. St. Felmar avait pour jardinier un homme qui comptait une trentaine d'années orageuses. Cet homme était le type réel de tout ce qui pouvait exister d'informe et de laid. Il avait sur le dos une bosse d'un pied au moins de proéminence. Son nez, coupé transversalement, en laissait voir toute la profondeur et la saleté par deux larges ouvertures toujours empreintes d'un rouge vif, tel que de la chair sans peau. Ses yeux extraordinairement gros, précédaient un front étroit et hébété. Des lèvres concaves et marquées de vérole se perdaient presqu'entièrement sous la graisse et l'ampleur de ses joues dégoutantes. Des jambes

tortues et tournées en dedans finissaient le portrait de ce monstre de la nature. Autant cet homme était horrible à voir, autant il était servile, laborieux et quiñté.... Il avait une blonde, quoi donc de plus ?....Tous les deux soirs il râsait úne barbe crasse, et allait passer la veillée près de la grosse *Mathon*, qui l'emportait encore sur lui pour la laideur. Quatre pieds tout au plus complétaient sa hauteur ; mais en revanche elle mesurait bien deux brasses de circonférence. Jamais figure plus grotesquement taillée, plus lourdement encadrée que la sienne. Quand elle attendait son cher Bossendos, on la voyait une heure d'avance, assise sur sa porte, regardant de temps à autre sa coquette rotondité. Ce n'était qu'auprès d'elle que le pauvre Bossendos goûtait quelque repos. Au logis de son maître il

était le chien de la basse cour. Jamais un mot de plainte ne sortait néanmoins de sa bouche. Il travaillait toujours....toujours chantonnant le même roulement de sons disparates, contre lequel les domestiques s'emportaient plus que contre Bossendos lui-même. Car il était doux comme un agneau, dans l'accomplissement de son devoir. Quant à l'intérieur de la maison, il en était quitte pour quelques plats d'eau sale par la figure. Mais au dehors il éprouvait d'autres contrariétés qui lui fesaient souvent grincer les dents et fermer les poings.

Les jeunes gens de l'île s'opiniâtraient à le molester sur sa caricature. Rien au monde ne pouvait lui être plus sensible. On eût dit qu'il n'avait aucune idée de la difformité de sa grossière *charpente*. Un mot sur sa bosse le mettait en fureur ; ses yeux

semblaient vouloir sortir de leurs orbites, ses lèvres disparaissaient, quelques vieilles souches restées sur sa mâchoire sortaient de leurs limites et et rejoignaient l'extrémité de son nez dentelé de vérole. Quand le soir venait, on le voyait prendre insensiblement la teinte sombre de la nature. Il ne se passait pas un soir, que sa bosse ne lui valût quelques coups de poings, qu'il appliquait d'ailleurs avec assez d'aplomb. Dès que la nuit venait, il avait les oreilles cruellement frappées de ce refrain populaire:

Depuis longtemps je me suis apperçu
De l'agrément qu'il y a d'être bossu.

Cette musique désagréable ne lui manquait pas plus que la lune à la nuit.

Un soir enfin, il résolut de mettre fin à ces persécutions. Il se mit en embuscade armé d'un lourd bâton, et

résolu d'en faire goûter aux musiciens acharnés. A peine y était-il qu'il entendit de loin les noms de Bossendos et de Mathon que l'écho redisait accompagnés des épithètes les plus poignants pour un homme de sa pâte. Bientôt après le refrain commença. La rage lui entre dans le cœur ; il tombe sur eux à l'improviste et les accable d'une grêle de coups. Mais par malheur pour lui, ils n'étaient pas gens à reculer. Les uns le saisissent, les autres le désarment ; en un moment il se voit paralysé par plus de vingt bras vigoureux. L'un d'entre eux court à la maison voisine et revient aussitôt avec un vase rempli de peinture noir et un pinceau. On lui avait baillonné la bouche, il se voit réduit à les laisser faire sans pouvoir se défendre ni crier. On lui enlève ses habits, depuis la ceinture jusqu'à la tête. Il

sent alors le pinceau faire un cercle humide sur sa bosse. Tous ses efforts pour se débattre ne servent à rien. Il lui faut subir la mystification entière. Quand ils eurent fini cette opération, ils le portèrent à la demeure de Mathon qui ne l'attendait pas ce soir là. Ils ouvrent la porte, le poussent le dos en avant et s'esquivent à la hâte. L'un d'eux passe derrière la maison et observe par la fenêtre ce qui se passe.

Bossendos arrache son baillon et se jette dans les bras de sa chère Mathon. Il n'y eut d'abord qu'une exclamation entre eux d'eux.

— Mon char Bossendos !

— Ma p'tite Mathon !

Et ils se tenaient entrelacés sans dire un seul mot. A eux seuls ils complétaient un grouppe que six personnes auraient eu peine à mesurer. Mais en passant les mains autour du

cou de son cher amant, Mathon avait senti une certaine humidité collante. Elle se regarde les mains ; elle les trouve toutes noires :

— Ah ! mon cher Bossendos ! y-t-on matyrisé....

— Oui. Ils ont-z-insulté la plus belle partie de mon corps.

— Tiens, Bossendos, vois-tu ; ces polissons là sont jaloux de n'être pas si ben fait qu'toué. Viens-ci que j'te fasse la curée."

Au moyen de savon et d'une brosse qui eût pu déchirer le bois, elle lui fait bientôt disparaître ces stigmates outrageants. Après quelques caresses à sa bien-aimée Mathon, il reprit ses habits qu'ils avaient jetés dans la maison, et s'en retourna triste et furieux de l'aventure.

Le soir suivant était jour de visite chez sa belle. Il se prépara de bonne

heure à s'y rendre. L'heure de la chanson était passée; il espérait en être quitte pour cette fois. Il part pour la veillée d'amour. Il ne rencontre personne sur son passage, mais que voit-il en entrant chez Mathon? Dix bossus autour de sa belle, rivalisant entre eux de zèle et d'empressement. Il n'en pouvait croire ses yeux. Mathon, fière de tant d'hommages, répondait à chacun d'eux par un sourire....à soulever le cœur. Dès que Bossendos ouvrit la porte, ils se levèrent tous et le saluèrent comme roi des bossus. Ils s'étaient tous défigurés de manière à ne pouvoir être reconnus. L'un d'eux prit la parole et dit à Bossendos :

— Mon m'sieur, on nous a dit qu'il n'y avait qu'ici qu'on recevait la bonne société. J'espérons que vous ne serez pas fâché de nous voir auprès de votre

belle amante. Je n'voulons pas prendre votre place: vous serez le premier, le roi des bossus...."

Bossendos qui n'était pas aussi *colas* que Mathon, et qui n'était pas d'humeur à se prêter à cette duperie, pensa au moyen de se venger.

— C'est l'affaire à Mathon, répondit-il." Et passant dans une pièce de derrière, il disparut aussitôt.

Quelques moments après il ouvre la porte avec fracas et assène un coup de bâton sur le plus près. Mais sa rage l'ayant porté sur la partie la la plus choquante pour lui, c'est-à-dire sur la bosse, le coup n'eut d'autre effet que d'aplatir cette difformité artificielle. Pour cette fois ce ne fut pas la force qui le contraignit. La galante Mathon s'était interposée à ce massacre. Que pouvait-il refuser à sa belle Mathon.?

Rendez grâce à ma maîtresse, dit-il, si je vous permets de passer la porte tranquillement."

Mais comme nous l'avons vu précédemment, les gars en demandaient plus pour se retenir.

— L'aimable Mathon, dit l'un d'eux, nous a permis de passer la veillée près d'elle, personne ne nous déclouera d'ici. Si notre société vous déplait, Mr. Bossendos, vous êtes libre de nous laisser seuls ; en attendant donne moi un baiser, belle Mathon."

Il sauta au cou de la grosse fille. Bossendos levait son bâton pour la seconde fois, et sans l'intervention caressante de la belle maîtresse du logis, autre chose que les bosses s'en serait sentie. Le pauvre Bossendos ne vit d'autre parti à prendre que celui de s'en aller. Il était encore sur le seuil

de la porte, quand l'infernal refrain s'entonna par les dix bossus.

Une semaine se passa sans que le couple difforme n'engagea de nouvelles communications. Mais chaque soir l'outrageant refrain.

Bossendos avait ouvertement rompu avec Mathon. Tout le village l'apprit, et personne ne rencontrait le sombre jardinier sans lui demander nouvelle de ses amours.

Il en était là quand une seconde levée de milice vint enlever la dernière jeunesse de l'île. Aucun évènement ne pouvait plaire d'avantage au bossu. Aussi se promit-il de narguer ses persécuteurs à leur départ. Quant à lui, il devait à sa bosse l'exemption du service. Au moment du départ, Bossendos se rend sur la rive pour assister à cette heure d'amertume pour les jeunes conscrits. Mais dès qu'ils le virent

paraître, la gaieté remplaça leur mélancolie.

— T'embrasseras Mathon pour nous, crièrent-ils en s'embarquant." Et dès le premier mouvement des rames, le refrain commença, chanté par une centaine de voix qui s'accordaient toutes à discorder. Bossendos s'enfuit pour ne pas les entendre ; mais ils étaient au milieu du fleuve que l'exécrable chanson retentissait encore dans les airs......

Tels étaient les évènements journaliers de la maison de St. Felmar. Bossendos avait repris ses amours et pardonné à Mathon, mais son maître n'avait pas répudié ses projets. Six mois s'étaient écoulés depuis son affaire sur le fleuve. Il était complètement rétabli. Le moment était venu d'exécuter sa vengeance. Il se prépara bientôt à repartir. Son épouse

fut dans la dernière désolation. Car malgré le mystère que St. Felmar fesait de tout, elle discerna facilement ce qui l'engageait à tenter ce second voyage. Il partait sous le prétexte d'aller chercher sa fille ; mais il savait bien et son épouse n'ignorait pas non plus, que Gonzalve était aussi inquiet qu'eux sur le sort de la jeune fille.

L'heure du départ était déjà fixée, quand il reçut une lettre de Québec, par laquelle son frère lui mandait de se rendre immédiatement dans cette ville.

Il avait reçu, disait-il, une lettre de Gustave, qu'il ne voulait pas confier aux bureaux de poste et qui nécessitait trop de détails pour se dispenser de la présence de St. Felmar. A peine put-il se résoudre à reculer l'exécution de ses projets. A la sollicitation de son épouse, il partit néanmoins

pour Québec. Son frère lui apprit à son arrivée, que les journaux venaient de publier une liste de lettres mortes, parmi lesquelles il y en avait une portant l'adresse de Charles Duval.

— La voici, dit-il, elle t'apprendra tout."

TOULON, 24 Décembre 1812.

MON CHER ONCLE,

Je ne sais si la présente trouvera son adresse. Depuis plus de quatre ans je n'ai eu aucune nouvelle de vous ni de mon père. J'ai écrit, et toujours le silence pour réponse. Enfin j'ai cru que mon père m'avait oublié ou qu'il me croyait mort. J'ai douté si lui-même existait encore. Me fondant sur le plus de facilité de communication avec vous, vu les lieux et votre nom si bien connu dans la classe commerciale, je vous adresse la pré-

sente, dans l'espoir qu'elle aura plus de succès que mes précédentes lettres. Depuis quatre ans, j'ai fait la vie de vingt personnes par la multiplicité des évènements qui ont marqué cette époque. Ce n'est pas le lieu d'en faire le détail. L'important pour moi, est de savoir si ma famille existe encore; si je reverrai ma mère dont je n'ai reçu que les premières caresses de de l'enfance; si enfin je puis être encore heureux. Car j'ai épuisé toutes les manières de vivre, et je me retire las de la vie des chevaliers errants. A mon départ du Canada, j'avais une sœur qui m'aimait avec toute la force de ses quatre années; j'avais une mère qui me comblait de tendresses; j'avais un père qui me regardait avec espoir et bonheur; j'avais un oncle qui m'affectionnait de sincère amitié...Depuis quatre ans tout est mort pour moi. Je

vis errant, sans misère, mais sans bonheur. Je dispose de plus de trois cents francs par jour; mais il manque beaucoup au bonheur de la vie, quand il n'y a que l'argent pour la remplir. J'ai plus de dix fortunes entre les mains. Un peu de soin me réaliserait un revenu annuel de plus d'un million de francs. Mais que faire de tous ces biens?

Que je sache si mon père vit encore, et je serai heureux du bonheur que j'ambitionne. J'ai contracté une dette envers les malheureux; je leur laisserai ma fortune avec plaisir, pourvu que je retrouve mon père. Jusqu'ici le courage m'a manqué pour aller personnellement savoir si ma famille n'avait pas laissé la terre. Mais redoutant toujours de ne trouver que des tombeaux, j'ai laissé à la fortune de disposer de ma vie. J'attendrai

encore huit mois pour une réponse à cette lettre. Si à cette époque, je n'ai rien appris, je ferai le voyage du Canada. Mon seul refuge en cette incertitude est de croire que le silence de mon père est dû à la difficulté de communications. Toutefois si je ne suis pas orphelin, portez à ma famille les plus tendres sentiments d'affection de votre neveu,

GUSTAVE DUVAL.



XII.

CETTE lettre arracha quelques larmes au cœur endurci de St Felmar. Avant de laisser Québec il répondit lui-même à son fils, dans les termes d'une sincère allégresse, et de l'espoir de le revoir bientôt.

Le lendemain il était de retour chez lui, où la lettre de Gustave répandit une joie mêlée de l'amertume que causa le départ précipité de St. Felmar pour Chateaugay. Il y arriva heureusement et chercha sans délai le colonel qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette visite. En le voyant il le regarda d'un œil courroucé et exprimant le dédain.

— Je viens, dit-il, demander ma fille, me venger de six mois de souffrances et de la mort d'un fidèle serviteur.

— Monsieur, reprit respectueusement Gonzalve, je suis plus contrarié que vous de la perte de votre demoiselle ; quant à vos six mois de souffrances et à la mort dont vous parlez, je ne puis que déplorer ces évènements, sans me croire la personne à qui vous deviez les reprocher.

— Eh ! bien, infâme, je te les reprocherai vivement, et avant le coucher du soleil je me serai vengé de toi....

— Je vous salue, dit Gonzalve en s'éloignant ; comptez sur moi pour vous aider à retrouver votre fille."

St. Felmar était blême et livide de fureur et de rage. Il lui fallut cependant s'éloigner, vu l'impuissance où il était de satisfaire sa haîne. Il rôda

pendant deux jours dans les environs du camp, mais ne voyant le colonel que dans l'exécution de son devoir, et entouré de ses soldats, il ne fut pas assez imprudent pour l'insulter dans de telles circonstances. Voyant enfin l'inutilité de ses démarches, il s'en retourna accablé de honte et de soucis. Il commençait à comprendre que celui qu'il considérait comme son ennemi, n'était plus le faible enfant du vieux comte son voisin. Il l'avait vu entouré de tous les honneurs militaires ; mais ces marques de grandeur ne fesaient qu'irriter son ancienne antipathie, en lui découvrant le peu de moyens qu'il avait de se venger.

Quant à Gonzalve il ne pensa pas longtemps à la visite de St. Felmar ; mais il se tint en garde contre les embuches que pouvait lui dresser un ennemi aussi acharné. De même que

le lui avait annoncé Alphonse, il reçut de quatre vieux soldats le dépot de la jeune Indienne, qu'il trouva très gracieuse et surtout très aimable par sa naïveté. Il la fit conduire à Montréal sous bonne garde, après l'avoir comblée d'amitiés et de vœux pour un avenir prospère. Brandsome ne revenait pas de ses extâses sur la beauté et les grâces de cette jeune fille. Mais cet engagement de foi, un peu extraordinaire, il est vrai, de la part d'Alphonse, venait de dérouler à ses yeux une nouvelle scène des amours du Canada.

— En vérité, dit-il à Gonzalve, je n'ai jamais lu d'aussi beau roman que celui que vous faites avec notre ami le sauvage. Je ne m'y connais plus. Si je retourne à New-York, je crains de me mettre à aimer quelque négresse. Non pas que je veuille dire

que celles que vous aimez l'un et l'autre ne le méritent pas ; au contraire, les lèvres de rose de la petite Sauvage d'Alphonse me fesaient grande envie ; et je suis certain que votre Louise est loin de lui en céder."

Brandsome ne jouit pas encore longtemps de la société de ses généreux amis. L'hiver commençait à faire sentir ses rigueurs. Les neiges ralentirent un peu les hostilités. La discipline était toujours austèrement observée dans les camps. Gonzalve y était plus retenu que tout autre, en sa qualité de colonel qui était la première dignité du camp en l'absence du commandant général, dont le service consistait à visiter les différents postes.

L'Adjudant-Général Baynes eut, dans ces circonstances, une entrevue avec un plénipotentiaire député par le

congrés, pour régler l'échange des prisoniers.

Brandsome entra dans la liste de composition et dut bientôt laisser le camp. Comme on avait accoutumé de le laisser presqu'entièrement libre, il ne lui fut assigné aucune ligne directe pour gagner la frontière. Le colonel chargea un subalterne de remplir ses fonctions, et il partit avec Brandsome pour l'accompagner jusqu'au bivouac que tenait Alphonse. Ils y arrivèrent après trois jours de marche et furent reçus avec toute la pompe que puisse étaler une tribu sauvage. Ils passèrent ensemble une semaine entière, à chasser les loups et les chevreuils; après laquelle Brandsome prit congé d'eux, en leur jurant une reconnaissance et une amitié éternelles. Il promit de plus à Gonzalve d'employer le reste de l'hiver à la re-

cherche de Louise, pour laquelle il fut chargé de communications nécessaires pour en être bien accueilli, s'il réussissait.

Le colonel dut lui-même aller reprendre son poste sans délai, car une garnison de la forêt venait d'être repoussée jusque sur Chateaugay par un détachement de Républicains, qui, à l'instar des Sauvages, usaient de raquettes pour courir sur les neiges.

En moins de deux jours Gonzalve, avec le secours des Indiens, eut organisé une compagnie de deux cents hommes qui surpassèrent les ennemis par leur agilité et leur constance. Il fallait à ce jeune homme un courage et une force héroïques pour passer des jours entiers exposé à toutes les intemperies de la plus rigoureuse saison de l'année. Il ne pouvait néanmoins être distrait de ses inquiétudes que

par cette accumulation de travaux, qui ne laissait aucun moment de vide dans la journée. Il établit un fort bivouac dans le plein milieu de la forêt. Malgré les neiges et tous les obstacles de de la saison, rien ne manqua à l'importance de ce poste.

Alphonse ayant obtenu d'être remplacé dans la garnison qui protégeait les Sauteux, revint à Chateaugay, et passa de là à Montréal avec un congé de trois jours. Il retrouva sa belle Ithona qui commençait déjà à prendre un peu de nos mœurs.

En le voyant ses joues se colorèrent, son regard s'enflamma, mais elle baissa la vue en lui tendant la main. Quelques mois avant, elle lui aurait sauté au cou sans scrupule. Elle rougissait alors. Néanmoins la vue d'un homme qu'elle avait connu pendant sa vie naïve, reportant son souvenir ou plus-

tôt son cœur vers cet âge simple, elle demanda à l'embrasser avec un air moitié confus moitié sauvage. Alphonse aurait cru l'offenser en la prévenant dans ce désir; mais il l'accepta de si bonne grâce, qu'elle se remit toute à l'aise auprès de lui et reprit sa candeur et son ingénuité originaires. Jamais entretien ne fut plus agréable à Alphonse. Son cœur autrefois si indifférent à la fleur du sexe cultivé, pliait invinciblement sous les charmes agrestes de cette fleur des bois. Quand il vit son père, celui-ci lui demanda ce qu'il prétendait faire de cette Indienne qu'il lui avait envoyée.

— Laissez moi faire, répondit-il; vous saurez après la guerre ce que je ferai d'elle; en attendant servez lui de père, rendez lui la vie agréable et vous me rendrez heureux."

Le vieux Baron qui ne voulait que

le bien être de son fils, le servit débonnairement. Il alla même plus loin qu'il ne désirait ; il la traita comme sa propre fille, qui était déjà en grande intimité avec l'aimable Ithona.

Ce fut avec grande peine qu'Alphonse se sépara d'elle. Quand il la visita pour la dernière fois, il la trouva toute en pleurs. Elle savait qu'il repartait. Pour la consoler il lui demanda lui-même le baiser d'adieux en lui promettant de la revoir bientôt. Les progrès de la jeune fille l'avait tellement étonné, qu'il se promettait de la trouver à son retour digne de briller dans les cercles que fréquentait sa famille. L'esprit naturel de ce génie inculte était en effet extraordinaire. Elle comprit dès le début la position qu'Alphonse voulait lui faire. Elle se livra à l'étude avec une ardeur incroyable et dévança bientôt ses compagnes,

qui toutes avaient pris naissance au sein de la civilisation.

Quand Alphonse arriva a Chateaugay il trouva tout le camp en émoi. Une partie de la milice répétait des évolutions toutes nouvelles, les autres étaient réunis par groupes et s'entretenaient en attendant leur tour. S'étant informé de ce qu'il y avait de nouveau, il apprit que les Républicains venaient d'être entièrement vaincus dans le Haut-Canada, et qu'ils se repliaient sur le Bas.

Un espion avait rapporté qu'ils se préparaient à surprendre les différents postes et qu'ils avaient adopté la ruse pour suppléer à la force et à l'adresse qui leur manquaient. On était alors sur les derniers jours de juin. L'été s'était annoncé sous les plus belles couleurs, et promettait une campagne fertile en évènements. On se prépa-

rait à tout hasard pour déjouer les sourdes démarches des armées républicaines. Dès les premiers jours de septembre, des exprès rapportèrent qu'un fort détachement de Bostonnais arrivaient sur Chateaugay et qu'ils y seraient probablement la nuit suivante. Leur marche avait été très secrete et très prompte. Le temps était trop court pour appeler du secours. La veille même de cette nouvelle, six cents hommes étaient partis pour l'Ile-aux-Noix, où on s'attendait à une prochaine attaque. Il ne restait alors au camp que quatre cents miliciens. Mais c'était la fleur de la jeunesse Canadienne. Gonzalve était à la tête de cette poignée d'hommes; mais son courage et son activité les animèrent d'une telle ardeur, qu'ils soupiraient après le moment d'engager l'action.

Sur la fin du jour, il divisa sa petite

troupe afin de suppléer au nombre par l'adresse. Dans chaque partie secrète de la forêt, il plaça une trentaine d'hommes sans les éloigner beaucoup du camp, où se devait faire le ralliement pour la dernière extrémité. Il n'y avait au camp que douze pièces de canons ; mais c'était tous de terribles mortiers qui, bien approvisionnés, pouvaient suffire à la défense. Huit pièces protégèrent les lieux d'embuscade, et les quatre autres furent distribuées sur les retranchements du fort.

Vers le milieu de là nuit on entendit au loin le craquement des branches. Tout était tranquille au camp. Pas un son de trompette, pas une lumière de plus qu'à l'ordinaire. Un profond sommeil semblait préparer le repas de massacre que savouraient déjà les Républicains. Ils touchaient prèsque au

camp, et toujours la mêmc impassibilité. Ils se trouvaient alors entourés de toutes parts. Mais ils étaient vingt contre un. La chronique rapporta plus tard que leur armée était composée de huit mille. Ce nombre était cependant minime, si l'on considère la hardiesse et l'audace de cette entreprise.

Tout à coup un grand nombre de trompettes sonne l'allarme au camp. C'était le signal. Une décharge générale se fait de toutes parts dans le même moment. L'obscurité, qui jusque là avait si favorablement servi les aggresseurs, les déconcerta entièrement, quand ils se virent mitraillés de tout côté sans appercevoir d'où partaient les coups. Ils se crurent accablés par le nombre et ne pensaient déjà plus qu'à fuir. Mais de quel côté qu'ils se tournassent, partout le même accueil.

Le désordre se mit dans leurs rangs; mais se voyant pris dans leur propre piége, et ne voyant aucun moyen d'échapper, chacun résolut de bien employer le court espace de temps qu'il lui restait à vivre. Ils coururent avec fureur sur le bruit du canon et parvinrent à découvrir quelques uns des petits postes qu'ils massacrèrent sans pitié. Cette découverte fit renaître leur courage pour un instant. Mais Gonzalve sortant alors du camp, fit sur eux une sortie impétueuse qui acheva leur déroute entière. Le canon grondait toujours d'un côté, de l'autre le colonel et sa troupe hachaient tout sur leur passage.

Quand il les vit fuir il sonna le ralliement et défendit sous de grandes peines de poursuivre les fuyards. Il se contenta de tourner les canons sur eux et de les éloigner ainsi sans déser-

ter le camp. Sans cette démarche tout était perdu ; car moins de deux cents hommes suffisaient pour s'emparer du fort qui ne contenait plus que quelques braves, dévoués d'ailleurs, mais trop faibles pour s'opposer efficacement.

Ainsi se termina ce coup si sourdement monté et si valeureusement déjoué, dont les Canadiens conserveront un éternel souvenir.

Quand les premiers feux du jour vinrent éclairer le théâtre de cette scène nocturne, ils ne pouvaient en croire leurs yeux, tant les victimes de l'autre part étaient nombreuses. Quant à la petite garnison du fort, cinquante seulement y manquaient ; et on en trouva vingt que leurs blessures avaient laissés au nombre des morts. Les Bostonnais y avaient laissé six mille des leurs. Et dans une espace de dix

arpents on avait peine à se frayer un passage à travers ces cadavres déchirés et noyés dans le sang et la boue. Un assez grand nombre furent trouvés encore respirant. Des chirurgiens furent promptement appelés, et Gonzalve les fit traiter avec soin en souvenir de la loyauté de son ami Brandsome.

Ce succès valut au colonel et à Alphonse la faveur d'un congé dont la limitation fut laissée à leur gré. Quand ils furent rétablis de quelques légères blessures qu'ils avaient reçues dans la chaleur du combat, ils partirent chacun pour leur demeure, avec la promesse de se réunir sous huit jours, afin de chercher encore une fois les traces de Louise dont ils n'avaient pas encore entendu parler.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

LES FIANCÉS

DE

1812.



SECONDE PARTIE.

LES FIANCÉS DE 1812.

SECONDE PARTIE.



LETTRE PREMIERE.

Adolphus Brandsome au Colonel Gonzalve de R......



Mon cher Colonel,

Vous venez de faire une méchante brèche à ma nation. Si votre souvenir ne me disait pas tant en secret, je vous en voudrais pour avoir si maltraité mes amis. Mais en dépit de mon orgueil national blessé, je ne puis m'empêcher de rendre hommage à votre bravoure. S'il en faut croire vos journaux, qui (soit dit en passant),

peuvent bien un peu mentir sur ce point, vous n'aviez que quatre cents hommes avec vous. Si tel est le cas, vous avez du vous créer vous-même bras d'église pour enterrer mes pauvres amis. Quant à ceux qui sont vivants, ce sont toujours les généreux Gonzalve et Alphonse qui en ont soin.

On parle d'un prochain échange de prisonniers. Je recevrai infailliblement de vos nouvelles par ceux que vous avez sous main. C'est à peu près le seul moyen de communication qu'il y ait. J'ai été moi-même obligé de confier la présente au Colonel Loar, notre dernier consul à Alger, qui se rendait directement à Champlain pour conférer avec votre Mr. Baynes sur cet échange.

Depuis mon retour je me suis beaucoup employé pour vous. Je ne puis à la vérité me flatter de grands suc-

cès ; mais je peux au moins vous tirer en partie de votre incertitude. La plus singulière aventure m'a mis au fait des petits détails que je vais vous raconter.

Il faut vous dire d'abord, que le héros de cette histoire est le plus furieux duelliste qu'il y ait à New-York et dans tous les Etats, je crois. Mais il n'est pas le plus heureux, comme vous allez voir. En conséquence du petit rallentissement des hostilités respectives, les invalides et les militaires licenciés temporairement affluent à New-York. Le théâtre, après plus d'un mois d'inaction complète, fut ouvert mardi dernier. Je m'y rendis accompagné d'un ami et aussi de quelques amies. J'avais un billet d'entrée du matin, et une loge entière à ma disposition. En arrivant j'y trouve un beau militaire dans tout son costume

de bataille. Plusieurs dames étaient dans les loges voisines, et cependant le vaillant *Mars* était coiffé jusqu'aux épaules. Sa présence en cet endroit et surtout son attitude me fit faire une grimace qu'il aperçut malgré l'enfoncement de son bicorne (car il en portait un couvert de plumes). Les dames qui me suivaient l'avaient pris pour le généralissime de nos armées, et s'étaient inclinées en l'approchant. Il se contenta en retour de poser sa lorgnette à l'œil et de les regarder curieusement. Je le trouvais un peu trop gentil; d'autant plus qu'il avait les pieds sur la balustrade et occupait tout le premier siège par son attitude à demi-couchée. Notre arrivée ne l'avait nullement troublé, et il ne paraissait pas d'humeur à se troubler d'avantage. J'allai le prier poliment de laisser mettre les dames sur ce

siége, vu que j'avais loué la loge. Il leva la tête et me regarda insolemment. J'allais lui parler un peu plus raison, quand les dames me dirent en souriant de ne pas déranger monsieur. Il ne pouvait plus tenir, il lui fallut céder sa place. Mais il ne sortit pas de la loge, et n'en conserva pas moins son bicorne sur ses épaules. Mon ami, qui connaissait de réputation ce *grand militaire*, voulant s'amuser à ses dépens, me dit assez haut :

— Bon Dieu ! Brandsome, le froid me monte à la tête." "Pareillement à moi, répondis-je. Le brave emplumé avait déjà tiré deux cartes de sa poche, et nous les remettant sèchement : "Il fait plus chaud chez moi, dit-il; je vous attendrai demain matin à cinq heures." "*Well done*," me dit mon mordant ami, et il se mit à le toiser comme un objet de curiosité.

A cinq heures le lendemain matin, nous étions sur Broadway Street, examinant le numéro des Hotels. Nous le voyons venir à nous, accompagné d'un gentleman de son espèce que mon ami connaissait très bien et avec qui il échangea les civilités que permettaient les circonstances. Le bicorne avait disparu, mais pour être remplacé par un véritable chapeau de *Quaker* dont le bord rabattait sur ses épaules. Ce mystère de tête me fesait autant rire qu'il m'étonnait. Je vis que le galant personnage voulait se chauffer à la poudre. Car il portait une boîte de pistolets. Cochran, mon ami, me dit tout bas que nous allions nous amuser. J'y étais déjà bien disposé. En arrivant dans la plaine, le grand chapeau présenta deux pistolets à Cochran pour en choisir un. Celui-ci le regardant sous le nez : "Je ne me bats, dit-il, qu'avec les hommes.

S'il ne vous manque rien de ce qui constitue l'homme, j'y suis; mais en attendant laissez moi voir si vous avez des oreilles." Je me pris à rire de tout cœur en criant: "Exhibition! Exhibition!" Ce n'était pas son compte à coup sûr. Il lui jeta un pistolet, et fesant trente pas: "Qui tire le premier, dit-il?" "A toi, lui cria Cochran." Molton tira; mais le sifflement de l'air seul lui répondit. Cochran me regardant en riant, lui envoya négligemment une balle dans le bras droit, et m'exempta la peine de lui en faire peut-être un peu plus. Malgré la solide position de son chapeau, le choc fut si violent qu'il tomba et laissa voir deux oreilles artistement déparées et encore couvertes d'appareils. Tout se termina enfin au désappointement et à la honte du fier Molton.

Son second, ayant été invité par Cochran à venir déjeuner avec nous,

il s'y rendit de bonne grâce, et nous raconta la petite historiette qui m'a mis sur les traces de votre amante, que vous auriez sans doute bien mieux aimée voir à la tête de cette lettre. Je ne sais même si vous n'aurez pas commencé à la lire par la fin ; mais peu importe, voici ce qu'il nous dit.

Molton avait été invité à une noce l'automne dernier par le capitaine Thimcan qui mariait son fils à ce que vous appelez une honnête grizette. Pendant le bal, Molton remarqua une brillante demoiselle qui paraissait étrangère. Ce dernier tître réuni à une beauté rare, lui attira aussi l'attention d'un des amis du jeune marié qui fréquentait beaucoup la maison du capitaine. Il est inutile de vous dire que Molton plaida ses prétentions au pistolet et que ce fut là qu'il perdit ses oreilles. Je ne pus savoir exac-

tement le nom de cette étrangère, mais quelques mots sur les aventures par lesquelles elle est passée avant d'arriver chez le capitaine, ne m'ont laissé aucun doute sur l'identité de votre Louise. Pour vous tirer encore une fois d'inquiétude, il faut vous dire qu'il est bien certain qu'elle n'avait favorisé ni l'un ni l'autre des deux rivaux qui se la disputaient à son insçu. Je me suis particulièrement informé de ce point, et j'en suis positivement certain. D'ailleurs, vous savez à quoi vous en tenir là dessus, si vous la connaissez bien. Dans quelques jours je pourrai vous en parler plus sciemment; car je pars dès demain pour l'aller voir. En attendant, veueillez bien présenter mes sincères amitiés à Alphonse et me croire votre tout dévoué ami,

AUS. BRANDSOME.

New-York, 15 Juillet 1813.

LETTRE SECONDE.

Gonzalve de R... à Alphonse de P...

Reviens, mon cher ami, reviens de tes courses généreuses. Je serai à Montréal demain, où je t'attendrai quelques jours. Je reçois à l'instant une lettre du bon Brandsome qui est loin de nous avoir oubliés. Cette lettre, après un mois et demi de tours et détours, m'apporte bien des soulagements dans mes peines. Louise est dans les Etats-Unis, dans une famille respectable qui parait en avoir grand soin. Tu cours donc en vain les forêts de Frontenac et de George Town. J'ai aussi parcouru en vain toutes les parties du Bas-Canada. J'avais cru pouvoir obtenir quelques renseignements de l'oncle de ma Louise; mais je n'y ai rencontré qu'un acceuil de civilités importunes. Ce monsieur est très humain et diffère de beaucoup de

son malveillant frère. J'ai appris de lui que St. Felmar se trouvait, en ce moment, privé de ses deux enfans de la même manière à peu près. Son fils doit avoir maintenant vingt-cinq à vingt-six ans et parcoure l'Europe, ignorant ce qu'est devenue sa famille.

Après avoir laissé Québec comblé des amitiés du frère de St. Felmar, j'ai porté mes pas chagrins jusqu'à Kamouraska, sans autre distraction qu'un assaut nocturne par une troupe de brigands dont il m'a fallu tuer un pour conserver ma bourse et ma vie. Je ne t'en dis pas long. Je suis encore plein d'inquiétudes et de tourments. Car ce que me dit Brandsome est déjà bien ancien. Ce sont des évènements qui datent de l'automne dernier. Dès que tu seras de retour à Montréal, je partirai pour les Etats-Unis. Je ne sais si l'on me laissera

passer les frontière ; mais il le faudra à tout prix.

Ta présence me sera absolument nécessaire ; car il est temps de rentrer à l'armée. Et j'attends de ton dévouement que tu me fasses le plaisir de tenir ma place quelque temps, avec l'agrément du gouverneur que j'aurai dès demain.

Adieu donc, et de la promptitude,

GONZALVE.

Trois-Rivières, 30 août 1813.

LETTRE TROISIEME.

Alphonse de P.... à Adolphus Brandsome.

Je ne sais, mon cher ami, où cette lettre vous trouvera. Peut-être vous occupez vous à compenser votre temps de réclusion par les voyages, peut-être avez vous repris les armes. Quelque soit le cas, vous n'avez pas oublié

vos amis de Chateaugay. J'espère que la guerre, qui règne encore entre nos peuples respectifs, n'éteindra pas cette douce intimité dont le souvenir me sera toujours cher et précieux. Votre parti commence à se lasser de défaites, je crois ; car on parle de paix. Je la souhaite de tout mon cœur, pour votre pays et le nôtre. Pour mon ami, le colonel, je vous suis très reconnaissant de l'intérêt que vous avez pris à son affaire. Le malheureux jeune homme ne vivra que quand il sera définitivement réuni à sa Louise. Dès la réception de votre lettre, il a pris la route des Etats-Unis. Continuez toujours de vous occuper pour lui, car il est peu probable qu'on lui laisse passer la frontière. Si, d'ici à deux mois, vous avez quelque nouvelle à lui faire savoir, vous devrez me l'adresser. Car les postes ne pourront certainement pas le suivre dans ses courses. Il doit

m'écrire très souvent et il me sera plus facile de lui faire parvenir vos dépêches.

Vous vous êtes un peu amusé aux dépens de ma petite Indienne avant votre départ. Si vous la voyiez aujourd'hui vous la trouveriez, sans aucun doute, un peu plus aimable que vos Irlandaises. Ithona est entièrement métamorphosée depuis qu'elle est à Montréal. Elle s'est tellement attachée à moi, que mon absence la rend bien malheureuse. Elle s'occupe continuellement à me préparer quelque surprise quand je vais la voir. Elle excelle en peinture, et à dix lieues de moi elle m'a peint au plus naturel possible. Elle n'avait pas oublié de se placer dans le même cadre. Mille autres petits travaux de ce genre me sont présentés chaque semaine. Quant au portrait, elle m'a prié de l'apporter avec moi, " car, dit-elle avec naïveté,

les hommes de votre nation n'ont pas assez de mémoire." Je regrette néanmoins que l'éducation lui fasse perdre peu à peu cette naïve simplicité qui caractérise si bien les Sauvages du Canada. Rien de plus aimable que cet esprit ouvert qui n'a rien de caché, et qui dit tout sans les détours emblématiques qui font de nos langues savantes un langage mystérieux qui laisse à déviner plus qu'on ne dit. Autrefois elle payait mes visites d'un doux baiser. Mais aujourd'hui elle se contente de le désirer et me le laisser voir dans ses regards. Je vous laisse à penser si je lui en cède dans ses petits combats de coups-d'œil.

Depuis notre fameuse bataille de Chateaugay, j'ai visité d'autres théâtres de vos défaites. Ils sont, ne vous en déplaise, assez nombreux dans le Haut-Canada. Votre pauvre Général Hull s'épuise ridiculement en procla-

mations adressées aux Canadiens pour tenter leur fidélité. L'expérience, encore toute récente, vient de démontrer qu'il est meilleur chevalier avec la plume qu'avec l'épée. Mais ses éloquentes fanfaronnades ont aussi peu de succès que ses batailles. Elles servent plus notre parti qu'elles ne lui nuisent. Le peuple s'opiniâtre à montrer quel bel effet produisent ces tentatives verbales ; et le pauvre Mr. Hull fuit partout en abandonnant quelques milles copies de ses proclamations. Le plus court parti, pour l'honneur de vos armes, serait de faire la paix. Je ne puis que former des vœux pour un prochain accord. Faites en autant de votre côté afin que nous puissions nous serrer la main encore une fois.

Alphonse de P...

Montréal, 6 Septembre, 1813.

LETTRE QUATRIEME.

Adolphus Brandsome à Alphonse de P..

Mes premières occupations en arrivant à New-York, sont de lire et relire votre charmante lettre du mois dernier. En votre qualité de *bureau de poste* pour le colonel, vous allez être ennuyé de longs détails sur les évènements de mon dernier voyage. L'intéret que je porte à ce malheureux colonel et l'amitié que vous avez aussi pour lui, donneront à ce récit une teinte plus agréable que celle dont je puis le revêtir.

Comme je l'avais annoncé à Gonzalve, je suis parti tout aussitôt à la recherche de sa malheureuse Louise. J'avais obtenu les renseignements nécessaires pour savoir où me diriger. Avec l'adresse du Capitaine Thimcan, je n'eus pas de peine à le trouver dans

la petite ville de P.......g. A ma réquisition on me présenta à la jeune fille que je cherchais. Foi de Yankee ! je n'avais jamais rien vu d'aussi beau et aussi intéressant. Ses traits marqués par la souffrance et les peines intérieures avaient un charme indéfinissable. Mon âge et ma qualité d'étranger ne me permettaient pas d'user d'autres préliminaires que celui de présenter mes *lettres de cachet.* En ouvrant la lettre de Gonzalve, elle faillit chanceller de bonheur. Son regard s'enflamma cependant peu à peu, son teint s'anima de douce joie. Elle lut avec rapidité, et me présentant la main, " Monsieur, dit-elle, vous connaissez Gonzalve, vous l'avez vu ?" Et elle se mit à pleurer, pleurer toujours sans laisser ma main. Je n'étais pas fâché de ce dernier incident. Je lui dis quelques mots qui la calmèrent.

Me présentant alors un siège, " Il y a bien longtemps, dit-elle, que vous l'avez vu ; comment était-il ?"

— Je l'ai laissé très bien, répondis-je, quant au corps ; mais il ne vit pas de l'âme."

— Ah ! j'en étais bien sûre, n'a-t-il pas reçu une lettre de ma part ?"

— J'en ai reçu une d'un de ses amis et son confident. Mais il ne paraissait pas qu'il connût quelque chose de votre sort. Voici la lettre d'ailleurs, lisez."

Elle saisit votre lettre avec empressement et sourit en vous entendant parler d'Ithona. Je passai deux heures avec elle, parlant toujours du même sujet ; toujours le colonel, toujours lui.. Mais elle en parlait avec une telle effusion de sentiments, que je me glorifiais et me tenais heureux d'une si douce confidence. Il était tard quand

je la vis ; je la laissai dès la première obscurité. Elle consentait à se mettre sous ma sauve-garde pour la conduire au colonel. Je m'y rendis de bon matin pour prendre les dispositions nécessaires pour le départ. La recommandation de Gonzalve l'avait si bien assurée sur mon compte qu'elle me témoignait déjà l'amitié d'une sœur. Le capitaine m'ayant invité à déjeuner avec eux, je l'acceptai, car le regard de Louise me le commanda. Elle n'était pas si gaie que la veille. Soit qu'il lui en coutât de laisser sa famille d'adoption, ou qu'elle pressentît quelque fâcheux évènement, elle paraissait un peu contrainte. On me plaça à ses côtés. Le déjeuner fut long. Il me fallut lui raconter par quelle aventure je me trouvais si intimement lié avec vous deux ; et les deux duels qui m'avaient mis sur ses traces. Malgré

l'enjouement dont je m'efforçais de colorer mon récit, ce ne fut qu'avec peine que je pus lui arracher un sourire pendant tout le repas. Lui ayant demandé la cause de la gêne qu'elle manifestait; elle me répondit qu'elle n'en pouvait dire la raison, mais qu'elle avait le cœur serré par de funestes pressentiments. Comme elle achevait ces mots, on sonna avec force à la porte extérieure. Un instant après on vit entrer dans la salle un homme âgé qui s'écria: " Ah! ma fille!......" Il se précipita sur Louise et la serra dans ses bras avec attendrissement. Je ne m'étais pas aperçu et St. Felmar non plus de l'évanouissement de l'amante de Gonzalve. Quand les premières fureurs de cette ivresse paternelle furent passées il embrassa sa fille et la trouva sans mouvement. " Ah! je l'ai tuée," s'écria-t-il!....On la transpor-

ta sur un lit et un médecin ayant été appelé, on parvint à la rappeler à la vie, après un quart d'heure d'insensibilité totale. Je n'étais pas dans la chambre quand elle revint à elle ; je ne puis donc vous dire ce qui se passa entre eux.

La famille Thimcan connaissait le sujet de mes visites. Je leur dis de me faire passer pour un allié de la famille. Dès que je la sus en état de se rétablir bientôt, je laissai la maison après m'être fait présenter à St. Felmar qui n'eut aucun soupçon sur notre petite supercherie. J'y retournai le lendemain à l'heure du diner. Je me mis à table sans aucune invitation en ma qualité de prétendu habitué de la maison. St. Felmar sortit quelques instans après le diner. Louise me dit alors qu'il la ramenait, sur la promesse qu'il la laisserait absolument libre d'agir suivant ses inclinations.

Elle me parut se résoudre avec peine à partir. Je demandai à St. Felmar la faveur de les accompagner jusqu'à la frontière. " Jusque chez moi, si vous voulez me faire plaisir, me répondit-il." Je regardais comme un des plus fâcheux évènements de ma vie, que d'être séparé de cette ange que je me contentais d'adorer respectueusement et comme un objet sacré. Je l'envisageais aussi comme telle, tant que j'agissais sous la direction du colonel.

Je les accompagnai donc jusqu'à la frontière, et les laissai en posant une larme et un baiser furtif sur la main de l'adorable amante du colonel. Depuis ce moment je ne vis que de songes et de souvenirs. Mon esprit erre sans cesse sur les premières catastrophes de mon cœur jusqu'alors insensible. Ce n'est que depuis ce moment que je puis concevoir les éternelles sollicitudes du colonel. Nous avions mis

trois jours à gagner la frontière, vu la faiblesse de Louise. Dans les moments de repos, je l'avais vue s'occuper d'un petit travail qu'elle me donna en nous séparant. C'était un sachet d'étoffe précieuse sur lequel elle avait écrit ces trois mots :

" SOUVENIR DE L'AMITIÉ RECONNAISSANTE."

J'ai promis à St. Felmar de le visiter aussitôt après la guerre. Jamais parole ne sera plus fidèlement observée. Je vous verrai sans doute aussi ; car le colonel et vous sont toujours les inséparables. Pour le moment je vais courir encore une fois le sort de la guerre. Plaise à Dieu, que si je dois y éprouver encore la mauvaise fortune, je retombe une seconde fois entre vos mains.

Adieu,

AUS. BRANDSOME.

New-York, 10 Octobre 1813.